

II. Descriptions croisées

L'époque des explorations

Il ressort du survol de la situation documentaire qui précède que seules les sources externes offrent des éléments de contextualisation au matériel archéologique provenant des régions orientales de l'empire parthe. Vu du point de vue gréco-romain, le territoire de l'empire parthe a un curieux statut. Les nombreux récits de l'expédition d'Alexandre ont rendu l'évocation des régions qui le composent familière à un large public hellénophone, et les explorations d'époque séleucide ont enrichi et renouvelé les connaissances que l'on en avait. Il appartient donc pleinement à l'espace du savoir grec, mais il est resté hors de la domination romaine.

L'*oikouménè* telle que l'a représentée Eratosthène au III^e siècle avant notre ère, on le sait, « a la forme d'une chlamyde entourée de toute part par l'océan »¹⁵⁴. Or l'extension de celle-ci avait suscité, en partie sous l'impulsion de l'administration impériale, un vaste mouvement d'explorations et d'enquêtes géographiques et ethnographiques, dont C. Nicolet a rendu compte dans *L'inventaire du monde*¹⁵⁵. S'ils n'ont que peu étendu les frontières du monde connu par les Grecs, les Romains ont parcouru, exploré et décrit les territoires dont les Grecs avaient entendu parler, et qui constituaient à cette époque l'*orbis romanus*. Hors de ces limites, cependant, la situation est moins nette, et très variable d'une région à l'autre. L'empire parthe est curieusement absent des missions romaines officielles que nous connaissons¹⁵⁶. Pline évoque bien deux études géographiques commandées respectivement au roi Juba II et à un certain Dionysios de Charax en prévision de la grande expédition orientale de C. César entre 2 avant notre ère et 2 de notre ère, mais, d'après ce qu'il en dit, il semble qu'elles ne concernaient que ses confins occidentaux, Arménie et Mésopotamie¹⁵⁷. De même les guerres de Corbulon en Arménie s'accompagnèrent de mises au point géographiques dont on ne connaît pas l'extension, mais Pline ne les exploite que pour formuler des remarques sur le cours de l'Euphrate et les cols du Caucase¹⁵⁸. Il faut attendre ensuite le règne d'Hadrien, au II^e siècle de notre ère, pour que soit confiée à Arrien, alors légat de Cappadoce, la tâche

¹⁵⁴ II, 5, 6, et l'image est reprise en II, 5, 18.

¹⁵⁵ Nicolet 1988.

¹⁵⁶ Nicolet 1988, p. 98-101.

¹⁵⁷ *Hist. Nat.*, VI, 139-141 ; V, 83 ; VI, 40 où les Portes Caspiennes sont appelées Portes Caucasiennes.

¹⁵⁸ *Hist. Nat.*, V, 83, et VI, 40 où les Portes Caucasiennes sont peut-être une appellation des Portes Caspiennes.

d'explorer les côtes du Pont-Euxin jusqu'au royaume du Bosphore, et nous ne sommes là encore qu'au bord de l'empire parthe¹⁵⁹.

Jusqu'au II^e siècle de notre ère au moins, une représentation traditionnelle du monde fondée sur la carte d'Eratosthène a subsisté, dans laquelle l'*oikouménè*, réduite à un tout petit espace, est toute entière située dans une moitié de l'hémisphère nord ; l'empire romain en occupe l'essentiel. Aussi Appien pouvait-il affirmer, dans la description de l'empire romain qui ouvre son Histoire romaine, que les Romains « occupaient l'essentiel de la terre et de la mer », - ce que disait déjà Polybe en son temps - et, vantant le pacifisme des Antonins, approuver une politique consistant à « sauvegarder des acquis plutôt que d'étendre à l'infini leur empire sur des peuples barbares miséreux et improductifs »¹⁶⁰. A cette représentation vieillie et soutenue par des motifs idéologiques, s'opposait une image plus moderne du monde, appuyée sur les rapports des militaires, des commerçants et des voyageurs, dont on a conservé des traces à partir de la deuxième moitié du I^{er} siècle avant notre ère, mais que l'on ne connaît plus nettement qu'après le tournant de notre ère. Strabon retient la forme du monde conçue par Eratosthène ; néanmoins, pour lui, Parthes et Romains se partagent la domination de l'*oikouménè*. Dans les chapitres introductifs de sa *Géographie*, il enregistre le renouvellement des connaissances et l'agrandissement du cadre géographique que l'on doit non seulement aux Romains, mais aussi à Mithridate du Pont, et aux Parthes¹⁶¹. Le géographe Marin de Tyr, peu après, voulait lui aussi corriger les cartes anciennes en tenant compte de l'extension récente de la connaissance du monde vers le sud et l'est. Nous avons une idée de son œuvre géographique, entièrement perdue, grâce au commentaire critique détaillé qu'en fait Ptolémée¹⁶². Or le géographe de Tyr était, semble-t-il, le plus radical des géographes que nous connaissons : il pensait en effet que les trois continents occupaient bien davantage que le quart du globe terrestre, dépassant largement la ligne de l'équateur au sud, et s'allongeant en direction de l'est sur une étendue bien supérieure à la moitié de l'hémisphère nord. L'empire romain, pour lui non plus, ne formait pas l'essentiel de l'*oikouménè*. Pour estimer les dimensions du monde habité, Marin de Tyr avait utilisé les relations des voyageurs, additionnant les distances partielles fournies par ses divers informateurs et convertissant en stades des journées de marche et de navigation. Ptolémée, dont le travail géographique était fondé sur l'œuvre de son prédécesseur, affirme lui aussi que les relations des voyageurs sont indispensables à une mise à jour des données géographiques :

¹⁵⁹ Arrien, *Périple du Pont Euxin* ; voir Vidal-Naquet 1984.

¹⁶⁰ Appien, *Préface*, 7.. Sur cette période, voir Aujac 1993.

¹⁶¹ I, 2, 1.

¹⁶² Photinos 1970 (s.v. « Marinos de Tyr »).

Prokeinēnou d' eji tw' paronti katagrayai thn kaq hēn' oikoumenhn summetron w' epi malista th' kat ajhqeian, ajagkaibn oipneqa prodialabei, o'fi th' toiauth~ meqolou to; prohgoumenon e'stin i'storia periodikh; thn pleisthn peripoiousa gwnsin ek paradosewn twh met epistasew~ qewrhtikh' ta; kata; ta; mero~ cwra~ perielqontwn

« Pour dresser maintenant une carte du monde habité qui soit aussi en harmonie que possible avec le monde habité véritable, il est indispensable à notre avis de partir du principe qu'un tel projet doit s'appuyer sur les descriptions que l'on trouve dans les Tours du monde ; elles tirent surtout leur information des comptes-rendus fournis par les voyageurs qui ont fait une étude systématique des diverses régions »¹⁶³

Certaines régions sont toutefois mieux connues que d'autres, et il précise :

W'sper de; distaxein dei' peri; twh megalwn kai; spaniw~ h/ mh; o'nologoumenw~ efodeuqeiswh apostasewn, outw~ peri; twh mh'te megalwn, ajlla; kai; pollaki~ kai; u'po; pollwn o'nologoumenw~ dihnusmenwn pisteuwin

« Si l'on doit se méfier de l'évaluation des grandes distances quand elle sont été parcourues rarement, avec des comptes-rendus contradictoires, en revanche pour des distances peu importantes, qui ont été parcourues fréquemment et par beaucoup de gens qui en donnent des comptes-rendus concordants, on peut avoir confiance »¹⁶⁴.

Suivant ce précepte, Ptolémée admet aisément les estimations de Marin pour la moitié occidentale du monde, car « elles sont le fruit de multiples expériences » que l'on peut corriger l'une par l'autre, mais il est beaucoup plus réservé sur les distances proposées pour la moitié orientale, fondées précisément sur des témoignages de caravaniers ou de marins qui restent rares, et calculées sur de très longues distances.

Pourtant, si, à partir des documents qui nous restent, l'empire parthe figure bien dans une

¹⁶³ I, 2, 2.

¹⁶⁴ I, 10, 3.

zone d'ombre, les réserves formulées par Ptolémée nous apprennent que les Romains avaient malgré tout un accès, même restreint, aux régions situées au-delà de la frontière orientale de leur empire. C. Nicolet souligne à juste titre qu'à l'époque impériale romaine, « l'extension des connaissances et des relations traduit aussi bien autre chose : un système de relations, de « décloisonnement » entre ce monde supposé « clos ou fini » qu'est l'empire ou l'*orbis romanus*, et le reste du globe, tout à fait nouveau et bien différent de ce que l'époque hellénistique avait légué »¹⁶⁵.

Il se trouve que de l'autre côté de l'empire parthe, pour des raisons tout à fait différentes, la Chine des Hans est elle aussi amenée à sortir de ses frontières, et que des ambassades chinoises partent pour tenter de prendre contact avec les peuples « occidentaux ». La première expédition diplomatique a atteint la Bactriane vers 125 et instruit la cour chinoise de l'existence et de la richesse de ces régions du monde, puis des envoyés chinois franchissent pour la première fois les frontières parthes. Les routes de l'empire parthe sont donc aussi parcourues, occasionnellement, par des ambassades chinoises qui se rendent à la cour ou qui traversent ce territoire de part en part pour atteindre la Syrie et l'empire romain. De ces missions diplomatiques sont restés de brefs comptes-rendus, consignés dans les Annales dynastiques de l'époque des Hans¹⁶⁶.

Grâce aux témoignages de ces géographes gréco-romains « modernes » et aux comptes-rendus officiels des missions étrangères chinoises, nous avons gardé une trace inespérée de ces voyages en pays parthe, pourtant rares. Mais nous disposons aussi de deux documents « bruts », les *Etapas Parthes* d'Isidore de Charax et le *Périple de la mer Erythrée*, dont le parcours jalonné conduit en pays parthe. A nous comme aux anciens, ils fournissent des informations de première main, d'autant plus précieuses que de telles informations étaient comptées aussi dans l'antiquité. Et il est particulièrement intéressant de les comparer aux données géographiques et historiques qui ont été retenues, sélectionnées et transmises ensuite sous forme synthétique dans les ouvrages géographiques.

¹⁶⁵ Nicolet 1988, p. 101.

¹⁶⁶ F. Thierry a rassemblé et traduit en français les textes du *Shiji* et du *Hanshu* concernant la mission du premier ambassadeur, Zhang Qian : voir commodément Thierry 2005, textes 29 et 30, p. 513-519.

I. Itinéraires en pays parthe

1. Voyageurs venus de Syrie

1.1 Les *Etapas Parthes* d'Isidore de Charax (Fig. 2)

De ces quelques témoignages de voyages d'étrangers à travers l'empire parthe jusqu'aux régions orientales, le plus riche d'informations pour nous est un itinéraire terrestre vers l'Inde, rédigé par un certain Isidore de Charax, dont la transmission directe, sous sa forme originale, est tout à fait exceptionnelle¹⁶⁷. Le texte connu sous le nom de **Staqm̄i; Parq̄ikoi**, *Etapas Parthes*, énumère les étapes d'une route qui relie l'Euphrate à la région de Kandahar en Arachosie. Le trajet décrit traverse l'Euphrate à Zeugma, monte vers le nord jusqu'aux capitales parthes, puis redescend vers le sud par la Margiane et l'Arie en contournant le massif des Paropamisades par l'ouest¹⁶⁸. L'auteur précise à la fin de la liste des étapes que l'ensemble du parcours décrit est « sous domination parthe » :

Άκρι toutou ε̄στιν η̄Ιτων̄ι Parq̄wn ε̄πικrateia

« C'est jusqu'ici que s'étend la domination parthe ».

Les données de l'itinéraire ne sont pas datées. La seule indication précise offerte par le texte lui-même est l'évocation dans le premier paragraphe du conflit entre Phraate IV et son frère Tiridate II¹⁶⁹, bien daté de l'année 26 avant notre ère : c'est un *terminus post quem* pour la rédaction de l'ouvrage. La date d'achèvement de l'*Histoire Naturelle* de Pline, dans laquelle

¹⁶⁷ On doit sûrement cette transmission à la prédilection des bibliothécaires d'époque byzantine pour ce genre de documents. Voir à ce sujet l'introduction de D. Marcotte aux textes des géographes grecs antiques de l'édition des Belles-Lettres (*Les Géographes grecs*, Paris, 2000). Il suggère que la prépondérance parmi ceux-ci des descriptions d'itinéraires est due à une sélection des textes réalisée à l'époque byzantine, où régnait un certain dédain pour une géographie « non utilitaire ».

¹⁶⁸ Le texte est connu par quatre manuscrits : Codex Parisinus 443 (Suppl. p. 106, 2-111, 9); codex Vaticanus (fol. 236 R.-238 R. lin. 12); codex Monacensis (fol. 50 sq.); codex Parisinus 571 (fol. 417 R.-418). Il a été édité à cinq reprises entre 1600 et l'édition qu'en fit C. Müller en 1853 dans ses *Geographi Graeci Minores* (Paris, vol. I, p. 244-256). C'est cette dernière que suit W.H. Schoff dont l'ouvrage, ancien déjà puisqu'il date de 1914 mais fort commode, donne le texte grec, la traduction et un commentaire, ainsi que les informations attribuées explicitement à Isidore par Pline et Lucien. Une nouvelle édition en a été proposée par Fr. Jacoby, *F.Gr.Hist.*, III, C, 2, p. 779-782. Sur le sens de *stathmos*, voir Lammert 1929, et Tarn 1951, p. 2-3.

¹⁶⁹ *Etapas Parthes*, § 1.

Isidore est mentionné - 77 de notre ère - constitue, sinon un *terminus ante quem*, du moins un repère pour la fin de la rédaction de son œuvre. On peut relever aussi qu'Isidore ne mentionne pas le comptoir de *Vologesias* que Vologèse Ier (51-76/80) avait fondé près de Séleucie du Tigre pour faire profiter le royaume parthe du commerce lucratif qui transitait le long de l'Euphrate : Pline, pourtant, le connaissait¹⁷⁰ - mais on sait le risque qu'il y a à user de ce genre d'argument *a silentio*. La nature du document suggère fortement que l'ensemble des informations qu'il contient sont contemporaines : si on l'admet, on peut donc réduire la période dans laquelle s'inscrit la rédaction, pour la première section du moins, à environ 75 ans. Mais si l'on envisage l'hypothèse que l'itinéraire n'était peut-être pas homogène et a pu faire l'objet de retouches locales, par section, on peut alors dissocier la date de la première section, la plus longue et la plus détaillée - et la seule assurée - de celle du reste de l'itinéraire, pour laquelle les informations fournies et la faible connaissance du contexte ne suffisent pas à se prononcer¹⁷¹ ; on peut même envisager, comme l'a fait W.W. Tarn, qu'Isidore n'avait pas parcouru ces régions lui-même, et ne faisait que traduire et transposer à l'usage de lecteurs hellénophones un itinéraire parthe plus ancien, daté de la fin du IIe siècle avant notre ère¹⁷². Mais, outre le fait que les datations proposées pour justifier l'écart sont toujours discutables¹⁷³, nous perdons alors tout critère assuré de datation. Quant à savoir si Isidore avait parcouru lui-même la longue route qu'il décrit, ou consigné seulement les données rapportées par les caravaniers, nous n'avons aucun indice à ce sujet, et cela importe peu : la forme quelque peu lapidaire qu'il a donné à cet itinéraire suggère qu'il ne cherchait pas à faire œuvre littéraire, mais que son projet avait une visée pragmatique.

Si l'on s'en tient aux indications données explicitement par le texte, il constitue un document inestimable pour notre propos, puisque c'est la seule source écrite qui témoigne de la

¹⁷⁰ Sous la forme « Vologesocerta » (VI, 122) : place forte, dit-il, construite depuis peu par Vologèse dans le but, comme Ctésiphon, de concurrencer le rayonnement de Séleucie, capitale de la dynastie précédente. Le nom de « Vologesias » apparaît dans les inscriptions caravanières de Palmyre, et dans trois textes : Ptolémée (V, 19), Ammien Marcellin (XXIII, 6, 23) et la Table de Peutinger. Le site, très probablement sur l'Euphrate, n'a pas été identifié avec certitude ; pour une proposition, cependant, voir Maricq 1959.

¹⁷¹ R. Schmidt a exprimé tout récemment son opinion en ce sens dans l'article de l'*Encyclopaedia Iranica* qu'il a consacré à Isidore de Charax (Schmidt 2007). Il considère que l'itinéraire est composé de deux parties hétérogènes, de date, et peut-être d'auteur différent, reprenant à son compte la vieille hypothèse de W.W. Tarn selon laquelle la limite de la domination parthe en Arachosie fixée par l'itinéraire ne pouvait refléter que la situation politique sous Mithridate II – hypothèse à l'époque purement conjecturale, et aujourd'hui encore n'a pas d'appui solide dans les sources. Sur un fragment de la première partie de l'itinéraire, voir le commentaire de M.-L. Chaumont (Chaumont 1984).

¹⁷² Tarn 1951, p. 45 et 54-55. Pour une discussion critique de la datation proposée, qui repose sur des interprétations discutables des bribes de textes dont nous disposons, voir Daffinà 1967, p. 72.

¹⁷³ Celle que j'exprime moi-même dans Baratin 2005 n'échappe pas à cette critique.

domination parthe sur les régions orientales qu'il traverse¹⁷⁴. A l'époque des informations qui ont permis la rédaction du texte, l'empire parthe incluait donc la Margiane, l'Arie, la Drangiane et l'Arachosie, et, entre ces deux dernières régions, une région inconnue des sources antérieures, que l'on appelle Sakastène, occupée par des « Saces scythes ».

L'itinéraire et ses étapes

La partie des *Etapes Parthes* qui nous intéresse correspond au tronçon final du parcours, lorsque la route, après avoir traversé la Parthyène et une région nommée Apauarticène, parvient en Margiane. Elle oblique ensuite vers le sud en direction de l'Arie d'où elle rejoint le cours du Hilmend en contournant les premiers massifs de l'Hindukush par l'ouest. Voici comment se présente le texte :

Ἐντευῆν Μαργίανη; σκoiνοι 1. Ἐνqα ἄντιοῦεiα hJ kaloumenh Emudro~ : kwimai de; ouk eijsin. Ἐντευῆν Ἀρειά, σκoiνοι 1. Ἐνqα Κανδακ ποῖ~ kai; ἄρτακουαν ποῖ~ kai; Ἀλεξανδρεία hJεῖν ἄρειοι~: kwimai de; d. Ἐντευῆν ἄναυων cwra th~ ἄρεια~, σκoiνοι ne, εῖν h/ ποῖ~ μεγισθ Fra; kai; Βι~ ποῖ~ kai; Νη; ποῖ~ : kwimh de; ouk eῖstin. Ἐντευῆν Ζαργγίανη; σκoiνοι ka. Ἐνqα ποῖ~ Παριν kai; Κοροκ ποῖ~. Ἐντευῆν Σακαστανη; Σακων̄ Σκουων̄, hJ kai; Παραιτακηνη; σκoiνοι xg. Ἐνqα Βαρδα; ποῖ~ kai; Μιν̄ ποῖ~ kai; Παλακέντι; ποῖ~ kai; Σιγαλ̄ ποῖ~ : εῖqα βασίτεια Σακων̄ : kai; plhsion Ἀλεξανδρεία ποῖ~ (kai; plhsion Ἀλεξανδρόπολι~ ποῖ~) : kwimai de eῖ. Ἐντευῆν ἄρακωσια, σκoiνοι 1~. Ταυτην̄ de; οἰJ Παρκοῖ Ἰνδικην̄ Λευκην̄ kalousin : εῖqα Βιυτ̄ ποῖ~ kai; Φαρσάνα ποῖ~ kai; Κοροκοαδ̄ ποῖ~ kai; Δημητρία~ ποῖ~ : εῖτα Ἀλεξανδρόπολι~, νητροπολι~ ἄρακωσια~ : eῖsti de; Ἐλλημι~, kai; παραρj̄εῑ αυτην̄ ποταμ̄; ἄρακωτων. ἄκρῑ toutou eῖstin hJτων̄ Παρqων̄ epikrateia.

¹⁷⁴ La partie orientale de l'itinéraire, au delà de la Mésopotamie, n'a fait l'objet que de rares études depuis le commentaire que lui a consacré P. Daffinà (Daffinà 1967, p. 87-106) : voir Khlopin 1977, Walser 1985 (1986).

Au-delà, la Margiane, 30 schoinoi. On y trouve Antioche que l'on appelle « la bien arrosée » ; il n'y a pas de villages. Au-delà, l'Arie, 30 schoinoi. On y trouve la ville de Candac, la ville d'Artacauan et Alexandrie des Areioi. Au-delà, le territoire des Anauoi, qui fait partie de l'Arie, 55 schoinoi, dans lequel on trouve la très grande ville de Phra, la ville de Bis et la ville de Niè ; il n'y a pas de village. Au-delà, la Zarangiane, 21 schoinoi. On y trouve la ville de Parin et la ville de Coroc. Au-delà, la Sakastène des Scythes Saces, que l'on appelle aussi la Paraitakènè, 63 schoinoi. On y trouve la ville de Barda, la ville de Min, la ville de Palakenti et la ville de Sigal ; c'est là que se trouvent les résidences royales des Saces ; et près de là, la ville d'Alexandrie (et près de là la ville d'Alexandropolis) ; il y a six villages. Au-delà, l'Arachosie, 36 schoinoi. Les Parthes l'appellent l'Inde Blanche ; on y trouve la ville de Biyt, la ville de Pharsana, la ville de Chorochoad et la ville de Démétrias ; puis Alexandropolis, la métropole d'Arachosie ; elle est grecque, et le fleuve Arachôtos y passe. C'est jusque là que s'étend la domination des Parthes¹⁷⁵.

La fréquence et la régularité des étapes le long de l'itinéraire montrent que les Parthes, comme les Achéménides pour lesquels nous sommes davantage informés, avaient le souci d'une organisation efficace des réseaux routiers et le relevé minutieux des parcours, que nous connaissons mieux pour l'époque achéménide, ne s'était pas perdu¹⁷⁶. Car, avant d'être le fragment d'un itinéraire vers l'Inde, c'est d'abord une des voies qu'employaient les Parthes pour parcourir leur territoire et faire le lien entre les grandes villes de leur empire. A. Foucher ne s'y était pas trompé, qui voyait dans le texte d'Isidore principalement un témoignage sur l'état du réseau routier de l'empire parthe :

« Son petit opuscule des « Stations parthiques », ancêtre direct des livrets établis de nos jours pour ces mêmes régions du monde par l' « Intelligence Service » anglais, ne mentionne, outre les points d'eau, que les gîtes d'étapes avec leur distance évaluée en schènes ou parasanges comme elles le sont aujourd'hui en farsakh ; mais, énumérant pas à pas ces « stations », depuis Antioche, la capitale séleucide, jusqu'aux confins orientaux de l'Irân, il montre à quel haut degré d'organisation postale avait été portée la vieille piste traversière de l'Asie antérieure »¹⁷⁷.

¹⁷⁵ *Etapas Parthes*, § 14-19 (je traduis).

¹⁷⁶ Voir en détail Briant 1996, p. 369-398.

¹⁷⁷ Foucher 1947, p. 4 – à ceci près que l'itinéraire d'Isidore commence non pas à Antioche, mais à Zeugma/Séleucie de l'Euphrate, où arrivaient d'autres routes que celle de la capitale syrienne. Sur l'identification de

Comme le comporte le genre auquel il appartient, ce document ne fournit que des informations utiles aux voyageurs, et elles se réduisent à l'essentiel : le nom de la région que l'on traverse, la distance correspondante, ainsi que les villes et villages dans lesquels on peut trouver un gîte. Isidore ajoute parfois un détail pittoresque : un surnom, un qualificatif particulier attaché à un lieu, ou encore une spécificité du paysage, mais les éléments descriptifs restent fort rares. En outre, seules sont évoquées les régions où passe la route, et, dans ces régions, seules les villes qui s'égrènent le long de l'itinéraire : nous avons donc là, bien entendu, une vision tout à fait partielle des régions orientales de l'empire. La Gédrosie, par exemple, au sud de l'itinéraire, est laissée dans l'ombre. La limite de la domination parthe n'est pas non plus marquée avec précision au-delà de Kandahar, puisque nous ne savons pas dans quelle direction se poursuivait la route : remontait-elle le Hilmend ou l'Argandab jusqu'à Ghazni en direction des Paropamisades ou du Haut Indus, ou obliquait-elle vers le sud-est et les ports du Sind ? Rien ne l'indique. Quoi qu'il en soit, cet itinéraire nous est déjà connu : c'est celui qu'Alexandre avait emprunté en 329 lors de sa progression vers l'est ; les historiens de son expédition en ont décrit les différentes étapes, offrant la possibilité de comparer les données relevées à deux époques différentes. Le conquérant avait ensuite poursuivi sa route vers le nord, à travers les Paropamisades, pour se rendre en Bactriane.

La Margiane

Que ce soit dû au parcours suivi ou à la réalité géopolitique de l'époque, la Margiane, ici comme chez Strabon plus tard, apparaît comme la région d'une seule ville. L'itinéraire d'Isidore atteste que celle-ci portait encore à l'époque parthe le nom d'Antiochos Ier qui l'avait probablement fondée¹⁷⁸, assorti dans l'usage courant d'une épithète qui soulignait l'abondance des ressources en eau dont disposait la ville : *Antiocheia enudros*, « Antioche la bien arrosée »¹⁷⁹. Isidore précise qu'il n'y avait pas de village et ne mentionne pas de gîte d'étape : de toutes les régions dont il décrit le parcours, c'est celle dont l'habitat est le plus restreint et le plus concentré, ce qui devait rendre pénibles les 30 *schoinoi* qu'il fallait

Zeugma, voir Chaumont 1984, p. 69, et sur les villes dites jumelles de Séleucie/Zéugma et Apamée sur l'Euphrate, situées de part et d'autre du fleuve, voir Gaborit /Poccardi 2000 avec une bibliographie des derniers travaux archéologiques sur les sites.

¹⁷⁸ L'Antioche de Margiane figure en 12^e position dans la liste des 14 Antioche connues par Etienne de Byzance ; c'est la seule pour laquelle une source est citée, et il s'agit de Strabon, peut-être parce que l'auteur des *Ethnika* la jugeait tardive. Sur ces listes, voir Fraser 1996 p. 1-46.

¹⁷⁹ P. Bernard suggère plaisamment de transposer cette appellation en celle d'« Antioche les eaux », ce qui est peut-être préjuger un peu des vertus balnéaires des eaux du Murghab (Bernard 2005, p. 952).

parcourir pour arriver en Arie. L'absence de tout autre établissement sur ce trajet suggère que l'itinéraire en question ne remontait pas la vallée du Murghab, mais obliquait aussitôt vers le sud-ouest à travers le désert pour rejoindre la vallée de l'Hari-rud / Tedjen, peut-être au niveau de l'oasis de Sarakhs¹⁸⁰, avant de poursuivre en Arie le long du fleuve.

L'Arie

Trois villes sont citées en Arie, parmi lesquelles l'Alexandrie des Ariens, fondée à l'époque macédonienne à côté de la ville ancienne d'Artacauôn¹⁸¹. L'Alexandrie, identifiée comme l'ancienne ville de Hérat, est mentionnée en dernier, ce qui suggère bien que la route faisait un parcours relativement long le long du fleuve avant d'y parvenir.

Plus au sud, mais rattaché encore à l'Arie, se trouve le territoire des « *Anauoi* » : ce peuple n'est pas mentionné dans les sources sur l'expédition d'Alexandre, ni dans aucun autre document ; nous n'en savons par conséquent rien d'autre que la place que leur donne Isidore le long de l'itinéraire¹⁸². Rien n'indique en particulier si les *Anauoi* sont de nouveaux venus dans la région ou si c'est un hasard de la transmission des données qui les fait apparaître sous ce nom chez Isidore, et chez lui seulement ; il va sans dire qu'une telle précision serait pour nous du plus grand intérêt. Ces *Anauoi* occupent un vaste territoire le long de la route : le trajet y est plus long qu'en Margiane ou en Arie.

La ville de Phra, bien identifiée avec l'actuelle Farāh, dont Isidore souligne l'importance à son époque, était un point de passage obligé sur la route d'Alexandre de l'Arie vers la Drangiane, mais les historiens anciens ne l'évoquent pas. Nous devons la seule indication de son passage dans la ville à un certain Charax de Pergame qui, au IIIe-IVe siècle, avait écrit qu'Alexandre l'avait rebaptisée « Prophtasia », en la situant en Drangiane¹⁸³. Cette brève mention, fort tardive qui plus est, a fait couler beaucoup d'encre, puisque, depuis J.G. Droysen à la fin du XIXe siècle, les études modernes ont toujours supposé qu'il s'agissait

¹⁸⁰ On sait que la route médiévale depuis la Mésopotamie jusqu'à Merv passait traversait le Tedjen à cet endroit, voir Bernard 2005 p. 949-950, note 57 sur l'oasis de Sarakhs, et carte fig. 7 p. 951. Serait-ce alors la ville qu'Isidore nomme Candac ?

¹⁸¹ C'était la capitale satrapique à l'époque achéménide : Arrien, *Anabase*, III, 25, 5.

¹⁸² Curieusement, la forme **Ānauwn** est considérée comme un nominatif dans toute la tradition philologique de C. Müller à F. Jacoby, et W.H. Schoff a encore traduit **Ānauwn cwra th~ Āreia~** par « Anauon, a region of Aria » ; P. Daffinà a quant à lui relevé que la forme pouvait fort bien correspondre à un génitif pluriel, mais il n'en tient pas compte dans son commentaire historique (sur le passage d'Isidore, voir Daffinà 1967, p. 87-89, et pour sa proposition de reconstitution de l'histoire de l'Arie de l'époque achéménide à l'époque parthe, *eadem*, p. 23-43).

¹⁸³ « **poī~ ej̄ Draggai~, h̄ Ālexandro~ Profqasian metwomāsen** », Jacoby 1926, IIA, n°103, F20.

là de l'Alexandrie de Drangiane¹⁸⁴. C'était là pure conjecture, puisque la seule source qui pourrait venir étayer l'hypothèse, à savoir précisément l'itinéraire d'Isidore, mentionne les deux villes, et les dissocie nettement : la seconde est située plus loin sur le trajet, en Sakastène. Si la ville et sa région faisaient bien partie de la Drangiane à l'époque achéménide et éventuellement macédonienne, nous n'avons aucune information sur les raisons qui ont conduit à rattacher le territoire des *Anauoi* à l'Arie. Si c'est le fait des Parthes, on peut y voir la trace de la conquête progressive des régions du sud de l'Hindukush, comme je l'ai proposé ailleurs¹⁸⁵, ou encore celle de la perte momentanée par les Parthes des régions situées plus au sud, à l'exception du territoire des *Anauoi* : dans les deux cas, la région, isolée de la Drangiane, aurait été administrée avec l'Arie par commodité. Mais on peut tout à fait envisager aussi que cette disposition administrative remonte à l'époque gréco-bactrienne¹⁸⁶. Cette zone a en tout cas gagné en importance depuis l'état des lieux offert par les historiens d'Alexandre : Phra est devenue une « très grande ville », et deux autres villes se sont développées chez les *Anauoi*. Il est vrai que Phra/ Farāh se situe au carrefour de la route qui conduisait directement à Kandahar sans faire le détour par la région des lacs¹⁸⁷.

La Drangiane

L'étape suivante est la Drangiane à proprement parler, appelée **Zaraggianhy** où l'on retrouve le nom de *Zranka*, mentionné dans les inscriptions de Darius I entre *Haraiva* pour l'Arie et *Harauvatish* pour l'Arachosie¹⁸⁸. La première ville citée le long de l'itinéraire est Parin, dont on corrige habituellement le nom en Zarin, d'après un toponyme cité par Ctésias à

¹⁸⁴ Sur les différentes hypothèses formulées, en particulier celle de W.W. Tarn, assorties d'une critique détaillée et fort sévère, voir Daffinà 1967, p. 90-93.

¹⁸⁵ Baratin 2005.

¹⁸⁶ La main-mise gréco-bactrienne sur l'Arie est attestée d'une part par un passage de Justin, qui évoque les guerres menées par les Grecs de Bactriane contre les Ariens, probablement sous Eucratide (XLI, 6, 3), et par les trouvailles monétaires qui, quoique fort clairsemées, attestent la circulation dans la région de monnaies gréco-bactriennes (Mac Dowall / Ibrahim 1979). Sur tout cela, voir *infra*, chap. III.

¹⁸⁷ C'est la route dont les bématises d'Alexandre ont mesuré les distances entre Hécatompyle et Ortospana ou Ortospanum, cf. Strabon, XI, 8, 8-9, qui cite Baéton par l'intermédiaire d'Eratosthène, et Plinie, VI, 61, qui se réfère directement aux deux *itinerum mensores* ; on en trouvera une description moderne tout à fait suggestive dans Foucher 1947, vol. I, p. 10-11, carte p. 12.

¹⁸⁸ Voir Kent 1953, p. 117, p. 136 (DB, I, 16-17; DP, E, 15-17). E. Herzfeld a supposé qu'il s'agissait là de la prononciation locale du toponyme, d'origine mède, qui se trouvait en concurrence avec la forme **Dranka*, d'origine perse, dont on retrouve la trace dans le nom de **Draggh** que donne Strabon à la région (XI, 8, 9), qui lui aurait été transmis par Eratosthène, lequel la tenait lui-même des bématises d'Alexandre (Herzfeld 1931/32, p. 1). Voir Gnoli 1967, p. 41-44 et Daffinà 1967, p. 87-88 : celui-ci précise que la forme originale du texte manuscrit de l'itinéraire est bien **draggianhy** tandis que la forme admise aujourd'hui par les éditeurs vient de l'index des codex.

propos d'événements datés de la fin du Ve siècle¹⁸⁹. Les hypothèses traditionnelles rapprochent ce nom de celui de Zaranj que les premiers géographes arabes donnaient à la capitale de la région, dont on connaît les vestiges¹⁹⁰, et on fait dès lors de Zarin la capitale parthe, fondation nouvelle destinée à contrebalancer l'importance de la capitale séleucide, probablement l'Alexandrie de Drangiane. Mais on peut fort bien proposer pour le toponyme une interprétation étymologique indépendante de Zaranj, en le faisant dériver de l'adjectif qualificatif iranien signifiant « doré »¹⁹¹ ; on est alors libre de dissocier les deux villes lors des recherches de terrain. Le territoire de la Drangiane se réduisait alors manifestement à la zone du lac Hamoun et des étangs de déversement du Hilmend et des cours d'eau qui descendent des monts du Koh-i Baba, puisque la partie orientale de la région, jusqu'à l'Arachosie, en avait été détachée et avait pris le nom de Sakastène, de celui du peuple des Scythes Saces (**Sakoi; Skuqoiy**) qui l'occupaient. C'est en effet l'étape suivante d'Isidore, dissociée de la Drangiane.

La Sakastène

Isidore précise que la Sakastène s'appelait aussi « Paraitakènè ». Située entre la Zarangianè et l'Arachosie, qui commence au niveau de la ville de Bust, elle ne peut que désigner la région formée par la courbe méridionale du Hilmend, que longeait la route reliant le Fārs à Kandahar, et que rejoignait celle qui descendait de la zone des lacs. W.W. Tarn a supposé de façon tout à fait gratuite que ce terme avait été introduit par l'administration séleucide, tandis que J. Marquart l'attribue au pouvoir parthe ; P. Daffinà a souligné avec raison que la question était impossible à résoudre avec les documents dont nous disposons et conclue : « *si puo' soltanto notare che riferito al bacino inferiore dell'Hilmend, quel termine non è*

¹⁸⁹ *Persika*, § 55, où il figure sous la forme « Zaris », que l'on a considérée comme un nominatif grec reconstruit d'après une forme iranienne Zarin prise pour un accusatif : Gnoli 1967, p. 45 n. 1. Pour divers rapprochements toponymiques, voir Daffinà 1967, p. 90. Il faut noter que la localisation de Zaris/ Zarin en Drangiane est totalement hypothétique.

¹⁹⁰ Voir Le Strange 1966, p. 335-338. Ce nom apparaît aussi dans le traité pehlevi datant de la même époque, *Les capitales provinciales de l'Erānshār* (voir Marquart 1931, éd. G. Messina, chap. 38). Il cède ensuite la place, dans l'usage, à la simple appellation « ville de Sijistān » ou à son équivalent persan « Shahr-i Sistān ». La ville a été entièrement détruite par Tamerlan en 1383 et abandonnée à ses ruines qui s'étendent aujourd'hui encore près du bourg moderne de Shahrīstān ; nous en avons des descriptions par des voyageurs datant du début du XXe siècle : on en trouve les références dans Le Strange 1966, p. 335, note 1.

¹⁹¹ C'est une proposition de Fr. Grenet, déjà citée dans Baratin 2005, p. 175. Il reflèterait une forme ancien-iranienne : *Zaraina-, composée de zar- "or" et du suffixe adjectival de matière -aina-, donc "la dorée". La forme pehlevie correspondante est zarrēn, avec redoublement secondaire du -r-. Ce pourrait être aussi une variante du nom, dans ce cas une forme hypocoristique de type *zar-ica-.

attestato prima del periodo partico »¹⁹². De fait, le terme « Paraitakènè » peut fort bien se lire comme la transcription d'un mot iranien **para – taka*, qui signifie « le long du cours d'eau »¹⁹³. Tel qu'il est présenté par Isidore, rien ne permet même d'affirmer qu'il avait une valeur administrative officielle, et qu'il n'était pas plutôt le nom local, de nature géographique, par lequel on désignait communément cette partie de la région dès avant l'arrivée des Saces.

Comme pour le territoire des *Anauoi*, c'est la première et seule fois que cette région de Sakastène est attestée sous ce nom dans nos sources. Entre la Route du Nord, d'Ecbatane à Bactres, qui se poursuivait sans doute jusqu'à l'Inde, et la Route du Sud, du Fārs à la région de Kabul en passant par Kandahār, la traverse nord-sud décrite par Isidore entre l'Arie et la Drangiane est connue pour l'époque précédente par des sources datant de l'époque d'Alexandre, qui nous apprennent que Cyrus avant lui l'avait sans doute empruntée¹⁹⁴. Jamais cette *Sakastènè* n'y est mentionnée. Quant aux « tablettes de voyage » de Persépolis, qui consignent les voyages des fonctionnaires à partir des différentes capitales¹⁹⁵, elles mentionnent à plusieurs reprises Kandahar, que l'on gagnait par le sud depuis le Fārs, mais ne citent aucune des villes de Drangiane situées sur le trajet. On peut s'arrêter un moment, à titre de comparaison, sur le trajet d'Alexandre dans la région, décrit avec une certaine précision dans les récits de son expédition.

¹⁹² Voir le chapitre consacré à ce terme dans Daffinà 1967, p. 17-22. Une région appelée *Paraitakènè* est aussi mentionnée par Diodore de Sicile en deux occasions, mais toujours associée à la Médie. En II, 11, 1 et 2, il est question de comptoirs commerciaux établis le long de l'Euphrate et du Tigre « pour ceux qui acheminent les marchandises depuis la Médie, la Paraitakènè et toute la région environnante » (**toi~ fortia diakomizousin ek th~ Mhdia~ kai; Paraitakhnh~ kai; pash~ th~ suneggu~ cwra~**); il ajoute que l'Euphrate et le Tigre, qui prennent leur source dans les montagnes d'Arménie, traversent la Médie et la Paraitakènè avant de pénétrer en Mésopotamie – ce que B. Eck, traducteur de l'édition des Belles Lettres, interprète comme étant une erreur. L'information est pourtant confirmée par Strabon : il fait des Paraetacènes un peuple qui occupe les hauteurs situées au nord-est de l'ancienne Babylonie, appelée alors, selon lui, « Apolloniatide » (XV, 3, 12). L'Apolloniatide est aussi mentionnée dans l'itinéraire d'Isidore de Charax, §2 : on la traverse en allant en direction des monts du Zagros et de la Médie depuis Séleucie du Tigre.

¹⁹³ C'est encore une proposition de Fr. Grenet, citée dans Rapin 2005, p. 163 note 73. Cette traduction est plus précise, et ici plus adéquate, que celle d'« irrigué » proposée par J. Marquart. Elle a en outre un lien avec le nom que porte aujourd'hui la partie méridionale de la courbe du Hilmend, *Rudbar*, « qui porte le cours d'eau », et avec une ville de la rive gauche à peu près au même endroit. P. Daffinà avait accepté la lecture de J. Marquart et il avait rapproché cette épithète de celle qui accompagne la mention par Isidore de la capitale de la Margiane, **efudro~**, « la bien arrosée ». Il va sans dire que dans des régions aussi arides, les appellations géographiques célébrant la salutaire présence de cours d'eau étaient fréquentes.

¹⁹⁴ Briant 1996, chap. IX, p. 369-373. Pour l'époque achéménide, on a malheureusement perdu l'itinéraire d'Ephèse à l'Inde en passant par Bactres décrit par Ctésias qu'évoque Photius ; il semble qu'il décrivait dans le détail les relais, jours de voyage et distances (Ctésias de Cnide, *Persika* § 76 ; F33. Photius, p.45al-4), mais il s'agissait de l'itinéraire septentrional.

¹⁹⁵ Ce sont les tablettes de Persépolis de la série Q : Briant 1991, p. 69 et Briant 1996, en particulier p. 377-384 et notes documentaires p. 953 et 968.

Le passage d'Alexandre

Deux routes sont décrites dans les textes : Strabon et Pline ont transmis les données chiffrées d'un premier itinéraire entre Hécatompyle et les Paropamisades, telles qu'elles ont été calculées par les *bématistes* d'Alexandre, Diognéto et Baéto ; quant aux historiens d'Alexandre, en particulier Arrien et Quinte-Curce, ils ont décrit de façon plus précise un second trajet, qui correspond au parcours du corps d'armée conduit par Alexandre lui-même.

Strabon, en XI, 8, 8-9, cite Baéto par l'intermédiaire d'Eratosthène et donne les distances en stades de deux trajets, l'un qui relie les Portes Caspiennes à Bactres en passant par Alexandrie en Arie, l'autre vers l'Inde, dont les étapes, depuis les Portes Caspiennes, sont Hécatompyle, Alexandrie en Arie, Prophtasia chez les Drangiens, la ville d'Arachotes, et Ortospana. Quant à Pline (VI, 61), il se réfère directement aux deux *itinerum mensores*, ainsi qu'à la correspondance d'Alexandre lui-même, pour décrire le même trajet vers l'Inde :

Verum ut terrena demonstratio intellegatur, Alexandri Magni uestigiis insistimus. Diognetus et Baeton, itinerum eius mensores, scripsere a Portis Caspiis Hecatompylon Parthorum quot diximus milia esse, inde Alexandriam Arion, quam urbem is rex condidit, DLXXV, Prophtasiam Drangarum CXCVIII, Arachosiorum oppidum DLXV, Ortospanum CLXXV, inde ad Alexandri oppidum L (in quibusdam exemplaribus diuersi numeri reperiuntur) ; hanc urbem sub ipso Caucaso esse positam [...] Epistulae quoque regis ipsius consentiunt his.

Mais pour comprendre la description géographique, nous suivons les pas d'Alexandre le Grand. Diognète et Baeton, qui ont mesuré ses itinéraires, ont écrit que des Portes Caspiennes à Hécatompylos des Parthes, il y a le nombre de milles que nous avons indiqué ; de là jusqu'à Alexandrie d'Arie, ville fondée par ce roi, 575 milles ; de là à Prophtasia des Drangai, 199 milles ; de là à la ville des Arachosiens, 565 milles, de là à Ortospanum, 175 milles, et de là à la ville d'Alexandre, 50 milles (dans certains exemplaires, on trouve des chiffres différents) ; cette ville est située au pied même du Caucase [...] Les lettres du roi lui-même confirment ces données¹⁹⁶.

Nous avons évoqué plus haut l'identification de Prophtasia avec l'ancienne Farāh, suscitée par le texte de Charax de Pergame. Quant à la ville principale des Arachosiens, elle est

¹⁹⁶ Pline, *Hist. Nat.*, VI, 61-62.

aujourd'hui unanimement identifiée au site ancien de Kandahār¹⁹⁷.

Seules sont mentionnées ici, naturellement, les étapes principales d'un parcours qui en comportait sans doute beaucoup d'autres. Mais le chemin est aisé à reconstituer. C'est la « route du sud » que décrit A. Foucher:

« [...] elle ne présente d'autre difficulté que le passage à gué ou en bac d'assez nombreuses rivières. En 1922, un vieux pont, à demi emporté par les eaux, le Pul-ê-Malun, dressait encore quelques piles au milieu de l'Hérî-rûd, à 5 kilomètres au Sud d'Hérât. Il a été depuis rétabli ; mais il reste ensuite à traverser l'Adraskand ou rivière de Sabzevâr, le Farâh-rûd, le Kâsh-rûd, l'Hêlmand et enfin l'Arghand-âb avant d'atteindre Kandahâr. Depuis Balkh jusqu'à Hérât, par Aqcheh, Shibirgan, Maïmaneh, Bâlâ-Murghab et Kushk, on compte 29 étapes et environ 600 kilomètres. D'Hérât à Kandahar, selon qu'on commence par serrer de près le pied des montagnes ou qu'on en fasse le tour en plaine par Sabzevâr, Farâh et Dilârâm, les estimations récentes varient de 27 à 37 étapes et la distance de 590 à 645 kilomètres »¹⁹⁸.

Aujourd'hui, l'autoroute moderne longe les contreforts montagneux, tandis qu'une route plus modeste contourne davantage les reliefs, passe par Farâh, et rejoint l'autoroute à Delârâm. Cette route a longtemps été le seul chemin envisagé pour interpréter les différents itinéraires de nos sources, celui d'Alexandre comme celui d'Isidore de Charax. Or les historiens d'Alexandre décrivent un trajet plus long, qui descend vers le sud jusqu'à la région des lacs. Dans le récit d'Arrien¹⁹⁹, Alexandre, qui avait quitté l'Arie pour Bactres à la poursuite de Darius, doit revenir rapidement sur ses pas pour réprimer la révolte du satrape d'Arie Satibarzanès à Artacoana, la capitale du pouvoir achéménide en Arie. Il y nomme un satrape d'origine iranienne, Arsace, puis se dirige vers le pays des Drangiens²⁰⁰. En Drangiane, Arrien mentionne deux arrêts de l'armée macédonienne : le premier dans la capitale administrative de la Drangiane (**basileia twñ Zaraggaiwn**) ; le second dans la région des Ariaspai, appelés « Évergètes » depuis qu'ils ont porté secours à Cyrus, fils de Cambyse, lors

¹⁹⁷ Fraser 1996, p. 132-140, Rapin 2005, p. 163 ; pour un bref descriptif des niveaux hellénistiques découverts sur le site, voir en dernier lieu Bernard 2004, p. 277-281, avec des indications bibliographiques.

¹⁹⁸ Foucher 1947, vol. I, p. 10-11, carte p. 12.

¹⁹⁹ *Anabase*, III, 25.

²⁰⁰ L'épisode de la révolte de l'Arie à ce moment de sa progression est particulièrement important, car il explique le fait qu'Alexandre, qui se dirigeait vers Bactres, rebrousse chemin pour descendre vers les satrapies du sud, avant de rejoindre la Bactriane en remontant vers le nord à travers les Paropamisades. Il lui fallait prendre le contrôle de tous les centres de pouvoir achéménides susceptibles de s'organiser contre lui et créer, par un réseau, même lâche, de garnisons et d'établissements grecs, une sorte de quadrillage du pays. Voir à ce sujet Fraser 1996, p. 121-123.

d'une campagne contre les Scythes. C'est lors de la première halte qu'il apprend la conjuration de Philotas et la déjoue. Lors de la seconde, il salue l'organisation politique du peuple des Ariaspai et leur sagesse, leur accorde « la liberté » et leur concède le petit agrandissement de territoire qu'ils demandent. Avant de repartir, il sacrifie à Apollon. Suit chez Arrien un passage un peu déconcertant où il est dit qu'Alexandre reprend sa route en soumettant au passage Drangiens et Gédrosiens (**Dragga~ te kai; Gadrwsou**), avant de passer en Arachosie. « Drangiens » et « Zarangiens » étant deux appellations dialectales pour le même peuple, nous l'avons dit, le récit a été jugé redondant, et le plus souvent corrigé²⁰¹. On peut aussi considérer, entre autres possibilités, qu'après le passage chez les Ariaspai, il descend chez les Gédrosiens puis repasse sur un territoire occupé par des Drangiens, mais plus loin vers l'est, et doit les soumettre à leur tour ; c'est une des traces, peut-être, du décalage entre les noms de satrapies et les noms des peuples, plus nombreux, qui les occupaient. L'hypothèse de l'utilisation de deux sources demeure toutefois plus convaincante.

Cette version des faits sera suivie exactement par Diodore de Sicile (XVII, 68-70)²⁰². Le récit de Quinte-Curce (VII, 2-3) est plus court, et présente les faits dans un ordre légèrement différent²⁰³. Selon lui, c'est en Arie qu'Alexandre règle l'affaire du complot de Philotas, et de là qu'il organise l'assassinat de Parménion en Médie. Dans la lettre qu'Alexandre écrit alors à Parménion, il précise qu'il prépare une expédition en Arachosie. Suivant le récit de Quinte-Curce, le conquérant donne ensuite l'ordre de partir vers le pays des Arimaspes, ou Évergètes ; il y séjourne depuis cinq jours lorsqu'il apprend la révolte de Satibarzanès, et envoie alors des troupes en Arie. Il reste en tout soixante jours chez les Évergètes, pour « mettre de l'ordre », et laisse à leur tête le satrape Aménidès, ancien scribe de Darius. Il soumet ensuite les Arachosiens.

Si l'on compare ce récit avec celui d'Arrien, les épisodes de la révolte de Satibarzanès et de la conjuration de Philotas sont donc présentés dans l'ordre inverse, et la mention de la halte dans la capitale de Drangiane a été supprimée. En revanche, le séjour chez les Évergètes, dont

²⁰¹ C. E. Bosworth, dans son commentaire de l'*Anabase*, suggère qu'Arrien cite ici une autre source, en l'occurrence Aristobule, sans ce soucier du raccord. Voir Bosworth 1968, vol. I, p. 358-368 pour les occurrences de *Drangae* et *Zaraggai* chez Arrien, mais il propose p. 367 une explication différente de celle de G. Gnoli pour le changement de source. C'est encore un exemple de la confusion, dans les sources classiques, entre les nombreux peuples d'Asie centrale et leurs noms respectifs, que les différents parlers dialectaux et langues employées déformaient à loisir.

²⁰² Mais le nom de la Drangiane est transcrit **Dragginhv**

²⁰³ Pour ces variations dans l'ordre de présentations des événements entre le texte d'Arrien et celui de Quinte-Curce, voir l'étude de F. Grenet et C. Rapin sur leurs récits respectifs de la campagne d'Alexandre en Bactriane et Sogdiane au printemps 328 (Grenet/Rapin 1998[2001]) : ils montrent que malgré cette confusion, les deux textes peuvent être exploités de façon complémentaire.

l'histoire a sans doute d'autant plus marqué les contemporains que leur nom était confondu avec celui des Arimaspes d'Hérodote²⁰⁴, est raconté avec plus de détails, et l'épisode de la révolte de Satibarzanès y est ajouté. On sait que les différents épisodes de la campagne d'Alexandre se sont transmis sous la forme d'un corpus que les auteurs recomposent chacun, dans le détail, de façon libre, aussi bien les artisans de la « Vulgate » que ceux qui puisent à la version officielle dans la lignée d'Aristobule²⁰⁵. D'autres épisodes encore ont été conservés dans d'autres traditions, mais séparés de leur contexte, comme le passage d'Alexandre à Farāh, conservé chez Charax de Pergame ; certains épisodes enfin peuvent avoir été supprimés, puis entièrement perdus²⁰⁶.

À confronter ces récits, la version la plus complète de l'itinéraire est donnée dans la version d'Arrien et, en suivant sur une carte le trajet qu'il décrit, on dessine un parcours qui, depuis l'Arie, descend jusqu'à la zone des lacs en passant par la région de Farāh, longe la courbe du Hilmend au sud, puis remonte vers l'est jusqu'à l'Arachosie²⁰⁷. La découverte en 1962 dans le Sistan iranien, à 30 km au sud-est de Zabol, du site de Dahan-i Ghulaman par la mission italienne dirigée par U. Scerrato et l'exploration de ce vaste site d'époque achéménide, sont venues confirmer l'emplacement de la capitale achéménide dans la région des lacs, et donc l'itinéraire suivi par Alexandre²⁰⁸.

Ce parcours d'Alexandre fut sans doute imposé par des impératifs stratégiques à court terme, mais il était loin de n'être qu'un intempestif « détour par la région des lacs »²⁰⁹. Il offrait l'immense avantage d'assurer le ravitaillement des hommes et des bêtes. Il valait toujours

²⁰⁴ Sur l'amalgame qui est fait chez les historiens gréco-romains entre le Caucase mythique et le Paropamisus, et ses conséquences sur l'interprétation des faits, voir Rapin 2005 ; sur les Évergètes, *ibidem*, p. 150-151 et notes 37 et 74.

²⁰⁵ Rapin 2005, en particulier p. 149-150, 155, 158-160 ; pour une étude dans cette perspective des événements de l'année 328, voir Grenet/Rapin 1998 [2001] déjà évoqué et Rapin 2005 p. 156-158.

²⁰⁶ Aucune source, par exemple, n'évoque la fondation d'une ville, ou même l'établissement d'une garnison ni en Arie, ni en Drangiane, ni en Arachosie. Comme l'écrit P. Bernard : « Il est illusoire et un peu naïf de croire que tous les mouvements d'Alexandre ou de ses différents corps de troupe ont été enregistrés par les historiens, à plus forte raison qu'il n'y en a pas eu d'autres que ceux qui nous ont été transmis » (Bernard 1982, p. 136, note 21).

²⁰⁷ Pour une première description du parcours et des trouvailles archéologiques qui l'égrènent, voir Baratin 2005.

²⁰⁸ Scerrato 1966, Genito 1986 et la synthèse de Gnoli 1993 assortie d'une bibliographie complète. L'importance du site, la grande étendue de l'ère résidentielle mise au jour et surtout la présence de vastes bâtiments à usage collectif ne permettent pas de douter de son statut de capitale régionale. C.E. Bosworth, dans son commentaire de l'Anabase d'Arrien, avait défendu l'idée que la capitale achéménide devait être l'ancienne Phrada, dans la région de la ville actuelle de Farah (comme le pensait aussi W.W. Tarn) – cela permettait de rapprocher les deux informations à notre disposition, celle de l'arrêt dans la capitale de la Drangiane donnée par Arrien et celle d'une intervention à Farah donnée par Charax de Pergame. Mais il ne paraît pas de bonne méthode de vouloir à tout prix réduire deux informations de provenances à ce point hétérogènes à une seule, surtout lorsque cela vient contredire une troisième source, l'itinéraire d'Isidore de Charax, homogène celle-ci, qui dissocie les deux sites. C'est ici l'archéologie qui aura eu le dernier mot – sans rien ôter à l'importance de la ville de Phra/Farāh.

²⁰⁹ Selon le mot de Fraser (Fraser 1996, p. 123-131) : il pensait qu'Alexandre n'aurait eu aucun intérêt à fonder une ville en Drangiane car elle n'aurait eu aucun intérêt stratégique ni militaire, ni avenir économique dans la région. C'est faire fi des réalités de terrain et de l'histoire locale.

mieux à cette époque suivre une route sécurisée aux étapes riches plutôt qu'un trajet plus rapide où l'on risquait pénurie et mort d'animaux²¹⁰. Or les marais et les terres irriguées des abords du lac, puis les forêts-galeries nourries par le fleuve assuraient un riche approvisionnement. Le choix de cet itinéraire répondait en outre à un intérêt de plus longue portée stratégique : le Macédonien prenait le contrôle de l'intersection de la route qui menait de l'Inde ou du Badakhshan à la Mésopotamie. Car on rejoignait là la route terrestre « du sud » qui reliait le Fārs à Kandahar et Kabul, par où l'on acheminait, entre autres marchandises, le lapis-lazuli depuis le Badakhshan jusqu'en Perse, ainsi que les contingents d'éléphants que l'on faisait venir d'Inde²¹¹.

Les deux routes se croisaient au sud des lacs, au niveau de la plaine rendue fertile par le cours du Rūd-i Biyabān. L'emplacement était donc de haute valeur stratégique, au carrefour entre deux axes dont les aléas de la situation politique réactivaient périodiquement l'importance. Il justifierait un détour d'Alexandre pour s'assurer la fidélité des peuples qui le tenaient, et correspondrait bien aux données connues sur le domaine des Évergètes²¹². Le contrôle que ceux-ci avaient sur la route expliquerait bien les ménagements dont ils sont l'objet de la part d'Alexandre, qui, selon Arrien, leur octroie la « liberté », ce qui, en contexte grec, signifie l'autonomie politique dont jouit toute communauté organisée en *polis*. Selon Quinte-Curce, Alexandre leur fait une riche dotation, présentée comme la récompense de l'assistance prêtée autrefois à Cyrus, effectue une « réorganisation » de leur communauté, et il laisse à leur tête un satrape perse, Amédinès²¹³.

Pour revenir aux itinéraires, nous avons donc, dans les sources relatives à la conquête

²¹⁰ Voir Broderson 2001, qui rassemble les témoignages des voyageurs d'époque romaine.

²¹¹ « Ce n'est pas pour rien que Cratère, chargé de ramener jusqu'en Carmanie les éléphants acquis par Alexandre dans l'Inde, prit la route de l'Arachosie et de la Drangiane, certain de trouver le long du fleuve, puis dans les marais du Séistan de quoi rassasier ces bêtes, grandes dévoreuses de fourrage » (P. Bernard dans Bernard/Pinault/Rougemont 2004 p. 297 ; voir aussi les notes 165, 166, 167). Hérodote évoque un tribut en ivoire pour la région, si bien que P. Bernard a supposé que les « jungles du Hilmend » abritaient sans doute des troupeaux d'éléphants ; c'est peut-être un peu céder à l'imagination, quand l'Inde était si proche, offrant un climat beaucoup plus propice à la vie de ces animaux...

²¹² Leur position un peu en dehors de la route rendrait compte du passage non compris d'Arrien évoqué plus haut, puisque Alexandre, quittant les Évergètes, reviendrait sur le territoire des Drangiens avant de gagner l'Arachosie ; le point de communication avec la Gédrosie dans cette partie de l'itinéraire pouvait se faire en différents points le long du fleuve, à l'est du Gaud-i Zireh (aujourd'hui, deux routes partent de là vers le sud, une au niveau de Rūdbār, l'autre au niveau de Landay). Sur la position des Évergètes, voir Baratin 2005, p. 176-177 avec discussion des propositions précédentes, en particulier celle de G. Gnoli (Gnoli 1967, p. 50 et Gnoli 1980, p. 138-139) et de C. Rapin (Rapin 2005, p. 163).

²¹³ « *Ipse LX diebus gentem Evergetarum ordinavit, magna pecunia ob egregiam in Cyrum fidem donata. Relicto deinde qui iis praeesset Amedine - scriba is Darei fuerat - Arachosios [...], subegit* » (Quinte-Curce, VII, 3-4) : la « liberté » mentionnée par Arrien est donc toute relative, si l'on doit tenir compte des deux sources. La coupe que Quinte-Curce a réalisée dans l'étape d'Alexandre en Drangiane introduit cependant un léger doute sur le fait que ces mesures concernaient bien toutes les Évergètes eux-mêmes, et non les Drangiens.

d'Alexandre, la mention de deux routes. La première reliait directement Farah à Kandahar en coupant au travers de zones arides, nécessitant le passage à gué de plusieurs cours d'eau ; c'était une « traverse à l'usage des gens pressés », comme l'écrivait A. Foucher à propos de la piste qui reliait directement Hérat à Kabul par les montagnes²¹⁴. On conçoit fort bien que c'est celle-ci qu'ont empruntée les contingents que l'élimination de Parménion avait laissés sans chef, pour rejoindre rapidement Alexandre en Arachosie, contingents dont Quinte-Curce vante la résistance²¹⁵. La seconde route est celle qu'avait empruntée Alexandre lui-même, suivant la voie achéménide qui reliait les capitales régionales, *Artacauana* en Arie et celle de Drangiane que l'on a identifiée à la ville que Ctésias appelait *Zarin*. Le nombre d'étapes citées entre l'Arie et l'Arachosie et celui des villes situées entre la capitale de la **Zaraggianh** Zarangiane et l'Arachosie suggèrent un parcours long entre la zone des lacs et Kandahār. On retrouve là l'itinéraire que décrit Isidore, un ou deux siècles plus tard.

La région appelée *Sakastènè*, occupée par les Scythes Saces, constituée au sud-est du territoire de l'ancienne Drangiane, n'apparaît pas dans les anciens itinéraires, non plus que le peuple des *Anauoi* qui en occupe la partie nord, autour de la ville de Farāh. Deux peuples font donc leur apparition entre ces deux groupes de documents, tandis que celui des Ariaspai n'est plus évoqué. Isidore fait en outre de l'Arie et de la Drangiane un tableau plus morcelé que celui des historiens d'Alexandre, avec des entités administratives de taille beaucoup plus restreinte. Le territoire des Drangiens à proprement parler est fortement réduit, amputé de sa partie septentrionale, rattachée à l'Arie, et de sa partie orientale, devenue autonome. Il est cependant difficile de tirer de ces constats des conclusions assurées, que ce soit sur l'évolution de la situation administrative ou sur l'apparition ou non de peuples nouveaux. Outre les problèmes afférents à la transmission des informations, la comparaison entre les deux groupes de documents est peut-être avant tout faussée par la différence de nature entre eux.

Les historiens d'Alexandre décrivent en effet une progression militaire visant les différentes capitales régionales et garnisons perses qui pouvaient lui opposer une résistance, et ils la relatent dans le cadre des grandes satrapies achéménides ; les peuples et régions secondaires n'y sont mentionnés que s'ils donnent lieu à un épisode marquant de la progression d'Alexandre ou éveillent un écho spécifique dans la mémoire ou l'imagination des Grecs. En outre, le trajet d'Alexandre ne suivait pas forcément tout du long la route principale : il

²¹⁴ Foucher 1947, vol. I, p. 8.

²¹⁵ « *Ibi exercitus, qui sub Parmenione fuerat, occurrit : sex milia Macedonum erant, et CC nobiles et V milia Graecorum cum equitibus DC, haud dubie robor omnium virium regis* » (VII, 4).

pouvait fort bien procéder à un détour pour soumettre tel ou tel peuple, en l'occurrence celui des Ariaspai. Isidore de Charax, pour sa part, décrit avec précision une route empruntée par des voyageurs officiels et des marchands ; il ne mentionne que les peuples et les régions situés sur son trajet. Le morcellement administratif dont il rend compte dans la région est peut-être la trace d'épisodes historiques récents, comme la conquête progressive de la région, la perte momentanée de tel ou tel territoire, l'arrivée de peuples nouveaux, ou encore l'autonomisation progressive de certains groupes. Mais si l'on peut s'attendre à une certaine exhaustivité de la part d'Isidore, il est tout à fait plausible qu'il mette sur le même plan des toponymes régionaux ou locaux de statuts différents, sans toujours le préciser comme il le fait pour le territoire des *Anauoi* et l'Arie. Il est donc impossible d'affirmer, par exemple, que la Sakastène faisait ou non partie de la Zarangianè officielle, même si la présentation d'Isidore suggère que ce n'était pas le cas. Quant aux *Anauoi*, il est naturellement fort tentant de les considérer comme de nouveaux venus en Drangiane du nord, dont le territoire aurait été rattaché à l'Arie à une période où la Drangiane elle-même, dans laquelle ils s'étaient taillés un territoire, n'était pas sous domination parthe. Mais le peu de sources dont nous disposons, et leur nature, doivent inciter, là encore, à la plus grande réserve.

La comparaison avec les Ariaspai est éclairante : les historiens d'Alexandre mentionnent ce peuple et leur territoire de façon indépendante du système des grandes satrapies connues, Drangiane, Gédrosie et Arachosie. Rien ne dit que d'autres peuples n'habitaient pas ces contrées, en dehors du réseau des villes principales et des itinéraires routiers, peuples dont les noms ne se sont pas conservés. La mise en place d'un satrape à leur tête, mentionnée par Quinte-Curce, dont on ne sait si Alexandre en trouve l'usage sur place ou s'il s'agit d'une innovation du conquérant, est une trace du système complexe mis en place au sein de l'empire achéménide, et reconduit par Alexandre : existence de chefs locaux à compétence territoriale distincte du système des grandes satrapies, ou incluse dans ce dernier. Ces personnages, que les différentes sources grecques appellent *hyparques* ou *satrapes*, qui, en Bactriane ou Sogdiane, semblent parfois être des chefs de tribus, sont fort mal connus : outre les problèmes de terminologie, leurs compétences exactes, la nature de leur rattachement à l'administration centrale, et la hiérarchie établie entre eux demeurent peu claires²¹⁶. Le tableau des institutions séleucides dressé par E. Bickerman, qui reste l'ouvrage de référence sur la question, montre que les souverains séleucides n'avaient pas modifié la grande hétérogénéité des modalités d'emprise administrative instaurées par les Achéménides sur le territoire iranien²¹⁷. La toute

²¹⁶ Voir Briant 1996, p. 768-771. Elle était probablement peu fixée dans la réalité.

²¹⁷ Bickerman 1938.

récente relecture de l'organisation du pouvoir séleucide proposée par L. Capdetrey, dont l'ambition est de mettre en évidence le degré d'intégration politique auquel étaient parvenus les premiers Séleucides dans l'organisation étatique de l'empire qu'ils venaient de reconquérir, ne le conduit pas à minimiser l'extrême diversité des formes de contrôle du territoire royal établies selon le niveau et les formes d'autonomie des différentes entités politiques locales²¹⁸. On peut donc supposer à peu de frais que les Parthes, confrontés à la même situation politique complexe, ont eu des réponses sinon similaires, du moins proches. Les noms propres des peuples sont en outre des indices qui peuvent induire en erreur. Le nom des Gédrosiens, par exemple, et celui de Gédrosie attribué à la satrapie située au sud de la Drangiane, n'apparaissent que dans les sources grecques à la place du « Maka » achéménide. Il en est de même pour le nom des Ariaspai : ces derniers disparaissent des sources postérieures à celles qui ont fondé les récits de l'expédition d'Alexandre, mais peut-être leur évocation sous un autre nom ou dans le cadre d'un découpage territorial nouveau ne permet-elle pas de les reconnaître.

Le tronçon de route qui parcourt la Sakastène, selon Isidore, long de 63 *schoinoi*, est encore plus long que celui qui traverse le territoire des *Anauoi*. Il passe par cinq villes, voire six si l'on compte l'Alexandropolis mentionnée à la suite d'Alexandrie, et autant de villages – c'est-à-dire plus qu'en Arie, en Zarangiane, ou en Arachosie²¹⁹. La Sakastène est donc une région très densément occupée et fortement urbanisée. Les villes de Barda, Min et Palakenti sont inconnues par ailleurs, et leur nom ne se prête guère à l'exégèse²²⁰. Celui de Min évoque le toponyme **Minnagar**, Minnagar, probablement construit sur le sanskrit *nagara*, « ville » : on trouve ce toponyme dans le *Périple de la Mer Erythrée* pour désigner une ville du delta de l'Indus, capitale du royaume nommé « Scythie », et une autre fois sous la forme **Minnagara**, Minnagara, pour désigner une ville du golfe de Cambay²²¹. On trouve de même deux toponymes très proches chez Ptolémée, tous deux situés en Inde : la ville de **Min<n>agara** de la région qu'il appelle « Indoscythie », et une **Min<n>agara** qu'il situe plus au sud dans la péninsule, sur le golfe de Bengale. J. Marquart a proposé de lire la forme « min » comme une déformation du mot saka « *bin », désignant la terre, ou le sol : cette hypothèse donnerait une signification non pas forcément de « ville du sol » - comme le propose P. Daffinà tout en émettant de forts doutes sur la validité d'une telle hypothèse - mais plutôt éventuellement de

²¹⁸ Capdetrey 2007, avec en particulier les chapitres IV et VII.

²¹⁹ Du moins, pour être exact, les villes sont-elles regroupées le long de l'itinéraire, c'est-à-dire le long du fleuve.

²²⁰ Voir cependant quelques rapprochements linguistiques dans Daffinà 1967, p. 96-97, peu concluants.

²²¹ *Périple*, § 38 et 41. Sur cette Scythie d'Inde et les données « parthes » du *Périple*, voir *infra*.

« cité de terre », par évocation du type de construction en briques crues et pakhsa en usage en Asie centrale²²². Mais ce sont là encore, à vrai dire, pures spéculations.

La ville de Sigal qui suit abrite, selon Isidore, les résidences royales (*basileia*) des Scythes Sakas. Ce mot de *basileion* appelle commentaire. A l'époque achéménide, les auteurs grecs l'employaient le plus souvent, au sens strict, pour désigner les palais royaux des rois achéménides²²³ ; mais il semble qu'il désignait aussi, au singulier ou au pluriel, les bâtiments officiels achéménides de chacune des satrapies, éventuellement la résidence du satrape : on le traduit alors habituellement par « capitale », ou par « résidence officielle ». Dans l'*Anabase* d'Arrien, par exemple, on trouve un *basileion* (ou des *basileia*) de peuples ou de territoires, et ils ne sont pas toujours associés à une ville : Arrien évoque ainsi le passage d'Alexandre par le *basileion* des Ariens dans la ville d'Artacoana, ou celui des Gédrosiens dans celle de Pura²²⁴ ; mais il ne cite pas de ville lorsqu'il évoque les *basileia* des *Zaraggaioi*, et appelle Maracanda les *basileia* du territoire des Sogdiens, sans mentionner qu'il s'agit d'une ville²²⁵. Isidore, quant à lui, ne parle jamais de *basileion* dans les villes principales des régions que traverse la route ; il utilise le terme une seule autre fois, à propos d'Adrapana, non loin d'Ecbatane, où, dit-il « résidaient ceux qui régnaient à Ecbatane »²²⁶. Il fait donc un emploi fort limité du terme et, dans les deux occurrences, précise que les souverains y résidaient : ces deux constats suggèrent que l'acception précise du terme à cette époque était « résidence royale » d'un souverain donné²²⁷. On est donc fort tenté de considérer que ces Scythes Sakas constituaient un groupe relativement autonome, sous l'autorité d'un dynaste au statut spécifique qui portait peut-être le titre de *basileus*. Il semble certain en tout cas, d'après le texte d'Isidore, qu'ils avaient une organisation spécifique dans le cadre de la domination

²²² Marquart 1938, p. 163, repris avec le plus grand scepticisme par Daffinà 1937, p. 97.

²²³ Ils passaient quelques mois par an dans chacun d'entre eux, en fonction du climat, selon une coutume dont Strabon (XV, 1, 16) dit qu'elle perdurait à l'époque parthe ; sur ces déplacements saisonniers de la cour achéménide, voir Briant 1996, p. 199-201

²²⁴ III, 25, 5 ; VI, 24, 1.

²²⁵ III, 25, 8 ; III, 30, 6.

²²⁶ « **Eiṭa eij Adrapanan ta; basiteia twñ eij Bataoi~** » (§6). L'installation des souverains hors de la ville semble être relativement récente, éventuellement d'époque parthe : selon les auteurs grecs, en effet, c'est à Ecbatane même que se trouvait le *basileion* à l'époque achéménide (Diodore, XVII, 110.7) et Polybe en décrit la splendeur et la richesse (X, 27) ; voir Briant 1996, p. 758-760. Strabon, quant à lui, rapporte que les souverains parthes avaient coutume d'y passer l'été comme leurs prédécesseurs achéménides et macédoniens (XI, 13, 1 ; XI, 13, 4), mais il dit ailleurs que si l'hiver les retenait à Ecabatane, ils préféreraient passer l'été en Hyrcanie (XVI, 1, 16). Isidore de Charax est le seul à mentionner cette résidence royale « hors les murs », sur le parcours Kangavar – Ecbatane, que Tigrane d'Arménie aurait détruite au cours d'une expédition victorieuse en pays parthe (Chaumont 1973, p. 216-217).

²²⁷ Strabon, d'ailleurs, emploie le terme uniquement pour désigner les palais royaux achéménides, dont il dit que les rois de Perside les ont abandonnés à son époque pour des résidences plus modestes (XV, 3, 3). Quant à Plinie, il mentionne sous le terme *regia* une ancienne résidence satrapique dans la localité de Caphrena en Haute-Mésopotamie (*satraparum regia appellatum*) ; ce n'est plus qu'une simple citadelle à son époque, mais il sait que l'on y apportait autrefois le tribut (VI, 30, 119-120).

parthe par rapport aux autres régions et peuples mentionnés le long de la route.

Quant au nom que porte la ville, on en retrouve une forme très proche chez Ptolémée, *Sigara*, qu'il situe en Arachosie. Ptolémée n'était toutefois pas bien certain de la forme exacte du toponyme, puisqu'il en propose deux versions concurrentes, *Sigara* et *Sigana* (**Zigara h| Sigana**, écrit-il)²²⁸. P. Daffinà a proposé de voir derrière **SIGAL** un ***SIGAN** et au lieu de **Siga| poli**~, de lire ***Siganpoli**~, formé sur le même modèle que le génitif **Siganbasilew**~ de l'inscription de Shapur I²²⁹. L'inscription bilingue de Shapur I à Naqsh-e Rostam, est le premier document qui donne la forme iranienne du nouveau nom de la région, *Skstn*, commune au parthe arsacide et au pehlevi ; elle est lue *Seyastān* par A. Maricq, **Sayastān* par H.W. Bailey, *Sagestān* par Ph. Huyse²³⁰. L'ethnique correspondant est noté *Sk'n* en pehlevi, *Skn* en parthe, qu'il faut lire l'un et l'autre *Segān*. Dans la version correspondante en grec, le nom de la région est donné sous les formes **Zegistanhn** et **Zegistanh**~ tandis que l'ethnique, qui n'apparaît qu'au génitif, est transcrit de façon diverse : **Segisthmwn** ou **Segistanwn**, et **Sigan**- dans le composé **Siganbasilew**~. C'est là une hypothèse fort séduisante, il faut l'avouer, puisque la ville où, selon Isidore, se trouve le siège royal des Sakas, porterait alors le nom, plus ou moins déformé, de « ville des Sakas »²³¹.

« Juste à côté » de cette ville « saka » (**kai; plhsion**) se trouve une Alexandrie, et « juste à côté encore », une Alexandropolis. Dans toute l'histoire des commentaires de ce texte, rappelée par P. Daffinà, seul J.G. Droysen acceptait la leçon comportant les deux villes, qu'il identifiait avec des villes d'Arachosie ; la plupart des autres, C. Müller en particulier, en ont éliminé une des deux, et tous ont choisi de considérer la mention de l'Alexandropolis comme une interpolation, sauf W.W. Tarn qui l'a jugée plus plausible que celle d'Alexandrie²³². D'une façon générale, on ne sait pas quelle valeur attribuer exactement à la différence entre les Alexandrie et les Alexandropolis. Les villes appelées Alexandropolis n'apparaissent pas dans la liste des Alexandrie figurant chez Stéphane de Byzance, ni parmi les listes de villes fondées par Alexandre qui circulaient dans la tradition alexandrine. En dehors de l'itinéraire d'Isidore, elles n'apparaissent que dans Plutarque, qui en cite une en Thrace, chez Pline qui

²²⁸ VI, 20, 4. Sur la toponymie dans l'œuvre de Ptolémée, et les diverses déformations qu'il fait subir à la représentation des régions d'Asie centrale et de l'Est iranien, voir Rapin 2001.

²²⁹ Daffinà 1967, p. 97-98.

²³⁰ Honigman / Maricq 1953, p. 72-73 ; Bailey 1958, p. 132 ; Huyse 1999, vol. I, p. 22-25.

²³¹ On le retrouverait encore sous la forme *Sitarane* dans les listes du Cosmographe de Ravenne, après confusion paléographique entre le *gamma* **G** et un *tau* **T** (Rapin 2005 p. 163).

²³² Voir Daffinà 1967, p. 98.

donne ce nom à *Nysa* et à *Hékatompylos*²³³, ainsi que, plus tard, chez Appien qui, dans les *Syriaka*, en cite une parmi les villes fondées par les Grecs en Inde²³⁴. W.W. Tarn a fait l'hypothèse que les toponymes hellénistiques en *-polis* désignaient des colonies militaires, hypothèse admise par P. Daffinà²³⁵, mais elle ne repose sur aucun support concret dans les documents. Il est difficile de ne pas estimer avec P. M. Fraser que ces Alexandropolis orientales posent un problème d'interprétation insoluble, que ce nom n'a sans doute pas de signification toponymique particulière mais figure comme simple synonyme de « ville d'Alexandre »²³⁶.

Quant à l'existence même d'une « ville d'Alexandre » en Sakastène, dans les frontières de l'ancienne Drangiane, elle a suscité de forts doutes, même chez E. Herzfeld pourtant d'ordinaire si inspiré à partir des moindres indices²³⁷. Il faut dire que la seule autre trace que nous ayons sur la fondation d'une ville par Alexandre dans cette région est un passage fort douteux de *l'Épitomé de Metz*, opuscule anonyme du IV^e ou V^e siècle, qui, à propos du passage d'Alexandre chez les Évergètes de Drangiane, mentionne :

ibi oppidum, qua in India iter est, constituit et nomen Alexandriam imposuit.

« Il y établit une ville, étape sur le trajet vers l'Inde, et lui donna le nom d'Alexandrie »

L'étude interne de ce document et l'histoire houleuse de sa transmission montrent à quel point il est peu homogène²³⁸. Des épisodes isolés de la tradition alexandrine y ont été juxtaposés, résumés, et placés dans un cadre géographique où demeuraient les confusions des époques précédentes. La mention de la fondation de la ville en question pouvait tout à fait se trouver plus loin dans l'histoire, dans un épisode supprimé, d'autant que ce passage d'Alexandre chez les Évergètes est le seul événement du parcours du conquérant au sud de l'Hindukush qui a été retenu par l'auteur²³⁹. On ne peut cependant conclure de l'absence de documents de la tradition des historiens d'Alexandre qu'aucune Alexandrie n'a jamais existé

²³³ VII, 11, 3 et 44.

²³⁴ *Syriaka*, 57.

²³⁵ Tarn 1951, p. 7 et 11, et Daffinà 1967 p. 98.

²³⁶ Fraser 1996, p. 1-46, en particulier p. 29.

²³⁷ Herzfeld 1932, p. 4.

²³⁸ Bernard 1982, p. 219 note 2.

²³⁹ P. Bernard pense qu'il y a eu confusion avec la fondation de Prophtasia, mais il n'est dit nulle part qu'elle a été « fondée » par Alexandre, ni qu'elle a jamais porté son nom.

dans la région, comme le fait P. Bernard²⁴⁰, puisque l'itinéraire d'Isidore y atteste la présence d'une, voire de deux villes portant le nom d'Alexandre à l'époque parthe. On peut se demander toutefois si la fondation de villes portant le nom d'Alexandre en Drangiane ne peut être attribuée indifféremment à tous les rois séleucides qui y sont passés, Séleucos Ier et Antiochos III étant les plus connus, même si l'on doit admettre que l'on ne connaît aucune ville séleucide de ce nom dans la partie occidentale du royaume...

Ainsi, il ressort de l'examen des différentes hypothèses formulées qu'aucun critère concret ne permet de corriger le texte d'Isidore dans un sens ou dans l'autre. Des raisons de vraisemblance peuvent suggérer qu'il est douteux que deux villes aussi proches aient porté un nom évoquant Alexandre, et les formulations employées dans ce passage semblent curieusement redondantes, encore que cette dernière objection ne soit pas rédhitoire. En l'absence d'autre document écrit, seule l'archéologie pourra faire avancer le débat.

Les Scythes Saces

La présence de ces Scythes Saces dans les régions iraniennes du sud de l'Hindukush, enregistrées pour la première fois par Isidore de Charax à l'époque parthe, a fait couler beaucoup d'encre, et le fait est qu'elle est surprenante. Isidore de Charax évoque leur présence comme un état de fait, et aucun indice ne permet de dater leur installation dans la région. On peut supposer d'après le silence des récits de l'expédition d'Alexandre, qu'alors ils n'occupaient pas encore la plaine du bas Hilmend, mais cet argument *a silentio* n'est pas totalement convaincant, nous l'avons dit, dans la mesure où aucun des chroniqueurs attachés à immortaliser l'expédition de conquête du Macédonien n'avait pour but de faire une description exhaustive de la population des régions traversées.

Les Scythes Saces sont loin d'être des inconnus pour des Grecs de l'époque hellénistique et romaine. Hérodote, décrivant les contingents saces de l'infanterie de Xerxès à Doriskos, avait noté que les Perses donnaient ce nom à tous les Scythes et que les Grecs le réservaient à un groupe de Scythes d'Asie vivant dans les steppes situées à l'est du Don qu'ils appelaient « amyrgiens » :

²⁴⁰ Confrontant ce passage de l'*Epitomé de Metz* à un extrait de Quinte-Curce, il écrit : « Bien entendu, tout le monde sait qu'il n'y jamais eu d'Alexandrie au pays des Évergètes » (Bernard 1982, p. 234) – ce que l'on appelait « pays des Évergètes » à cette date tardive n'est pas connu et pouvait fort bien s'appliquer à la Drangiane ou à la Sakastène. Ammien Marcellin, par exemple, quelles que soient la date et la nature de ses sources, a retenu de la toponymie de la Drangiane le nom de deux localités, Prophtasia et Ariaspè, dont il vante la prospérité (XXXIII, 6, 71) ; on reconnaît dans le nom d'Ariaspè celui des Ariaspai, ceux précisément qui ont été surnommés Évergètes à l'époque achéménide.

Sakai de; oiJ Skuqai peri; men thsi kefalhsi kurbasia~ ej oju; aphygmena~ ofqa; eicon pephguia~, ajaxurida~ de; ejededukesan, toxa de; epicwria kai; egceiridia, pro; de; kai; ajina~ sagari~ eicon Toutou~ de; ejuta~ Skuqa~ Amurgiou~ Saka~ ekaeton : oiJ gar Persai panta~ tou; Skuqa~ kaleousi Saka~.

« Les Saces, c'est-à-dire les Scythes, avaient sur la tête des bonnets finissant en pointe, droits et raides ; ils portaient des pantalons larges, avaient des arcs de leur pays, des poignards et en plus des haches dites sagaris. C'étaient des Scythes Amyrgiens ; on les appelaient des Saces parce que les Perses donnent ce nom de Saces à tous les Scythes »²⁴¹.

Toutes les sources postérieures évoquent ces confusions de dénomination. Strabon explique ainsi, dans sa *Géographie*, qu'à l'époque achéménide, on appelait les Scythes vivant à l'est de la mer Caspienne tantôt Saces, tantôt Massagètes, sans rien savoir à leur sujet, et qu'on s'est mis ensuite à nommer Scythes et Celto-Scythes tous les peuples des régions septentrionales :

Apanta~ men dh; tou; prosborrou~ koinw' oiJ palaioi; twh Ellhwn suggrafei' Skuqa~ kai; Keltoskuqa~ ekaeton : oiJ d efi proteron diefonte~ [...] tou; de; peran th' Kaspia~ qalatth~ tou; men Saka~ tou; de; Massageta~ ekaeton, ouk ejonte~ ajkribw' legein peri; autwn oujlen, kai per pro; Massageta~ tou' Kurou potemon istorouhte~.

« Les anciens historiens grecs, il faut le dire, ont appelé globalement Scythes et Celtoscythes tous les peuples du nord. Plus anciennement encore, [...] on appelait en partie Saces, en partie Massagètes tous ceux qui habitaient de l'autre côté de la mer Caspienne, sans pouvoir

²⁴¹ VII, 64. Saces et Bactriens étaient réunis sous le commandement d'Hystaspès, fils de Darius et d'Atossa fille de Cyrus. Les Saces ne sont pas cités par la suite parmi les peuples fournissant des corps de cavalerie. Sur les Scythes « Saces », voir Schiltz 1975, p. 171-174, Schiltz 1994, plus particulièrement p. 291-309, Lebedynsky 2001, p. 76-83.

apporter aucune précision à leur sujet, quand bien même on relatait l'histoire d'une guerre de Cyrus contre les Massagètes »²⁴².

Il décrit plus loin l'usage contemporain :

*OiJ de; men dh; pleiou~ twh Skuqwh apo; th' Kaspia~ qalatth-
ajxamnoi Daaï prosagoreuontai, tou; de; prosewbu~ toutwn mallon
Massageta~ kai; Saka~ ojomazousi, tou; d allou~ koinw' men Skuqa-
oïomati kalousin, ijliw/ d wJ ekastou~ : apante~ d wJ epi; to; polu;
nomade~.*

« La plus grande partie des Scythes, en commençant à la mer Caspienne, sont connus sous le nom de Dahae, tandis qu'on appelle Massagètes et Saces ceux qui vivent plus à l'est et qu'on désigne tous les autres sous le nom général de Scythes, bien qu'ils aient chacun des noms particuliers. Ils ont tous une population en grande majorité nomade »²⁴³.

Pline, pour sa part, dit à propos des Scythes d'Asie :

*Persae illos Sacae uniuersos appellauere a proxima gente, antiqui Aramios, Scythae ipsi
Persas Chorsaros et Caucasum montem Croucasim, hoc est niue candidum.*

« Les Perses les ont tous globalement appelés Sacae d'après le groupe le plus proche, les Anciens, « Aramii » ; les Scythes eux-mêmes ont appelé les Perses « Chorsarii » et le Caucase « Croucasim », c'est-à-dire « blanc de neige »²⁴⁴.

Il enchaîne ensuite par l'énumération d'une longue série de noms de peuples, dont il dit que les Parthes vivaient avec eux sur un pied d'égalité, dont les Sakas:

*Multitudo populorum innumera et quae cum Parthis ex aequo degat. Celeberrimi eorum
Sacae, Massagetae, Dahae, Essedones, Astacae, Rumnici, Pestici, Homodoti, Histi, Edones,
Camae [...] etc.*

²⁴² XI, 6, 2.

²⁴³ XI, 8, 2.

²⁴⁴ VI, 50. Les *antiqui* et l'usage du mot *Aramii* sont inconnus.

« La multitude de ces peuples est innombrable, et telle qu'ils se trouvent avec les Parthes sur un pied d'égalité. Les plus connus sont les Saces, les Massagètes, les Dahes, les Essedons, les Astaces, les Rumnices, les Pestices, les Homodotes, les Histes, les Edons, les Comes, [...] etc. »²⁴⁵.

L'évocation des relations de ces peuples avec les Parthes suggère qu'une partie au moins de leurs noms - qui nous sont par ailleurs inconnus - provenait de sources de l'époque ; mais rien ne vient garantir l'homogénéité de la liste, et il peut fort bien s'agir d'une compilation anarchique de termes d'acceptions différentes.

Toutes les sources en tout cas s'accordent à situer les Saces dans les steppes d'Asie centrale, ainsi qu'au nord de la frontière indienne, dans les monts du Pamir. Diodore de Sicile, par exemple, évoque ces groupes saces dans sa description de l'Inde :

H toimun Jndikh; tetrapleuro~ ousa tw' schuati, thn men pro; ajatola; neuusan pleuran kai; thn pro; meshmbrian hJ megath perievei qalatta, thn de; pro; ta; afktou~ to; Hmwdon ofo~ dieirgei th~ Skuqia~, hh katoikoussi twn Skuqwn oiJprosagoreuomenoi Sakai.

« L'Inde a la forme d'un quadrilatère : les côtés tournés vers l'est et le sud sont baignés par la grande mer, tandis que le côté tourné vers le nord est séparé par la grande chaîne de l'Emodos de la partie de la Scythie habitée par ceux [des Scythes] qu'on appelle Saces. »²⁴⁶

On considère d'ordinaire que Diodore doit sa description de l'Inde à la lecture des *Indica* de Mégasthène, rédigés au retour de la mission de ce dernier pour le compte de Séleukos Ier auprès du roi indien Chandragupta à Pataliputra (Patna), au tournant des IV^e et III^e siècles avant notre ère. En dépit du jugement de Strabon qui le traite d'affabulateur comme tous ceux qui ont écrit sur l'Inde²⁴⁷, on retrouve des éléments des *Indica* dans tous les textes

²⁴⁵ VI, 51. L'usage du subjonctif *degat* suggère, si ce n'est pas une erreur, que c'est leur grand nombre qui impose aux Parthes de les traiter sur un pied d'égalité.

²⁴⁶ II, 35, 1. Ce qui est intéressant dans sa description de la Scythie, comparée à celle d'Hérodote, c'est qu'il englobe les territoires des steppes jusqu'au Pamir, appliquant à l'ensemble de la population de ces zones les légendes qu'Hérodote rapportait des territoires limités à l'est par le Caucase : c'est une illustration de la transposition à l'échelle de l'Asie de la géographie mythique telle que les Grecs du temps d'Hérodote se l'imaginaient jusqu'au Caucase, héritée des compagnons d'Alexandre. Sur le sujet, voir Rapin 2005.

²⁴⁷ II, 1, 9.

géographiques connus, et on en juge d'ordinaire l'auteur digne de foi²⁴⁸. Si l'information remonte bien à Mégasthène, elle concerne l'époque séleucide ; rien ne dit qu'elle était encore valable pour les siècles suivants : la mention constitue peut-être le résidu d'une information ancienne sur une région à propos de laquelle aucune donnée nouvelle n'est parvenue jusqu'aux frontières de l'empire romain. C'est d'ailleurs ce que suggère Strabon, lorsqu'il dit que l'on connaît très mal les peuples qui vivent au-delà de la Sogdiane vers l'est et le nord, faute d'avoir mené des expéditions militaires contre eux²⁴⁹. C'est aussi dans la région des Pamirs que Ptolémée situe les Sakas, à l'est de la Sogdiane ; il les dissocie des deux « Scythies », qu'il place plus haut vers l'est, de part et d'autre d'une chaîne de montagne qu'il appelle Imaos, ainsi que de l'Indoscythie de l'Inde dite «*intra Gangem*»²⁵⁰.

Parmi les historiens d'Alexandre, l'usage du terme « Scythe » prédomine, et celui de « Saka » est plus rare, sans pour autant, semble-t-il, isoler un groupe particulier. Chez Arrien, tous les récits qui mettent aux prises Alexandre et les peuples de la steppe désignent ceux-ci par le terme générique de « Scythes », sauf les Dahae du Tanaïs et les « Scythes dits Massagètes » qui apparaissent ponctuellement²⁵¹. Ces « Scythes d'Asie » semblent constituer une entité politique particulière et structurée : ils sont fiers de se différencier des « barbares d'Asie »²⁵², et reconnaissent l'autorité d'un roi qui envoie une ambassade à Alexandre²⁵³. Quinte-Curce, qui utilise davantage qu'Arrien l'appellation « Sakas », dit ainsi que sont soumis à Bessos « Sogdiens, Dahes, Massagètes, Saces et Indiens »²⁵⁴. De même, lorsque Bessos, après son premier échec contre Alexandre sur la route de Bactres, décide de passer l'Oxus, il est accompagné par Spitaménès, Oxyartès et ses cavaliers sogdiens, ainsi que par des Dahes du Tanaïs/ Syr Darya ; Quinte-Curce raconte alors que, protégé par la frontière que constitue le fleuve, ils pourront attendre des renforts, à savoir « les Chorasmiens, les Dahes,

²⁴⁸ Voir l'introduction de B.Eck dans l'édition des Belles-Lettres, p. XXXI-XXXVI, assortie d'une bibliographie, et Bosworth 1980, II, p. 242-244, qui commente la section V, 6, 2 d'Arrien.

²⁴⁹ XI, 11, 6.

²⁵⁰ Sur le pays des Sakas : VI, 13 ; les deux Scythies dont décrites à la suite en VI, 14 et VI, 15. Quant à l'Indoscythie de l'Inde en deçà du Gange, elle est mentionnée en VII, 1, § 55-61.

²⁵¹ Les Grecs de l'armée d'Alexandre ont fait la confusion entre le Tanaïs (le Don) et le Syr Darya. En Bactriane, dit Arrien, Bessos était entouré des Bactriens et des Dahes « qui habitent de ce côté du fleuve Tanaïs » (28, 8) ; se retirant devant Alexandre en Sogdiane, il avait avec lui les hommes de Spitaménès et d'Oxyartès, qui conduisaient les cavaliers sogdiens, et les Dahes du Tanaïs (28, 10). Quant aux « Scythes dits Massagètes », leur territoire confine à celui des Sogdiens et ils viennent renforcer les troupes de Spitaménès (IV, 17).

²⁵² IV, 3, 6 : « une armée de Scythes d'Asie », qui n'étaient pas alliés des Achéménides et n'avaient pas participé aux combats précédents, vient voir si l'on peut profiter des troubles pour vaincre les Macédoniens ; en IV, 4, 2, ils provoquent Alexandre en lui disant qu'il apprendrait à faire la différence entre les Scythes et les « Barbares d'Asie » ; en XV, Alexandre reçoit une délégation de « Scythes d'Asie » qui proposent des alliances matrimoniales avec les nobles macédoniens.

²⁵³ V, 1. Sur les « rois scythes » au IV^e siècle d'après les données iconographiques, voir Schiltz 1999. Le terme de « roi » ne dit rien du mode d'organisation politique des différents groupes.

²⁵⁴ V, 9, 5 ; VI, 3, 9.

les Saces, les Indiens et les Scythes qui habitent au-delà du Tanaïs »²⁵⁵.

Ces quelques notations suggèrent que le tableau que l'on peut dresser de ces tribus « Sakas » est biaisé par l'usage des termes dans les textes et la décision des auteurs grecs de transposer ou non le terme perse par celui de « Scythes », dont la logique le plus souvent nous échappe. L'idée, qui apparaît dans les sources postérieures, que cette appellation désignait un peuple ou une ethnie particulière peut être le fruit d'une interprétation *a posteriori* des auteurs par défaut : sont appelés Sakas ceux des Scythes d'Asie dont les clans faisaient partie des peuples soumis ou alliés aux Achéménides dans les régions nord-orientales de l'empire, dont les premiers informateurs n'ont pas transposé le nom par le terme générique de « Scythes ».

L'installation d'un groupe de Sakas en Drangiane n'est mentionnée ni même suggérée par aucun texte. Toutes les hypothèses qui ont tenté d'en rendre compte, à de très rares exceptions près²⁵⁶, ont daté l'événement du IIe siècle avant notre ère et l'ont rattaché à la migration de tribus nomades vers la Sogdiane et la Bactriane, enregistrée par nos documents gréco-romains d'une part, chinois d'autre part. Or si tous mentionnent des mouvements vers le sud de peuples des steppes - dont des peuples Sakas ou assimilés - aucun texte ne mentionne jamais, ni même ne suggère que certains d'entre eux sont arrivés jusqu'en Drangiane : les migrations en question s'arrêtent en Bactriane dans les sources gréco-romaines, au nord-ouest de l'Inde pour les sources chinoises. Nous reverrons plus loin ces textes qui ont inspiré les diverses propositions de reconstitution. Il suffit ici de mentionner que ceux qui se sont référés aux sources gréco-romaines ont généralement identifié les Sakas de Drangiane avec l'une des tribus nomades mentionnées dans les sources pour avoir envahi la Bactriane, le plus souvent avec les Sakaraucae/ Saraucae. L'identification était justifiée par la parenté des noms²⁵⁷, et la mention dans les prologues aux livres de Trogue-Pompée d'une sévère défaite qu'ils auraient subie, mention qui, si elle est exacte, empêchait de les identifier au groupe dominant des envahisseurs, dont les puissants Kushans seraient les héritiers au Ier siècle de notre ère.

Seul W.W. Tarn, qui lui aussi ne considérait que les sources gréco-romaines, a proposé un

²⁵⁵ VII, 4, 6.

²⁵⁶ On peut citer celle de F.W. Thomas, qui pensait que les Sakas de Drangiane étaient le groupe de Sakas conduits par Sunkha que Darius se vante d'avoir vaincus dans un fragment de l'inscription de Bisutun (*DB*, V, p. 20-30, voir Kent p. 134) : Thomas 1906. « Di cio; non si finirà mai di stupirsi, perché esaminata nel suo intrinseco, l'ipotesi di Thomas si rivela di un'assurdità folle », a écrit P. Daffinà dans le chapitre de son ouvrage de 1967 intitulé « False congetture », dans lequel la proposition est discutée et réfutée avec la véhémence que l'on voit (Daffinà 1967, p. 83-86).

²⁵⁷ Voir les diverses propositions d'identification par rapprochements linguistiques dans Daffinà 1967, p. 57-61.

autre scénario. Selon lui, ces Sakas étaient des vétérans de contingents mercenaires sakas engagés par Mithridate Ier pour réaliser ses conquêtes, celles de la puissante région de Médie et de la Babylonie à l'ouest, ainsi que celles réalisées aux dépens d'Eucratide. Par la suite, aux alentours de 155 avant notre ère, ils se seraient installés en Drangiane - ou y auraient été installés par Mithridate Ier -, région qui, selon W.W. Tarn, constituait alors la limite orientale des conquêtes parthes ; ils auraient ensuite donné leur nom à la région qu'ils occupaient²⁵⁸. Aucun élément de cette hypothèse ne peut être étayé par le moindre document ni la moindre mention, même allusive, aussi P. Daffinà a-t-il beau jeu de la rejeter²⁵⁹. Selon P. Daffinà, s'il est tout à fait plausible que des Scythes aient participé aux campagnes de Mithridate, les Parthes, avant de conquérir les régions orientales de leur empire, Margiane et Arie en particulier, n'étaient en contact qu'avec les tribus Dahae établies au nord de leurs territoires, depuis la mer Caspienne jusqu'au bassin du Tedjen, et non avec les Sakas qui nomadisait plus à l'est : ce sont donc les Dahae et non les Sakas qui pourraient avoir fourni des troupes auxiliaires. P. Daffinà ajoute que les Parthes étaient suffisamment proches ethniquement des Dahae pour qu'ils n'aient eu aucun motif de les « reléguer » ainsi en Drangiane comme « des éléments étrangers et non assimilés » ; il ajoute encore qu'il est impossible d'imaginer que la Drangiane ait été une région frontalière de l'empire parthe, puisqu'elle était indéfendable sans l'Arachosie. Mais ce dernier point pourrait justifier d'établir des vétérans précisément en Drangiane, et il faut tout de même se garder d'assimiler l'installation de vétérans dans telle ou telle région (en l'occurrence une région très fertile et située sur d'importants trajets commerciaux) à une mesure de relégation de populations marginales dans les confins²⁶⁰. Enfin, déduire l'origine ethnique des troupes auxiliaires de celle des peuples supposés frontaliers des Parthes au nord est une entreprise hasardeuse qui laisse perplexe compte tenu de la confusion et l'imprécision de la géographie humaine de ces régions telle qu'en rendent compte les écrivains gréco-romains²⁶¹.

Si l'absence de document ne permet en aucun cas de dater l'événement, comme le fait

²⁵⁸ Tarn 1951, p. 223-224 et 490-500.

²⁵⁹ Daffinà 1967, p. 39-40 en particulier.

²⁶⁰ Avec tous les échos qu'une telle conception peut éveiller dans l'Italie depuis la seconde guerre mondiale On peut relire *Il Cristo si è fermato a Eboli*, de Carlo Levi, avec grand bonheur et profit, mais on est loin de la discussion historique en cours ici.

²⁶¹ P. Briant a rappelé à propos des steppes eurasiatiques que leurs habitants « sont connus par les mentions qu'offrent les inscriptions royales achéménides et par les développements de multiples sources classiques : malheureusement, les premières sont d'un laconisme déconcertant et les secondes d'une ambiguïté désolante », p. 185 ; quant au monde des populations scythes orientales, « le réduire à une bande étroite de peuples située au nord-est de l'Empire serait adopter le point de vue de la chancellerie achéménide (au demeurant beaucoup mieux informée que nous) » ; il ajoute plus loin : « aucun texte ne rend compte de la diversité et de la complexité de ce monde artificiellement unifié sous l'épithète réductrice de « nomades des frontières » », p. 190 (Briant 1982, chap. IV). Voir aussi Lebedinsky 2001, p. 76-83.

W.W. Tarn, l'hypothèse de l'installation de vétérans des armées dans une région riche et stratégique est loin d'être dénuée de fondement. De fait, si l'on en croit nos sources, des Scythes ont participé activement à toutes les expéditions militaires d'Iran et d'Asie centrale depuis l'époque achéménide, et parmi eux des groupes désignés explicitement comme Sakas. Nous avons mentionné déjà les Saces qui participaient à l'expédition de Xerxès en Grèce, dont Hérodote décrit l'équipement et l'organisation. Chez les historiens d'Alexandre, des Sakas apparaissent parmi les contingents orientaux venus renforcer l'armée de Darius III à la bataille de Gaugamèles. Selon Arrien, ici plus précis que Quinte-Curce, ils étaient arrivés avec les Bactriens, les Sogdiens et les Indiens vivant aux frontières de la Bactriane. L'historien prend la peine de préciser qu'il s'agit de l'ethnie particulière des Scythes d'Asie et qu'ils ne sont pas soumis comme les autres à Bessos, le satrape de Bactriane, mais liés directement à Darius par un accord de coopération militaire ; ils sont conduits par leur propre chef, nommé Mauakès²⁶².

Arrien, suivant sans doute ses sources, appelle « Scythes » tous les peuples de la steppe de façon générique, réservant celui de Sakas à des contextes ponctuels bien précis, comme Strabon en décrivait l'usage pour une époque antérieure à la sienne. Arrien utilise le terme trois fois, dont deux fois à propos de la bataille de Gaugamèles²⁶³, et une autre fois dans un discours d'Alexandre aux vétérans, prononcé à Opis, où il leur rappelle qu'ils ont vaincu « les Perses, les Mèdes, les Bactriens et les Saces »²⁶⁴.

On sait qu'au fur et à mesure de sa progression, Alexandre renouvelle ses contingents en y incorporant des troupes mercenaires locales, en particulier en Asie centrale²⁶⁵. On peut supposer que ses victoires en Bactriane et Sogdiane, ainsi que contre les peuples scythes de l'autre côté du Syr Darya lui ont donné l'occasion d'enrôler des contingents scythes pour son expédition indienne²⁶⁶.

Quant aux Grecs de Bactriane, plus tard, un texte épigraphique récemment publié, tout à fait

²⁶² III, 8, 3. Quinte-Curce, lui, n'évoque pas l'indépendance des contingents Sakas (V, 9, 5 ; VI, 3, 9).

²⁶³ La première est citée plus haut, et la seconde intervient lorsqu'il décrit l'ordre de bataille en suivant Aristobule : les Sakas sont placés à côté des Parthes (III, 11, 4).

²⁶⁴ XI, 10, 5.

²⁶⁵ Briant 1982, p. 209 et p. 230-231.

²⁶⁶ Sur la question du rapport des Grecs avec les populations nomades au nord de la Sogdiane, les avis sont fort divergents. F.L. Holt, suivi par M.J. Olbrycht, a défendu l'idée que la conquête macédonienne avait brisé les liens d'interdépendance économique et les réseaux diplomatiques entretenus par les Perses, et que les Grecs avaient tenté d'établir une frontière étanche entre le monde sédentaire et celui de la steppe, ce qui explique qu'ils aient été débordés par la suite (voir Holt 1988 ; Olbrycht 1998) ; la thèse de F.L. Holt est discutée par P. Bernard, qui fait valoir en particulier l'importance de l'occupation grecque de la Sogdiane dont témoignent les fouilles archéologiques russes (Bernard 1990). P. Briant, quant à lui, qui n'évoque que la période macédonienne, a une appréciation totalement différente des sources : c'est l'oligarchie bactrienne qu'Alexandre, puis les Grecs se sont employés à briser, tandis que des rapports d'égalité, et quand c'était possible, d'alliance, se sont instaurés avec les chefs scythes (voir Briant 1982, chap. IV).

exceptionnel au regard de l'exiguïté de nos sources²⁶⁷, témoigne du fait qu'ils avaient eux aussi recours aux contingents mercenaires scythes. Il s'agit d'un morceau de parchemin inscrit en grec, que l'on date de la première moitié du second siècle avant notre ère : le texte indique que le roi régnant se nomme Antimaque, et une date est donnée, la 30^e année (du dit règne ou d'une ère non précisée). En une phrase qu'il est difficile de reconstituer dans le détail, ce document évoque l'engagement de mercenaires dans une ville appelée Amphipolis, puis quarante personnages dits « Scythes » (ou un peu plus, vu la lacune), ainsi que la coquette somme de cent drachmes en argent. Ce texte offre une explication fort plausible à la présence dans l'arsenal d'Aï Khanoum de la belle armure de cataphractaire, qui était jusque là le seul et unique témoignage de l'engagement de mercenaires scythes dans les armées locales des Grecs de Bactriane, mais qui pouvait aussi fort bien indiquer que les armées grecques de la région avaient adapté leur armement à celui des ennemis auxquels elles s'opposaient²⁶⁸. « **Twñ tessarā[konta---] / Skuqwn** », dit le texte : c'est donc le terme générique de « Scythes » qui était en usage en Bactriane dans les tractations officielles ; il peut fort bien désigner les membres des tribus des alentours qui offraient leurs forces militaires aux troupes grecques : elles devaient avoir un nom spécifique que nous aurions été bien curieux de connaître, mais que le rédacteur du texte n'a pas jugé utile de mentionner.

Pour ce qui est des Parthes, la présence de contingents mercenaires scythes dans leurs armées est abondamment attestée dans les sources. Justin en évoque sous Phraate II et Phraate IV, Flavius Josèphe dans l'armée d'Artaban III ; Lucien parle de troupes scythes qui ont assisté le roi Sinatrukès pour conquérir le trône parthe²⁶⁹ ; Strabon lui-même, évoquant la fondation de Ctésiphon, parle avec mépris de la soldatesque scythe peu recommandable qui accompagnait les souverains parthes :

Plhsiwn d eḗsti; kwñh, Kthsifwñ legomewh, megalh : tauthn d eḗpoiounto ceinadion oiJ twñ Parqaiwn basilei~, feidouenoi twñ Seleukewn, iha mh; katastaqmeuointo uḗfo; tou` Skuqikou` fuḗlou kai; stratwtikou. Dunamei ouh Parqikh/ poli- ajti; kwñh~ eḗstiy kai; to;

²⁶⁷ Voir Clarysse/Thompson 2007 : il fait partie d'une collection privée, avec un second morceau de parchemin, daté des règnes concomitants « d'Antimaque *Theos* d'Eumène et d'Antimaque » qui ne comporte que quelques mots ; sa provenance d'Afghanistan est extrêmement probable et, selon O. Bopearachchi, précisément des environs de Bactres. Sur ces documents, voir en dernier lieu Rougemont, à *paraître*, n°92 et n°93 (le contrat qui nous intéresse est le second).

²⁶⁸ Sur la découverte de cette armure, voir Fr. Grenet dans Bernard *et alii* 1980 p. 60-63 ; Grenet / Liger / de Valence 1984 ; commentaire dans Bernard 1987 et Bopearachchi / Sachs 2001 [2003], not. p.325-326.

²⁶⁹ Justin, XLII, 1-2, 1 ; 5, 5 ; Flavius Josèphe, *Antiquités Juives*, XVIII, 4, 4 ; Lucien, *Makrobioi*, § 15. Voir *infra*.

***megeqo~ tosouton ge plhqo~ decomenh kai; thn kataskeuhn up' ekeinwn
aufwn kateskeuasmenh kai; ta; wphia kai; ta; teena~ prosforou~ ekeinoi~
peporismenh.***

« Il y a tout près [de Séleucie] un gros bourg que l'on appelle Ctésiphon ; les rois des Parthes, par égard pour les Séleucéens, en faisaient leur résidence d'hiver, afin de ne pas leur imposer de loger les tribus scythes et la soldatesque. Il faut bien dire que grâce à la puissance parthe, c'est bien plutôt une ville qu'un bourg, à la fois par la si grande quantité de population qu'elle accueille, parce que les Parthes eux-mêmes l'ont garnie de constructions, et parce qu'ils ont assuré l'approvisionnement en marchandises et en industries dont ils avaient besoin »²⁷⁰.

Or l'octroi de terres ou de régions à coloniser à des vétérans ou des mercenaires était chose commune dans l'antiquité, et le système de colonies militaires mis en place par les Achéménides est bien attesté²⁷¹. Mais si notre documentation rend plausible une telle hypothèse pour expliquer la présence de Scythes Sakas en Drangiane à l'époque parthe, elle ne nous donne aucun indice, nous l'avons dit, pour proposer une date ; elle ne permet pas non plus de décider s'il faudrait l'attribuer aux Parthes ou aux Gréco-Bactriens.

Quant à l'hypothèse d'une invasion, si rien non plus ne permet de la valider, elle ne manque pas de parallèles historiques. Strabon fournit le plus proche dans la section de sa *Géographie* consacrée au « pays des Sakas », la 8^e du chapitre 11, où il évoque trois invasions saces restées célèbres. Après un développement général sur les rapports conflictuels entre sédentaires et les nomades vivant à leurs frontières, qui venaient périodiquement envahir et piller les terres cultivées, il précise que les Sakas avaient ceci de particulier qu'au lieu de se retirer après avoir imposé un tribut aux populations locales, ils avaient coutume de s'installer sur les territoires envahis. Trois régions, d'après lui, ont ainsi conservé la mémoire d'invasions de peuples dits sakas : la Bactriane, la Cappadoce, et l'Arménie :

***Sakai mentoi paraplhsia~ efodou~ epoihanto toi~ Kimmerioi~ kai;
Trhrsiy ta; men makrotera~, ta; de; kai; egguqen : kai; gar thn***

²⁷⁰ XVI, 1, 16 (texte éd. Loeb, je traduis).

²⁷¹ Pour les colonies militaires achéménides établies en Babylonie, voir Briant 1978/1979, p. 67-68 ; les Saces étaient nombreux parmi ces colons (Briant 1982, p. 198-199 avec des indications bibliographiques). Parmi les exemples issus d'autres contextes, qui sont légion, on peut citer en manière de clin d'œil que c'est l'explication usuellement admise pour expliquer le nom de Scythopolis portée par une ville de la Décapole syrienne, l'ancienne Bet She'an (voir par exemple Foerster/Tsafir 1986/7).

Baktrianh̄n katescon kai; th̄ Armenia~ katekthsanto th̄n ajisthn̄ gh̄n, h̄h̄ kai; ep̄mumon̄ ēlutw̄n̄ katelepon̄ th̄n Sakashnh̄n, kai; m̄eri Kappadokwn̄, kai; mālista tw̄n̄ pro;̄ Euj̄einw̄/ ou;̄ Pontikou;̄ mūn̄ kalous̄in, prohl̄qon.

« Les Saces quant à eux, procédèrent à des invasions semblables à celles des Cimmériens et des Trères, soit qu'ils se portassent à grande distance, soit qu'ils attaquassent de chez eux dans leur voisinage immédiat. C'est ainsi qu'ils occupèrent la Bactriane, qu'ils s'emparèrent de la meilleure partie de l'Arménie, à laquelle ils laissèrent leur nom, à savoir la Sacasène, et qu'ils s'avancèrent jusque chez les Cappadociens, surtout ceux du Pont Euxin, appelés aujourd'hui Cappadociens pontiques »²⁷².

Des Sakas qui occupèrent la Bactriane, il est difficile de savoir s'il s'agit des peuples qui ôtèrent la Bactriane aux Grecs dont il a été question deux paragraphes plus haut²⁷³, ou si l'épisode remonte à une époque plus ancienne²⁷⁴; seule la date ancienne des deux autres épisodes incite à penser que la seconde solution est la bonne. Strabon était bien placé pour connaître l'histoire de l'invasion sace de la Cappadoce, puisqu'il y était né²⁷⁵. Il raconte que dans la ville de Zéla, à laquelle Pompée, après sa victoire sur Mithridate du Pont en 66, avait attaché une importance particulière²⁷⁶, on célébrait avec un faste tout particulier une cérémonie en l'honneur d'Anaïtis, dite « fête des Sacées », dont les rites, qui s'apparentaient à des festivités de carnaval, comportaient des éléments que les Grecs associaient traditionnellement aux mœurs « scythes »²⁷⁷. Or les deux versions qu'il connaît de l'origine de cette fête la font remonter précisément à une victoire des Perses contre des Saces dans cette région, à l'époque de Cyrus²⁷⁸.

On ne sait en revanche à quand remonte l'installation de Sakas en Arménie. Strabon fait de

²⁷² XI, 8, 4.

²⁷³ XI, 8, 2.

²⁷⁴ Cette invasion pourrait être un des épisodes des grandes invasions « scythiques » du VII^e siècle (sur ces événements, voir brièvement Briant 1982, p. 190-193).

²⁷⁵ Strabon était né à Amasée, capitale de Mithridate II, vers 63. Sur la vie de Strabon, voir Aujac 2000.

²⁷⁶ Il avait renforcé son peuplement et l'avait transformée en vaste *polis* de type grec : « Zéla est une petite ville dont la population est composée en majeure partie des esclaves sacrés, mais Pompée la dota d'un territoire important, installa les habitants de celui-ci à l'intérieur de ses remparts et en fit officiellement l'une des cités autonomes instituées après la débâcle de Mithridate » (XI, 8, 4).

²⁷⁷ « Et de fait, en quelque endroit que se trouve aujourd'hui un sanctuaire de cette divinité, on ne manque pas d'y célébrer les Sacées, qui sont une sorte de bacchanale de la durée d'un jour et d'une nuit, pendant laquelle les hommes, costumés en Scythes, passent leur temps à boire et à s'exciter les uns les autres à l'amour, aussi bien entre hommes qu'avec leurs femmes, associées à leur beuverie » (XI, 8, 5).

²⁷⁸ Strabon XI, 8, 4 et 5.

nouveau allusion à la Sacasène d'Arménie dans le chapitre qu'il consacre spécifiquement au pays :

*En αυτῆ/ de; th/ Ἄρμενιᾶ/ [[...] πολλοί; d αυτῶν~, οἱ μὲν μεσῶ~, οἱ δὲ
kai; sfodra ευφλαινόν~, κατὰ περ το; Ἄραξηνον πεδίον, δι ου/ οἱ
Ἄραξ~ ποτάνω; ῥέων εἰς τα; ἀκρὰ τῆ~ Ἄλβανιᾶ~ kai; τῆν Κασπιᾶν
ἐκπῖπτεῖ γαλᾶτταν, kai; μετὰ; ταυτὰ ἡ Σακασῆναι kai; αυτῆ; th/
Ἄλβανιᾶ/ προσῶρω~ kai; τῶ/ Κουρῶ/ ποτάνῳ/ εἰς ἡ Γωγαρηῆναι*

« L'Arménie proprement dite a [...] beaucoup de vallées. De ces dernières, certaines sont médiocrement fertiles, mais il en est d'autres extrêmement riches, comme la plaine Araxène, que l'Araxe traverse jusqu'aux confins de l'Albanie avant de se jeter dans la mer Caspienne, comme la Sacasène, qui vient ensuite, elle aussi limitrophe de l'Albanie et de plus riveraine du Cyros, enfin comme la Gogarène »²⁷⁹.

Nous n'avons aucune autre source concernant l'épisode ; Strabon lui-même n'en reparle pas lorsqu'il résume l'histoire de l'Arménie²⁸⁰. Le seul élément assuré est qu'à l'époque de Strabon qui l'avait visitée²⁸¹, une petite plaine d'Arménie particulièrement fertile avait conservé la mémoire d'anciennes invasions sakas dans le nom de « Sacasène » qu'elle portait encore. L'analogie avec la mention par Isidore de Charax de la présence de Sakas dans la vallée du Hilمند, dont il nomme une partie *Sakastān* à leur nom, est naturellement frappante, mais on n'en peut rien dire de plus.

On peut donc avancer diverses explications plausibles pour rendre compte de la présence de ces Scythes Sakas en Drangiane – plausibles, en l'occurrence, signifiant qu'elles s'insèrent chacune fort bien dans un système de références internes au corpus de sources écrites dont nous disposons. Mais rien ne permet de donner la préférence à l'une ou l'autre d'entre elles dans l'état actuel de notre documentation. Rien non plus ne permet de dater l'arrivée de ces Sakas dans la région, ni de déterminer le rapport qu'ils entretenaient alors avec les peuples qui la dominaient.

²⁷⁹ XI, 14, 4. La Sacasène se situe donc sur la rive droite de la Koura dans la région de Kirovabad.

²⁸⁰ XI, 14, 5 et XI, 14, 12-14 pour l'histoire « ancienne » (**ajcaiology**) et XI, 14, 15 pour l'histoire plus récente, depuis l'époque perse.

²⁸¹ Voir II, 5, 11 : « Nos visites se sont étendues d'Est en Ouest, depuis l'Arménie jusqu'aux parties de la Tyrhénie qui font face à la Sardaigne ; du Nord au Sud, depuis le Pont-Euxin jusqu'aux bornes de l'Éthiopie » (trad. Aujac, dans Aujac 2000, p. 105).

A ce propos, la proximité d'Alexandrie et de la ville de Sigal, où se trouvaient les résidences royales des Sakas, mérite d'être relevée, car c'est peut-être là un indice de datation. K. Abdullaev a ainsi proposé d'interpréter comme des fondations de peuples nomades une série de sites d'Asie centrale situés à proximité d'une grande ville, dont on ne retrouve qu'une enceinte monumentale, ou parfois plusieurs couronnes d'enceintes, qui ne semblent avoir abrité aucune construction en dur²⁸². C'est le cas par exemple du site de Kala-i Zakhok-i Maron, à côté d'Erkurgan, dans l'oasis de la ville moderne de Karchi²⁸³. Selon K. Abdullaev, les populations nomades, après avoir conquis la ville, établissaient leur camp à proximité, et c'est ce camp qu'ils fortifiaient dans un premier stade d'urbanisation. Dans ce cas de figure, la ville de Sigal serait le développement de type urbain d'un ancien camp nomade, à un stade inconnu, et la ville conquise serait l'Alexandrie dont Isidore nous dit qu'elle était située « à côté ». L'événement aurait donc eu lieu à l'époque où la ville principale de la région était encore l'Alexandrie de Drangiane, non la nouvelle capitale parthe, c'est-à-dire à une date relativement haute dans l'histoire parthe de la région. On peut, du reste, tenir le même raisonnement s'il s'agissait de contingents mercenaires établis en colonie, qu'ils aient été gréco-bactriens ou qu'ils aient renforcé les effectifs parthes lors de la conquête du sud de l'Hindukush. Mais le terme de Scythes et l'évocation qu'il suscite d'un type de vie nomade ne doivent pas induire en erreur : nous sommes fort loin ici des zones de steppes, et nous ne savons rien des coutumes de ces groupes, ni à l'époque parthe où Isidore de Charax les mentionne, ni à leur arrivée, et rien non plus de la culture dont ils pouvaient être porteurs. Seule l'exploration archéologique de la région pourra faire avancer le dossier.

L'Arachosie

Après la traversée de la Sakastène, la route telle que la décrit Isidore, continuant de longer le Hilmend, atteignait l'Arachosie au niveau de la ville de *Biyt*. On admet ordinairement, au prix de quelques ajustements formels, que la toponymie actuelle a conservé la forme de ce nom dans celui de la ville de Qal'a-i Bist, située au confluent du Hilmend et de l'Arghandāb que les géographes musulmans appelaient Bost ou Bust²⁸⁴. Les Parthes, précise Isidore de Charax, appellent la région l'« Inde blanche » (*Jndikhñ Leukhñ*) - du moins a-t-on toujours

²⁸² Abdullaev 2001, développé dans Abdullaev 2007, p. 83-86.

²⁸³ Suleimanov 2000, p. 26-28. Sur cette question, voir Baratin 2005, p. 177-178.

²⁸⁴ Daffinà 1967 p. 99. On a proposé de rapprocher ce toponyme de celui de *Bigis* cité par Ptolémée en Drangiane (VI, 19, 5), et de celui de *Parabesten* chez Pline (VI, 92), lequel a été interprété comme résultant d'un original « *para Besten eremos* », à rapprocher des toponymes *Bestia deselutia* mentionné dans la Table de Peutinger (XII, 3) et *Bestigia daselenga* chez le cosmographe de Ravenne (II, 1). Voir aussi Rapin 2005, p. 163.

interprété ainsi l'expression employée par Isidore, bien qu'on ne sache pas précisément ce que désigne ici l'adjectif, ni ce que désigne exactement l'appellation dans son ensemble, dont on ne trouve pas d'équivalent dans les documents iraniens ou indiens. Seul W.W. Tarn lui a donné une signification politique : selon lui, le nom donné à l'Arachosie par les Parthes devait signifier que la région dont ils possédaient alors une partie appartenait à un royaume indien²⁸⁵ - hypothèse non relayée par ailleurs. On a d'ordinaire préféré pour en rendre compte des données anthropologiques puisées dans la tradition littéraire : Ctésias évoque ainsi un groupe de population indienne à la peau très blanche - mention qui se perpétue dans la tradition jusqu'à la période byzantine - et surtout, Arrien, dans un passage des *Indika*, raconte que les Indiens vivant entre l'Indus et le Kôphèn (la rivière de Kabul), autrefois soumis aux Assyriens, puis tributaires des Perses depuis Cyrus, étaient différents physiquement de leurs compatriotes de la péninsule indienne, qu'ils étaient en particulier plus petits de taille et plus clairs de peau²⁸⁶. P. Daffinà pense que l'on peut étendre cette description à toute la population indienne de la rive droite de l'Indus autrefois soumise aux Perses - les « Indiens de ce côté ci de l'Indus » mentionnés à plusieurs reprises par Arrien dans l'*Anabase*²⁸⁷ - et que ce pourrait être l'origine de l'appellation que donnaient les Parthes à la région d'Arachosie qu'ils contrôlaient²⁸⁸. Si l'on en croit nos documents, l'appellation, entendue dans le même sens, pourrait aussi être d'origine plus récente et désigner une population métissée : après tout, la tradition indienne la plus ancienne que l'on peut attribuer avec certitude à l'Arachosie remonte à la cession par Séleukos Ier des régions iraniennes frontalières de l'Inde au roi maurya Chandragupta en 303, dans le cadre d'un traité de paix qui comportait aussi la fourniture d'éléphants à Séleukos Ier et des accords sur les mariages mixtes²⁸⁹. Mais ces débats sur la couleur de peau des habitants de l'Arachosie restent pour le moins douteux. On peut d'ailleurs aussi bien entendre l'expression d'Isidore comme la « Leukè indienne », traduction plus conforme à l'ordre des mots, qui rend à « *indikè* » sa valeur adjectivale : les

²⁸⁵ Tarn 1951, p. 53 : il considère que c'est là un ajout d'Isidore à des données par ailleurs plus anciennes. Le royaume indien serait celui de la dynastie d'Azès, dont il date le règne en Arachosie de 30 avant notre ère à 19 de notre ère - datation aujourd'hui entièrement remise à jour grâce aux progrès récents de la numismatique (voir *infra* part. IV).

²⁸⁶ Ctésias, *Indika*, 19 (= *FGrHist* III C1 p. 482, 5-6) ; Arrien, *Indika*, 1-3 ; voir Daffinà 1967, p. 105-106.

²⁸⁷ « **Ἐπι ταυε του Ἰνδου [ποταμου]** », Arrien, *Anabase*, III, 8, 6 ; 25, 8 ; IV, 22, 6. Il fait la différence avec les « Indiens des montagnes », qui vivent plus au nord, dans les Paropamisades (III, 8, 4).

²⁸⁸ Daffinà 1967, p. 105-106.

²⁸⁹ Elle est connue par un passage de Strabon, qui cite Eratosthène (XV, 2, 9). Les limites des possessions indiennes ne sont pas décrites avec précision, si bien qu'elles ont été l'objet de débats ; parmi les tenants de la thèse selon laquelle elles n'incluaient pas Kandahar, on peut citer Daffinà 1967, p. 31-35, Sherwin-White/Kuhrt 1993, p. 93-95, et elle est admise Houghton/Lorber 2002, p. I ; P. Bernard s'est rallié à la thèse « maximaliste ». Voir une première discussion dans Bernard 1985, p. 85-95, et le dernier état de la question dans Bernard / Pinault / Rougemont 2004, p. 294-298.

reflets blancs des falaises de calcaire qui dominent la plaine de Kandahar suffisent à expliquer les connotations de couleur attachées au lieu, et coupent court à toute élucubration de type anthropologique²⁹⁰.

Quoiqu'il en soit de son interprétation exacte et de son origine (à laquelle nos documents ne permettent pas de remonter), l'appellation a le grand mérite d'indiquer le lien existant à l'époque parthe entre la plaine de Kandahar et l'Inde, voire la dimension indienne attribuée à la région.

Les trois villes mentionnées après Bust - Pharsana, Chorochoad et Démétrias - n'ont jamais été localisées²⁹¹. Le nom de Démétrias, qui n'est pas attesté par ailleurs, a été mis en lien avec le nom de « Démétrios, fils du roi des Bactriens Euthydème » que Strabon, se référant explicitement à Apollodore d'Artemita, crédite avec Ménandre de la conquête de l'Ariane et de l'Inde jusqu'au fleuve Isamos, l'actuel Jamuna²⁹². C'est l'un des arguments généralement invoqués pour lui attribuer la conquête de l'Arachosie, et il est aujourd'hui renforcé par une nouvelle interprétation par D. Mac Dowall des trouvailles monétaires de la région²⁹³.

La ville suivante, dernière étape de l'itinéraire, est Alexandropolis, bordée par le fleuve Arachotos. C'est « la métropole de l'Arachosie », dit Isidore. On s'accorde aujourd'hui à l'identifier à Kandahar, et le fleuve correspondant à l'Arghandab²⁹⁴. « Elle est grecque », ajoute-t-il (*eἵτις δε; Ἐλληνίς*). C'est une mention dont Isidore use relativement rarement le long de l'itinéraire et il est difficile d'en évaluer la teneur exacte et la valeur. Outre la ville d'Arachosie, il qualifie ainsi cinq villes : trois en Mésopotamie et Babylonie, à propos desquelles il précise qu'elles ont été fondées par Alexandre ou les Macédoniens, une en Apollôniatis, et une autre en Chalônitis²⁹⁵. Il semble qu'il ne précisait pas le caractère grec de la ville de façon systématique : il ne dit rien sur Séleucie du Tigre, par exemple, dont la

²⁹⁰ Le mot Leukè est connu ailleurs comme toponyme : outre l'île de Leukè évoquée par Homère, Hérodote mentionne un « **Leukh; akth;** », bourg de Chersonnèse de Thrace (7, 25) ; « **Leukh; kwuh** » est un port nabatéen sur la Mer Rouge évoqué par Strabon (XVI, 4, 23), cité dans le *Périple de la Mer Erythrée* (§19), et qui figure aussi chez Ptolémée sous la forme « **Leukh; Iimen** » ; il n'a pas encore été identifié précisément sur le terrain.

²⁹¹ Malgré diverses tentatives qui laissent perplexes : voir Daffinà 1967, p. 99-103. On peut reconnaître des variantes de ces toponymes chez Ptolémée et le Cosmographe de Ravenne (Rapin 2005, p. 163), mais ces noms ne nous disent rien par ailleurs.

²⁹² Tarn 1951, p. 93-94, Daffinà 1967 p. 103, Bernard 2004, p. 275, Mac Dowall 2005a, p. 197. Ce toponyme est toutefois attesté ailleurs : il existait en Syrie, dans la région de Tell Kalakh, une ville du même nom fondée par un souverain séleucide, dont le site n'a jamais pu être identifié avec précision (*IGLS*, tome VII, p. 18).

²⁹³ Mac Dowall 2005a et 2005b (voir *infra* part. III).

²⁹⁴ Et non plus avec Ghazni, comme le pensait W.W.Tarn à la suite de J.G. Droysen ; voir la discussion de P. Daffinà dans Daffinà 1967 p. 103-105, et Fraser 1979, p. 13, avec en note un rappel complet des débats récents, puis Helms 1982, fondé sur les fouilles archéologiques anglaises.

²⁹⁵ §1 (en Mésopotamie et Babylonie) : **Ιcnaï ποῖι~ Ἐλληνίς, Makedowwn ktisma / Nikhforion par Eufraθhn ποῖι~ Ἐλληνίς, ktisma ἸAlexandrou basilew~ / Douρα Nikanoro~ ποῖι~, Makedowwn ktisma, uφο; δε; Ἐλληwwn Ευρωπο~ kaleitai** ; §2 (Apollôniatis) : **eἵει [...] ποῖιν δε; Ἰλληνίδα Ἄrtemita** ; §3 (Chalônitis) : **ποῖι~ δε; Ἐλληνίς Κατα**.

réputation et le matériel archéologique justifieraient qu'elle soit désignée comme la « ville grecque » par excellence²⁹⁶. En l'absence de sources contemporaines indiquant le statut civique des villes parthes, on ne sait si Isidore soulignait ainsi l'importance de la communauté grecque au sein de la ville, ou l'existence d'une organisation politique de type cité grecque bénéficiant d'une certaine autonomie politique – il faudrait alors comprendre l'expression *polis hellènis* comme « *polis* au sens grec ». Inversement, le texte d'Isidore ne permet pas d'établir un lien entre la toponymie grecque et le caractère grec de la ville : il ne fait par exemple aucun commentaire à propos des deux Alexandrie de l'itinéraire, celle de Sakastène et celle d'Arie, ce qui pourrait laisser entendre que seule la ville d'Arachosie était restée grecque - mais cela demeure pure conjecture. D'une façon générale, dans la portion de l'itinéraire qui nous intéresse comme dans le parcours tout entier, le caractère hellénisé de la toponymie ne peut manquer de retenir l'attention. Les Grecs sont en outre explicitement mentionnés à propos de deux villes pour le nom particulier qu'ils leur donnent : ainsi, ils appellent Charax Sidou « Anthemousias » (§1), Parthaunisa « Nisaia » (§12), comme il le font de Dura Nikanoros – par ailleurs « ville grecque » (§1) – qu'ils nomment « Europos ». Inversement, la ville grecque d'Artémitta, dit Isidore, est appelée « maintenant » Chalaras, ce que ne savent ni Strabon ni Ptolémée qui la mentionnent encore par son nom grec²⁹⁷. Ces précisions plaident en faveur du caractère récent de l'usage dont Isidore rend compte à l'époque où il écrit.

Il faut rappeler toutefois qu'aucun des historiens de l'expédition d'Alexandre ne mentionne la fondation d'une ville en Arachosie ; Pline et Strabon, qui se réfèrent aux bématises d'Alexandre, évoquent la ville en l'appellant « ville des Arachotes »²⁹⁸. Le nom d'Alexandropolis, qu'il désignât ou non une colonie militaire, lui a donc probablement été donné aux époques postérieures, séleucide ou gréco-bactrienne, voire même parthe²⁹⁹.

²⁹⁶ §§ 1, 2, 3. Mais peut-être après tout était-ce trop évident pour être mentionné.

²⁹⁷ Isidore est le seul à mentionner la variante : Strabon (XVI, 1, 17) et Ptolémée (VI, 1) l'appellent toujours Artemita, ce qui plaide en faveur du caractère contemporain des informations que transmet Isidore à l'époque où il écrit, contrairement aux auteurs gréco-romains qui puisent dans la tradition hellénistique.

²⁹⁸ Quinte-Curce mentionne un important contingent de troupes laissées par Alexandre en Arachosie sous le commandement du satrape Ménon, mais ne fait aucune allusion à leur installation (Quinte-Curce VII, 3, 5) ; sur le satrape Ménon et Sibyrtios, qui lui succède en 325 à la tête de la satrapie d'Arachosie, voir Bernard 2004, p. 265-268.

²⁹⁹ S. W. Helms suggère l'époque de la domination gréco-bactrienne sous Démétrios (Helms 1982, p. 18-21). On trouve une Alexandrie en Arachosie chez Ptolémée (VI, 20, 4), ainsi que chez Ammien Marcellin (XXIII, 6, 72) et Etienne de Byzance (éd. Meineke, p. 71, 16), mais on suppose que ces derniers suivaient Ptolémée.

La fin de l'itinéraire

C'est donc jusqu'à cette ville d'Alexandropolis que s'étendait la domination parthe le long du trajet décrit par Isidore à l'époque des informations qu'il transcrit. Aucun indice, nous l'avons dit, sur la direction que prenait la route ensuite, vers le bassin de l'Indus au sud-est ou les régions du haut Indus par Ghazni et Bégram au nord-est ; aucun pour dire si l'itinéraire était complété de part et d'autre par une description des « étapes syriennes » et des « étapes indiennes ». Dans le réseau de routes qui reliaient le plateau iranien à l'Inde, on considère habituellement que la voie principale d'accès à l'Inde n'était pas la route décrite par Isidore, mais l'itinéraire qui, de Bactres, descendait vers Kabul par les chemins de l'Hindukush, puis continuait vers la vallée de l'Indus, « la vieille route de l'Inde » décrite par A. Foucher. C'était celle qu'a décrite Ctésias à l'époque achéménide, et c'était par là qu'Alexandre s'engageait lorsque la révolte du satrape de l'Arie lui fit rebrousser chemin. Voici ce qu'en écrivait A. Foucher :

« Qu'on nous comprenne bien (car c'est au début surtout qu'il importe d'éviter tout malentendu) : nous ne prétendons nullement que la route que nous allons décrire soit la seule route possible ni la seule existante : nous disons seulement qu'elle a été jadis la « grand-route » terrestre entre l'Occident et l'intérieur de la péninsule ; nous pouvons même ajouter qu'elle l'est encore, bien qu'elle ait déjà subi plus d'une variante et que les ingénieurs modernes en doivent sans doute modifier le tracé. Mais que, dans ce même secteur de son horizon, bien d'autres chemins mènent à l'Inde, nul ne songe à le contester. Seulement, consultez la carte : ceux qui, situés plus au Sud, traversent le Séistan et le Bélûchistân actuels ne relient guère que les déserts de Perse aux déserts du Sindh ; quant à ceux qui montent plus directement au Nord, à travers les vallées montagneuses du Chitrâl, du Svât ou de l'Indus, tous les voyageurs sont d'accord pour les déclarer à peu près impraticables, et ils ne conduisent d'ailleurs, eux aussi, qu'aux plateaux désertiques de l'Asie centrale. Libre à qui veut de les prendre ; mais d'avance le choix des armées et des caravanes est fait. Les tribus védiques, les Perses de Cyrus et de Darius, les Grecs d'Alexandre et de ses successeurs, les Scythes, les Parthes, les Tokhâres, les Huns, les Turcs, les Arabes, les Mongols ont, chaque fois qu'ils l'ont pu, emprunté la grand-route qui menait le plus aisément des plaines fertiles de la Bactriane à celles de l'Hindûstân. Ainsi n'ont cessé de faire marchands, missionnaires, artistes, médecins, astrologues, bateleurs aventuriers de tout acabit ; et, ce faisant, plus encore que les expéditions militaires, ils ont fini par tisser entre l'Inde et nous, par vente, achat

ou échange, ces liens de civilisation que nous avons la surprise de voir apparaître à côté des plus exotiques singularités »³⁰⁰.

En réalité, cette vision est aujourd'hui datée sur bien des points ; elle est en outre en grande partie tributaire de la documentation d'époque achéménide. Grâce aux nouvelles données de terrain, on sait que le trajet par les hauts cols de l'Hindukush jusqu'aux steppes d'Asie centrale a toujours été très fréquenté par les marchands et voyageurs de toutes sortes³⁰¹ ; à l'époque parthe, le Sindh ne devait pas se réduire à ses déserts : les *Périple*s décrivent ses ports prospères et, surtout, depuis la forte intensification des échanges avec l'empire romain au I^{er} siècle avant notre ère, le contrôle de la région devait avoir un grand intérêt pour les maîtres de l'Iran, à qui il permettait de contrôler une partie du trafic maritime entre l'Inde, l'Arabie et les pays méditerranéens. Le témoignage d'Isidore atteste en outre que la route du Hilmend n'était pas qu'un détour malcommode : le nombre de villes le long de son cours suffit à le prouver. Du reste, si les récits de l'expédition d'Alexandre présentent le choix du conquérant de descendre vers le sud de l'Hindukush comme résultant d'une donnée de circonstance, aucun auteur ne présente cette route comme un détour par une voie secondaire. S'il n'est pas impossible que la route de Bactres ait effectivement été la plus praticable et la plus usitée pour se rendre dans la vallée de l'Indus à l'époque achéménide, où toutes les régions traversées étaient réunies sous domination perse et où la Bactriane constituait une satrapie puissante à fort intérêt stratégique, les épisodes de troubles politiques et les mouvements de population en Bactriane et en Inde du Nord durant les premiers siècles de la domination parthe, attestés, nous le verrons, dans nos documents, n'ont pu qu'inciter les Parthes à privilégier cet itinéraire à travers leurs possessions, qui avait l'avantage de contourner les massifs montagneux et d'éviter les tributs que pouvaient imposer les nouveaux maîtres de la Bactriane. Il rejoignait en outre l'itinéraire parthe le plus méridional, qui reliait directement la Perside à l'Arachosie par les déserts de Carmanie.

Cet Itinéraire d'Isidore de Charax constitue donc un document particulièrement précieux sur les régions orientales qu'il traverse à l'époque parthe : Margiane, Arie, Drangiane, Sakastène, Arachosie, et présente une information non moins précieuse sur la limite de la domination parthe à l'époque des données qu'il fournit. Si ces données sont chronologiquement

³⁰⁰ Foucher 1947, vol.1, p. 3.

³⁰¹ Voir par exemple Fussman 1986. Il existe par ailleurs une riche bibliographie sur les découvertes de pétroglyphes et d'inscriptions qui balisent ces chemins.

homogènes, elles sont, nous l'avons vu, postérieures à 26 avant notre ère, et il y a des chances pour qu'elles soient antérieures à 77 de notre ère. Si l'on compare la situation géopolitique qu'il décrit avec les documents d'époque antérieure, en particulier avec les récits relativement détaillés dont nous disposons de l'expédition d'Alexandre, dont les armées ont par deux fois traversé la région, l'élément le plus frappant est l'émergence de deux peuples dans ces territoires : les *Anauoi*, inconnus par ailleurs occupent la région de la ville de Phra/Farah, désignée dans les sources plus anciennes comme ville des Drangiens, et leur territoire est alors administrativement rattaché à l'Arie – et non plus à la Drangiane comme c'était le cas auparavant ; et les Scythes Saces installés dans la plaine baignée par le cours inférieur du Hilmend. Les indications d'Isidore suggèrent que ceux-ci étaient plus autonomes que les précédents : la région qu'ils occupent, détachée de l'ancienne Drangiane, a pris leur nom, *Sakastanè*, et les résidences royales situées sur leur territoire, dans la ville de Sigal, près d'Alexandrie, n'est pas attestée dans notre documentation des époques antérieures. L'incertitude sur la valeur exacte à attribuer au mot *basileion* ne permet pas de déterminer s'il s'agissait là du siège d'un pouvoir royal saka, ou de résidences royales parthes, qui jouaient éventuellement le rôle de capitale administrative des Parthes et de siège de garnisons royales, selon le sens du mot à l'époque achéménide. Isidore ne donne aucun détail sur le degré d'autonomie de ce peuple, ni sur son statut dans le cadre de la domination parthe. Ces deux peuples, qu'ils soient nouveaux venus ou apparaissent pour une raison quelconque dans les documents à cette époque, tiennent deux tronçons particulièrement importants du réseau routier. La ville de Phra, dont Isidore de Charax souligne l'importance à son époque, se trouvait au carrefour de l'itinéraire qu'il décrit et de la voie plus rapide qui gagnait directement l'Arachosie en longeant les contreforts des Paropamisades ; outre le temps gagné, elle permettait peut-être aussi de contourner le pays des Sakas, qui ne devaient pas manquer de profiter des trafics qui traversaient leur territoire, encore que l'on ne connaisse pas la limite septentrionale de celui-ci. Quant à la plaine du Hilmend, elle constituait le passage obligé des caravanes qui avaient besoin de fourrage et de ressources plus abondantes en eau, et la route qui longeait le fleuve était commune à l'itinéraire d'Isidore et à celui qui rejoignait directement la Perside par le sud. L'importance stratégique et économique de ces régions serait une raison suffisante pour expliquer que ces peuples gagnent en visibilité dans les sources – encore que celles-ci se résument, pour nous, à cet unique document.

Nous connaissons un second itinéraire de même nature en pays parthe, de façon indirecte cette fois, grâce à Ptolémée. Celui-ci a en effet repris au début de sa Géographie les données d'un parcours caravanier depuis la Syrie jusqu'à la Chine en passant par la Margiane.

1.2 L'itinéraire de Maès Titianos

Dans les livres introductifs de sa *Géographie*, Ptolémée évoque plusieurs itinéraires terrestres et maritimes dont il lu la description chez Marin de Tyr, pour discuter l'usage qu'en faisait son prédécesseur, parfois en citant le passage correspondant. Marin de Tyr avait en effet utilisé un grand nombre de rapports de voyages récents pour réaliser une nouvelle estimation des dimensions du monde, et, en additionnant les distances partielles des différents parcours considérés, il était parvenu à une mesure de la longueur de l'*oikouménè* bien supérieure à toutes celles que l'on admettait jusqu'alors³⁰². Or cette réévaluation était due essentiellement à une nouvelle prise en compte de la partie orientale du monde, celle qui se situait au-delà de l'Euphrate, où commençait l'empire parthe. Les limites extrêmes-orientales du monde étaient marquées par la ville de Séra, où se trouvait le marché de la soie le plus oriental accessible par les routes terrestres, la région des Sines, peuple producteur de soie, enfin le port de Cattigara, que l'on atteignait par l'Inde et d'où l'on pouvait rejoindre la capitale des Sines par voie de terre. Ptolémée admet la distance calculée par Marin pour la moitié occidentale du monde, entre les îles Fortunées et l'Euphrate. Il est en revanche beaucoup plus réservé sur ses résultats concernant la partie orientale, à partir de Hiérapolis, point de passage sur l'Euphrate, qui correspond probablement à la ville de Bambikè :

***Hmih de; dokei' kai; tauth~ th' diastasew~ to; pro; ajatola; nero-
ektetasqai pleon h/dei'***

« Il nous semble que, dans cette évaluation aussi, Marin a prolongé outre mesure la fraction orientale »³⁰³.

C'est à ces doutes que nous devons la discussion détaillée qui suit, qui conduira Ptolémée à réduire la distance calculée par Marin :

³⁰² I, 11, 1. La longueur du monde, selon Marin, est de 225° ; Ptolémée la réduit à un peu moins de 180°.

³⁰³ I, 11, 1. « aussi », car Ptolémée avait discuté plus haut, à propos de la largeur du monde, une estimation de longueur faite par Marin (I, 8).

Thn de; apo; th' ektiqemenh~ tou' Eufratou diabasew~ neeri tou' Liqinou Purgou diastasin sunagomenhn kat auhton scoiwn oktakosiwn ebdonhkonta ek, stadiwn de; dismuriwn ejakisciliwn diakosiwn ogdohkonta, kai; thn apo; tou' Liqinou Purgou neeri Shra~, th' twh Shrw hntropotew~, o'lou' men mhwh epta; stadiwn de; trismuriwn ejakisciliwn diakosiwn, w' epi; tou' au'ou' parallh'ou, sunairouhen ekateran kata; thn epibal'ousan diorqwsin.

« Mais la distance entre le passage de l'Euphrate et la Tour de Pierre est fixée par Marin à 876 schènes ou 26 280 stades ; la distance séparant la dite Tour de Pierre de Séra, la métropole des Sères, est évaluée par lui à sept mois de routes ou 36 200 stades comptés soit disant sur un même parallèle ; or ces distances doivent toutes les deux être réduites en leur appliquant les corrections qui s'imposent »³⁰⁴.

Le trajet était donc constitué de deux parties inégalement connues, de part et d'autre de la Tour de Pierre. La localisation exacte et la nature du site en question sont discutées. Pour l'atteindre à partir de Bactres, dit Ptolémée par la suite, on gagnait vers le nord le pied de la montagne des Comèdes, puis on gravissait les reliefs en revenant en direction du sud, jusqu'à un a-pic qui débouchait sur un plateau ; il fallait enfin traverser ce plateau en se dirigeant de nouveau vers le nord. La Tour de Pierre, précise-t-il encore, marquait le début de la chaîne de montagnes orientée vers l'est qui aboutissait au mont Imée. On s'accorde généralement à situer la Tour de Pierre près de Daraut Kurgan, dans la vallée du Surkhab, à l'endroit où se situait la ligne de partage des eaux entre le bassin hydrographique de l'Oxus et celui de la dépression du Tarim ; selon P. Bernard, il s'agissait « sans doute, comme son nom l'indique, [d'] une fortification construite en moellons de pierre irréguliers, qui marquait une halte importante sur la route qui montait en pente douce vers Irkheshtam, au pied du col de Taun Murum (alt. 340 m)»³⁰⁵.

Au-delà de cette Tour de Pierre, le trajet durait sept mois jusqu'au pays des Sères, et n'était connu que par les commerçants, en l'occurrence, d'après Ptolémée, grâce à l'initiative

³⁰⁴ I, 11, 3. L'ensemble du trajet a fait l'objet récemment d'un commentaire détaillé par P. Bernard (Bernard 2005).

³⁰⁵ Bernard 2005, p. 955. C. Rapin a proposé plutôt d'y voir un site naturel, le massif de calcaire qui domine la ville d'Osh, surnommé Takht-i Suleiman – mais le trajet pour s'y rendre à partir de Bactres ne correspond pas aux éléments de description du trajet donnés par Ptolémée au livre I.

individuelle d'un unique marchand nommé Maès Titianos, auprès de qui Marin avait obtenu ses informations :

Kai; gar di eiporia~ aformhē egnwsqh. Mahn gar fhsivtina, ton kai; Titianon, ahdra Makedona kai; ek patro; eiporon, suggrayasqai thn ajametrhsin, oujē aujton apelqonta, diapemyanenon devtina~ pro; tou; Shra~.

« En outre, ce sont des raisons commerciales qui ont fait connaître cette route. D'après ce que rapporte Marin, un commerçant du nom de Maès Titianos, un Macédonien dont le père était aussi dans le commerce, aurait fait consigner ces distances, sans y être allé lui-même, par un de ses agents, qu'il aurait envoyé chez les Sères »³⁰⁶.

Encore ces agents n'avaient-ils rapporté à peu près aucune indication sur leur trajet et les étapes traversées, ce que déplore Ptolémée et justifie ces doutes sur la durée du trajet qui s'est transmise :

Entauqa de; kai; to; mhden allo kata; thn th' eptanhrou dianusin upo; twh omeusautwn istoria~ tino; h| mhuh~ hxiwsqai terateian ejufainei peri; to; tou' cronou mhko~.

« Or, dans le cas présent également, si sur un trajet de sept mois, les voyageurs n'ont rien trouvé d'autre qui mérite d'être raconté ou conservé dans la mémoire, on peut penser qu'il y a eu exagération sur la durée du trajet »³⁰⁷.

Ces considérations incitent à la plus grande précaution dans l'usage des distances indiquées par Ptolémée, dont il corrigeait les mesures selon un critère de vraisemblance qui nous échappe.

En deçà de la Tour de Pierre, en revanche, à partir de l'Euphrate, la situation était différente : le parcours était très fréquenté et les routes bien mieux connues. Ptolémée ne réduit que peu la

³⁰⁶ I, 11, 6. Pour ce que l'on peut reconstituer du personnage de Maès Titianos à partir de son nom, voir la discussion et les propositions de P. Bernard dans Bernard 2005, p. 930-939.

³⁰⁷ I, 11, 7. Ptolémée la réduit de la moitié, ce qui, selon P. Bernard, correspond davantage à la situation réelle, voir Bernard 2005, p. 959-960.

mesure proposée par Marin, et seulement pour tenir compte des détours du chemin :

Kai; th' protera~ de; diastasew~ legw th' apo; tou' Eufratou epi; ton Liqinon Purgon ta; oiktakosia~ ebdomhkonta ek scoinou~ kaqairetevn, dia; ta; twh o'lw h ektropa;, eij noua~ ta; oiktakosia~ scoinou~, stadiou~ de; dismuriou~ tetrakisciliou~. Pepisteuqw gar aujw' to; sunece;, o'fi kai; sumetra nerh kai; tetrinmena hflh th' ajametrhsew~ e'fucen. Oti mentoi pleiou~ ektropa; e'fei, dhlon e'stin ek wh kai; o'j Mariho~ upotiqetai.

« Sur la première distance, celle qui va de l'Euphrate à la Tour de Pierre, les 876 schènes, vu les sinuosités de la route, sont à réduire à 800 schènes ou 24 000 stades. Accordons à Marin la continuité du trajet (en effet la mesure a été faite par fragments successifs de dimensions analogues, et sur un parcours déjà très fréquenté) : la présence en tout cas de multiples sinuosités est évidente, d'après les propres hypothèses de Marin »³⁰⁸.

Le calcul de distance était donc réalisé à partir d'une série de distances partielles équivalentes, bien fixées, puisque le parcours était « déjà très fréquenté ». Ptolémée décrit de façon succincte le parcours sur lequel a été prise la mesure, en le découpant en tronçons selon l'orientation de la route pour en souligner les sinuosités. Le premier tronçon partait du passage de l'Euphrate, après Hiérapolis, et atteignait le Tigre en coupant à travers la Mésopotamie ; à partir de là, le second tronçon traversait le pays des Garaméens d'Assyrie, la Médie, passait par Ecbatane, puis par les Portes Caspiennes jusqu'à Hécatompyle ; le troisième partait d'Hécatompyle pour arriver à la « ville d'Hyrcanie », dont le nom n'est pas précisée ; le quatrième permettait d'atteindre ensuite Antioche de Margiane en descendant vers le sud en Arie puis en remontant vers le nord ; à partir de là, il fallait gagner Bactres en se dirigeant vers l'est³⁰⁹. Ptolémée ne fait malheureusement aucune allusion aux frontières politiques traversées par la route. On sait pourtant qu'à l'époque à laquelle se réfère Marin de Tyr, où les caravanes de Maès Titianos partaient faire commerce dans le bassin du Tarim, les Kushans avaient établi leur empire depuis la Sogdiane jusqu'au nord-ouest de l'Inde, et ils se

³⁰⁸ I, 12, 3.

³⁰⁹ Bernard 2005 ; voir notamment les sections 6 et 7 qu'il a délimitées, de l'Hyrcanie à Bactres, p. 948-953, et carte fig. 7 p. 951. L'itinéraire suivi passait plus au sud que celui d'Isidore, traversant le nord de l'Arie.

trouvaient alors sous le règne de Sôter Megas (98-110), ou déjà de Wima Kadphisès (100-127)³¹⁰. Rien pourtant ne permet de fixer la frontière des Kushans avec l'empire parthe : la question reste donc ouverte.

Cet itinéraire différait en plusieurs points du trajet décrit par Isidore de Charax. Celui-ci, par exemple, arrivait en Margiane par le nord-ouest sans passer par l'Arie qu'on rejoignait ensuite au sud, en obliquant légèrement vers l'ouest, tandis que la route de Marin atteignait Antioche de Margiane par le sud-ouest, après avoir traversé le Tedjen probablement au niveau de l'oasis de Sarakhs en Arie. Ce parcours, comme celui d'Isidore, atteste l'importance stratégique et commerciale de cette ville d'Antioche de Margiane, toujours appelée du nom de son fondateur - du moins par les marchands hellénophones - qui se trouvait au carrefour de la route qui menait vers les régions du sud de l'Hindukush et l'Inde, et de celle qui gagnait la Bactriane, puis la Chine ; on se rappelle que les descriptions du trajet d'Alexandre, elles, ne mentionnent jamais cette étape³¹¹. De là, la caravane continuait vers Bactres, où elle arrivait, selon P. Bernard, après un trajet de 17 à 20 étapes, avant d'entamer l'ascension de la montagne des Comèdes.

L'itinéraire d'Isidore de Charax et la route sur laquelle Marin de Tyr a fondé ses calculs de distances et dont nous avons la brève description par Ptolémée sont donc les deux seules attestations de parcours terrestres à travers l'empire parthe jusqu'à ses régions orientales dans les sources gréco-romaines contemporaines³¹². Le texte d'Isidore était adressé à « ceux qui passent l'Euphrate à Zeugma », tandis que la route de Marin commençait « au passage de l'Euphrate, vers Hiérapolis »³¹³ : voyageurs et marchands gréco-romains parcouraient donc l'empire parthe malgré les aléas politiques. On ne sait si l'usage de ces parcours par les communautés marchandes gréco-romaines a connu des variations : P. Bernard propose de dater l'initiative de Maès Titianos d'envoyer des agents jusque chez les Sères des deux dernières décennies du Ier siècle de notre ère, ou des quinze premières années du IIe siècle de notre ère, avant l'expédition de Trajan³¹⁴. Mais la présence d'hôtelleries à chaque étape de la route, dont témoigne l'itinéraire d'Isidore de Charax, et l'affirmation de Ptolémée selon laquelle la route était « très fréquentée » attestent que les voies de communication étaient

³¹⁰ Pour la reconstitution la plus récente de la chronologie des premiers Kushans, voir Bopéarachchi 2006.

³¹¹ Strabon, XI, 8, 9, où le trajet vers Bactres puis le Syr Darya repris d'Eratosthène passe des Portes Caspiennes à l'Alexandrie d'Arie, puis directement à Bactres ; voir aussi Plin, VI, 44, et Ammien Marcellin, XXIII, 6, 43.

³¹² On pourrait ajouter le parcours d'Apollonios de Tyane à travers l'empire parthe décrit par Philostrate au IIIe siècle, mais outre la datation tardive du document, le caractère romancé de la description n'en fait pas un document fiable, cf. *infra*.

³¹³ *Étapes Parthes*, §1, et *Géographie*, I, 11, 2.

³¹⁴ Bernard 2005, p. 967.

entretenues et pratiquées, à la fois par les marchands et, naturellement, par les Parthes eux-mêmes. Tous ces trajets sont décrits d'ouest en est : les témoignages de trajets en sens inverse sont encore plus rares. Strabon, citant Nicolas de Damas, évoque une ambassade indienne arrivée à Antioche, mais il ne donne aucune information sur le trajet qu'elle a suivi³¹⁵.

2. Ambassades chinoises

La documentation chinoise donne quelques indices sur les parcours suivis par les diverses ambassades chinoises depuis la frontière orientale des Parthes. Ce ne sont que quelques indices : les documents officiels chinois rendant compte des ambassades envoyées par les Hans vers l'empire parthe, qu'ils nomment l'Anxi, sont fort avares en renseignements précis. Zhang Qian, le premier envoyé chinois vers les pays occidentaux, ne s'était pas rendu lui-même en pays parthe, mais la teneur de ses récits à son retour à la cour des Han, vers 125 avant notre ère, avaient éveillé la curiosité de l'empereur Wudi :

« Le Fils du Ciel entendit parler à fond du Dayuan et de tous les grands royaumes qui sont alliés au Daxia et à l'Anxi, des produits extraordinaires dont ils regorgent, de leurs autochtones, des différences et des similitudes de leurs coutumes avec celles de l'empire du Milieu, de la faiblesse de leurs soldats, de leurs penchants pour les luxueux produits des Han »³¹⁶.

La première ambassade envoyée alors par l'empereur chez les Arsacides, vers 121³¹⁷, est évoquée d'abord dans le *Shiji* à la fin de l'exposé concernant les Wusun et leurs voisins :

« Lorsque les envoyés des Han atteignirent l'Anxi pour la première fois, le roi d'Anxi ordonne à 20 000 cavaliers de les accueillir à la frontière orientale. La frontière orientale est à plusieurs milliers de li de la capitale royale. En se rendant là-bas, l'ambassade passa par des dizaines de cités murées, qui étaient très peuplées »³¹⁸.

³¹⁵ XV, 1, 73.

³¹⁶ *Shiji*, CXXIII, 3166 (Thierry 2005, texte 29, p. 515-516). Le passage est repris dans le *Hanshu*, voir Thierry 2005, texte 30, p. 518-519.

³¹⁷ *Shiji*, CXXIII, 3169 : la date est celle du second voyage de Zhang Qian vers les pays de l'ouest, au cours de laquelle diverses ambassades nouvelles sont envoyées vers les pays dont il avait entendu parler précédemment.

³¹⁸ *Shiji*, CXXIII, 3172 (retraduit d'après Posch 1998, p.359, texte 2.1.4.)

Le passage est repris à quelques variantes près dans le *Hanshu*, mais inséré dans la monographie consacrée à l'Anxi :

« *Wudi fut le premier à envoyer un ambassadeur vers l'Anxi. Le roi donna l'ordre à un général de commander 20 000 cavaliers pour l'accueillir à sa frontière orientale. La frontière orientale est à plusieurs milliers de li de la capitale royale. Quand on se rend là-bas, on passe par des dizaines de cités à murailles et le peuplement est continu* »³¹⁹.

L'arrivée de la délégation chinoise avait donc été annoncée, et elle était attendue. Le texte ne précise pas l'endroit où elle franchit la frontière parthe ni le lieu où l'attendaient les 20 000 cavaliers du roi parthe. Un passage du *Tongdian*, qui reprend ce récit, précise que « le roi donna l'ordre à des cavaliers de l'accueillir à la cité de Mulu à la frontière orientale » - ville que l'on identifie généralement à Merv³²⁰. Pour arriver à Merv depuis l'est, nous connaissons au moins deux itinéraires : celui qui venait de Bactriane par la région de Bactres, et descendait ensuite le cours du Murghab jusqu'à son delta - il correspond sans doute à l'itinéraire décrit par Ptolémée d'après Marin de Tyr – et celui qui venait du nord, depuis Amoul, sur l'Oxus³²¹. Les Wusun, dans le *Shiji*, sont situés au nord-est du Dayuan (le Ferghana)³²², dans la région du haut Ili où il semble qu'ils se soient installés aux alentours de 130, après en avoir chassé les Yuezhi³²³. Un peu plus loin, le texte fait allusion aux peuples vivant entre le Dayuan et l'Anxi, qui parlent des langues relativement proches les unes des autres, ont des coutumes similaires et un type physique identique et fort typé³²⁴, dans lesquels E. de la Vaissière a proposé de reconnaître les Sogdiens³²⁵. Ces indications pourraient suggérer une arrivée à Merv par le nord. Une fois arrivés dans l'empire parthe, c'est la forte urbanisation du pays le long de la route qui impressionne les ambassadeurs, et c'est aussi le seul élément consigné

³¹⁹ *Hanshu*, XCVIa, 3890 (Thierry 2005, texte 39, p. 526). Je corrige l'expression « cité murée » employée par F. Thierry, dans un souci de transmettre la lettre du texte, en « cité à murailles », guère plus élégant, mais qui a le mérite d'être sans ambiguïté en français.

³²⁰ *Tongdian*, CXII, 5239, voir Thierry 2005, note 222 p. 526.

³²¹ Voir le dessin de ces parcours par Fr. Ory dans Bernard 2005, fig. 7, p. 951.

³²² *Shiji*, XCXXIII, 3161, Thierry 2005 texte 20, p. 506. Pour l'identification entre le Dayuan et le Ferghana, voir La Vaissière 2002, p. 31-33.

³²³ Pour la proposition de datation voir Thierry 2005, p. 451-453.

³²⁴ *Shiji*, XCXXIII, 3174.

³²⁵ La Vaissière 2002, p. 33. La description du trajet suivi par Zhang Qian suggère qu'ils étaient alors soumis au Kangju : celui-ci, pour se rendre auprès des Yuezhi, avait traversé le Dayuan, était passé en territoire Kangju où il avait été pris en charge par les autorités – selon Fr. Thierry, l'extrême sud du Kizil Kum au nord de la vallée du Zérafshan - et avait été conduit vers les bords du moyen Oxus en contournant par l'ouest les derniers contreforts montagneux qui encadrent la vallée du Zérafshan (Thierry 2005, p. 453).

dans le rapport d'ambassade. Rien toutefois ne permet d'identifier le trajet, dont on ne connaît pas la destination précise³²⁶.

La seconde évocation que nous avons d'un trajet à travers l'empire parthe qui implique un parcours des régions orientales est beaucoup plus allusive encore. Elle figure dans la monographie sur l'Anxi du *Hou Hanshu*, et il est question d'une ambassade chinoise de 97 de notre ère qui cherche à se rendre au Da Qin (l'empire romain) :

« Dans la 9^e année de l'ère Yong Yuan de l'empereur Hedi, Ban Chao du protectorat ayant envoyé Gan Ying en mission au Da Qin, il arriva au Tiaozhi. Au bord d'une grande mer, il désira la traverser, mais les marins des frontières occidentales de l'Anxi s'adressant à Ying lui dirent : « Les eaux de cette mer sont extrêmement vastes, ceux qui vont et viennent, s'ils ont la chance d'avoir un vent favorable mettent trois mois pour la traverser ; s'ils rencontrent un vent qui les retarde, alors ils mettent deux années. C'est pourquoi tous les gens qui s'en vont par mer prennent pour trois ans de réserves. En mer, les envoyés et leurs gens se souviennent du sol natal avec regret et affection, il y en a plusieurs qui en sont morts ». Ying entendant ça, il n'alla pas plus loin »³²⁷.

Le Tiaozhi est identifié habituellement avec une région du sud de la Mésopotamie, Susiane ou Characène³²⁸. P. Bernard a suggéré d'identifier la région avec la presqu'île rocheuse de Bushire, où il situe Antioche de Perside et son territoire³²⁹ : l'envoyé chinois aurait eu l'intention de contourner la péninsule arabe par la mer³³⁰. P. Bernard ajoute qu'à cette époque de troubles entre les Chinois et les Kushans, troubles qui se manifestaient par des conflits dans le bassin du Tarim³³¹, l'ambassadeur chinois avait dû choisir de contourner le territoire des Kushans par le sud, en suivant la vieille route du lapis-lazuli qui passait par l'Arachosie et la Drangiane et progressait ensuite vers l'ouest parallèlement à la côte méridionale de l'Iran ; c'était la route qu'avait empruntée Antiochos III au retour de son expédition dans ses provinces orientales en 204³³². Il faut bien avouer que rien ne vient étayer

³²⁶ Il est dit dans le *Hanshu* que le roi gouverne dans la cité de Pandou, non identifiée ; A.F.P. Hulsewé a proposé d'y reconnaître une transcription de Parthia (Hulsewé 1979, p. 115, note 268).

³²⁷ *Hou Hanshu*, LXXXVIII, 2918 (Thierry 2005, texte 41, p. 527).

³²⁸ Hulsewé 1979, p. 113, note 255.

³²⁹ La localisation d'Antioche de Perside n'est pas certaine ; P. Callieri, qui a repris récemment la question, juge toutefois que cette proposition semble la plus plausible compte tenu des données archéologiques (Voir la discussion argumentée, avec des indications bibliographiques, dans Callieri 2007, p. 26-27).

³³⁰ Bernard 1990, p. 46-48, avec bibliographie antérieure.

³³¹ Thierry 2005, §22, p. 480-481.

³³² Bernard 1990, p. 49, et notes 66 et 67.

cette supposition. Si le *Shiji* et le *Hanshu* signalent simplement que le Tiaozhi se trouve à l'ouest de la Parthie, les données du *Hou Hanshu* sont peu compatibles avec cette identification. Le texte précise en effet : « Si l'on se tourne vers le nord puis vers l'est, et si l'on fait plus de 60 jours de cheval, on atteint l'Anxi », ce qui ne correspond pas à la position respective d'Antioche de Perside et du territoire parthe ; il ajoute que l'Anxi, à partir d'un certain moment, a soumis le Tiaozhi et installé un souverain à sa tête afin de garder le contrôle sur les « nombreuses petites villes qui s'y trouvent », ce qui suggère qu'il s'agissait d'une région plus vaste que le seul territoire d'Antioche de Perside³³³.

Quant à la possibilité, en 97 de notre ère, de contourner le territoire kushan par le sud en passant par le nord-ouest de l'Inde, les reconstitutions les plus récentes de l'histoire kushane la rendent peu probable. Dans le dernier état de la question qu'il propose, O. Bopearachchi croise les données du *Hou Hanshu*, celles de l'inscription de Rabatak et celles que fournit la découverte d'un nouveau trésor dans la région de Peshawar, et il restitue que Wima Takto prend la succession de son père Kudjula Kadphisès aux alentours de 94/95 ; le nouveau souverain entreprend alors de poursuivre la conquête de l'Inde commencée par son père, mission que, selon le *Hou Hanshu*, il confie à l'un de ses généraux³³⁴. C'est ce général qu'O. Bopearachchi propose de reconnaître derrière l'auteur de l'abondant monnayage inscrit au titre de *Sôter Megas*, qui, à partir de 97 environ, ou quelques années auparavant, aurait usurpé le trône, après avoir reconquis la plus grande partie de l'empire de son suzerain à son profit³³⁵. Il n'y a donc aucune raison, même (et surtout !) si les Chinois cherchaient à éviter le territoire kushan, pour qu'ils n'aient pas emprunté l'itinéraire du nord, par le Ferghana et la Sogdiane, rejoignant à Merv les itinéraires bien balisés qu'ils connaissaient. On ne sait pas non plus quelle était exactement la destination de Gang Ying, s'il comptait arriver à Rome, à Antioche ou même à Alexandrie. C'est à Antioche par exemple qu'à l'époque d'Auguste, une délégation indienne serait arrivée de la part d'un roi d'Inde nommé Porus, délégation que Nicolas de Damas aurait vue, si l'on en croit Strabon qui le cite, sans malheureusement préciser la route qu'elle a suivie³³⁶. Les indications sont donc trop allusives pour valider avec certitude telle ou telle hypothèse d'identification, et pour reconstituer le trajet suivi par l'ambassade. Quant au fait que les marins parthes aient fait leur possible pour faire échouer une prise de contact direct entre les Chinois et les Romains, il n'a rien d'étonnant. Fan Ye

³³³ *Hou Hanshu*, 2918, voir Thierry 2005, p. 526 note 225, et Posch 1998, p.361.

³³⁴ Bopearachchi 2006 ; Bopearachchi 2007.

³³⁵ Ces dates reposent sur la lecture proposée par Sims-Williams de l'inscription du Dasht-i Nawur, avec laquelle G. Fussman n'est pas d'accord, et sur l'hypothèse que le comput de la date mentionnée suit l'ère grecque de 186/5, ce qui n'est pas sûr (Bopearachchi 2007, p. 49-50, et notes 80 et 81).

³³⁶ Strabon XV, 1, 73.

raconte ailleurs dans le *Hou Hanshu* que les rois romains avaient tenté eux aussi d'établir des relations diplomatiques directes avec les Chinois, mais que les Parthes, qui voulaient garder le contrôle sur le commerce de la soie, avaient résolument fait obstacle à ces initiatives³³⁷.

Aussi succinctes que soient ces informations, textes chinois et itinéraires gréco-romains indiquent tous que les routes de l'empire parthe étaient fort fréquentées, en particulier celles qui contournaient le plateau iranien par le nord ; elles traversaient des régions fortement urbanisées offrant toutes les commodités aux voyageurs. Hormis peut-être dans les passages du *Hou Hanshu* évoqués plus haut, les grands absents de ces textes, cependant, sont les Parthes eux-mêmes. La seule mention, à ma connaissance, que l'on peut éventuellement interpréter comme l'évocation d'une caravane marchande parthe dans les textes littéraires gréco-romains se trouve chez Justin, au livre XXXVIII de son *Épitomé des Histoires philippiques* de Trogue-Pompée, et elle concerne un parcours occidental. Il est alors question de la captivité de Démétrios II chez les Parthes, en Hyrcanie. Celui-ci fait une tentative d'évasion, encouragé, dit Justin, par son ami Callimander qui était parvenu jusqu'à lui déguisé en Parthe :

Hortator illi et comes Callimander amicus erat, qui post captiuitatem eius a Syria per Arabiae deserta ducibus pecunia comparatis Parthico habitu Babyloniam peruenerat.

« Il y était encouragé aussi par son ami Callimandre, qui, après sa capture, était parvenu à Babylone depuis la Syrie habillé en parthe ayant soudoyé des caravaniers pour traverser les déserts d'Arabie »³³⁸.

Encore l'interprétation du mot *duces* par « chefs de caravanes » est-il fort discutable : il pourrait fort bien désigner ces multiples dynastes locaux des régions désertiques de Mésopotamie, chefs des tribus « arabes scénites », que Strabon nomme aussi « phylarques » et dont il dit que les marchands traversent le territoire pour se rendre de Syrie à la Babylonie parce qu'ils modèrent pour eux le tarif des backchichs exigés pour le passage³³⁹ ; ou il pourrait s'agir encore, plus simplement, de guides. Au moins ce texte atteste-t-il que les

³³⁷ *Hou Hanshu*, 2920 (Posch 1998, p. 362).

³³⁸ Justin, XXXVIII, 9, 5.

³³⁹ Strabon, XVI, 1, 27. Strabon ajoute qu'entre le passage de l'Euphrate et la ville de *Scenae*, à 25 journées de marche de là, la route est équipée d'hôtelleries bien tenues par les chameliers et toujours bien approvisionnées en eau.

Parthes voyageaient, même si le seul personnage évoqué n'est pas vraiment un Parthe : la situation documentaire en ferait presque douter !

Les autres témoignages que l'on peut glaner sur les routes de l'empire parthe dans les textes littéraires, sous la forme de notations concrètes considérées comme des *realia* d'époque parthe, montrent que l'on s'y faisait toujours accompagner par des guides locaux. Ainsi dans le *Livre de Tobie*, rédigé, semble-t-il, vers 200 avant notre ère en araméen, lorsque Tobie se rend de Ninive en Médie pour récupérer un dépôt d'argent qu'avait laissé autrefois son père chez un certain Gabaël de Rhagès³⁴⁰, il engage un guide contre une somme journalière et naturellement le paiement des frais de voyage. Ce guide, en l'occurrence l'ange Raphaël, assure avoir fait le parcours plusieurs fois et en connaître toutes les pistes ; il ajoute que la route est sûre³⁴¹. Peu de détails sont donnés sur le déroulement du voyage. On apprend seulement qu'ils campent la première nuit au bord du Tigre³⁴² et que, lorsque l'ange Raphaël, que l'on croit être le guide Azarias, se rend seul d'Ecbatane à « Rhagès », laissant Tobie auprès de sa nouvelle épouse, il est accompagné de quatre serviteurs et de deux chameaux ; il récupère alors les sacs d'argent « pour dix talents », dont les sceaux sont intacts³⁴³. De même, dans le récit de la vie d'Apollonios de Tyane écrit par Philostrate au début du III^e siècle³⁴⁴, le philosophe et son compagnon de voyage Damis, en route vers l'Inde, font halte à Babylone chez le roi parthe Vardane ; celui-ci les engage à emprunter « la route du Caucase », à savoir celle de Bactres, et leur fournit pour la route des chameaux, sans doute chargés de victuailles, et un guide local qui les escorte jusqu'aux régions du haut Indus, dont il ne parle pas la langue³⁴⁵.

3. Parcours maritimes

3.1 Le Périple de la Mer Erythrée

³⁴⁰ I, 14-15. Rhagès pour Rhagae que l'on emploie habituellement. Les légendes monétaires suggèrent que les Parthes désignaient la ville, en grec, par le mot « Enragais » (voir Sellwood 1980, type 30.18).

³⁴¹ V.

³⁴² VI, 2.

³⁴³ IX, 2-5. Le dépôt correspond à 440 kilos d'argent environ.

³⁴⁴ *Philostrate. The Life of Apollonius of Tyana*, éd. / trad. Chr. P. Jones, London, 2005. Sur ce texte et sa valeur comme document sur l'empire parthe, voir *infra*.

³⁴⁵ I, 41, 2.

Le *Périple de la Mer Erythrée* est un texte grec rédigé par un auteur anonyme aux alentours du milieu du I^{er} siècle de notre ère, qui décrit les différentes voies maritimes reliant la Mer Rouge et le Golfe Persique aux ports de l'Inde³⁴⁶. Plus que la description d'un itinéraire maritime, il s'agit d'un manuel à l'usage des marchands, qui indique les particularités du découpage côtier, les conditions d'accueil dans les différents ports et les marchandises que l'on peut s'y procurer³⁴⁷. Ce texte est particulièrement précieux pour nous, car contrairement aux autres sources antiques dont nous disposons sur le bassin de l'Indus, son auteur se contente de noter ce qu'il a observé et entendu dire, en retenant les informations utiles pour un équipage se risquant à accomplir l'équipée indienne par voie de mer : il ne se mêle pas d'érudition, si bien que sa description n'emprunte rien aux documents remontant à l'époque d'Alexandre, et que les informations qu'il donne peuvent être datées uniformément du I^{er} siècle de notre ère. Or, outre les indications géographiques qu'il donne sur les littoraux, son auteur relève des éléments de géographie politique pour lesquels nous n'avons pas d'autre source. Il se trouve qu'il mentionne une région nommée « Scythie » au nord-ouest du littoral indien, dans le bassin de l'Indus, dont il précise que des princes parthes s'en disputent le contrôle.

L'évocation commence par les ports de la Mer Rouge, ceux qu'ont établis les Egyptiens sur la côte occidentale, et celui des Nabatéens, *Leukè kômè*, au nord-est ; suit une description des ports de la péninsule arabique et des îles qui la bordent, de la côte africaine qui fait face à l'angle sud-ouest de l'Arabie ; à partir de l'embouchure du Golfe Persique, la route décrite suit le littoral perse jusqu'à l'Inde, puis la côte indienne jusqu'à la côte de Malabar et l'embouchure du Gange. L'origine égyptienne de l'auteur ne fait guère de doute. Outre le point de départ du périple situé dans les ports égyptiens, il précise à plusieurs reprises dans le texte les dates auxquelles il convient de prendre la mer depuis l'Égypte et donne systématiquement les équivalents égyptiens des noms de mois romains ; un passage du récit, enfin, où il utilise la première personne, trahit de façon assurée son origine : il compare en

³⁴⁶ Le texte nous a été transmis par un seul manuscrit daté du début du Xe siècle (*Codex Palatinus Graecus* 398, fils. 40v-54v, Universität Bibliothek, Heidelberg). Voir Casson 1989, avec une traduction anglaise ; M. D. Bukharin en a fait une traduction commentée en russe en 2007 (Bukharin 2007).

³⁴⁷ D.W. Mac Dowall et N.G. Wilson, en 1970, avaient proposé de le dater entre 98 et 106 de notre ère (Mac Dowall/Wilson 1970). Mais la chronologie des rois Nabatéens, dont l'un, Malichus, est nommé dans le texte, suggère qu'il a été rédigé au cours de son règne, soit entre 40 et 70 de notre ère (Casson 1989, p. 6-7). La situation politique de l'Inde telle que la décrit le *Périple* est antérieure à la conquête de l'Inde par Kujula Kadphisès : L. Casson la datait entre 20 et 50 de notre ère (Casson 1989, p. 189) ; il a été suivi par G. Fussman, qui a repris les données de chronologie indienne dans Fussman 1991b : il considère lui aussi la date de 50 comme un *terminus ante quem* pour la date de rédaction du texte lui-même. Ces estimations sont compatibles avec la nouvelle chronologie des premiers souverains kushans et la restitution des aléas politiques des premiers règnes par O. Bopearachchi (Bopearachchi 2006 et Bopearachchi 2007).

effet les arbres qui produisent l'encens en Arabie, à des « arbres que nous avons en Egypte » :

Estin de; ta; dendra ta; libanofora ouj megała lian oujle; uyalay ferei de; epi; tw' floiw' phssouenon ton libanon, w' tina kai; twñ par hñiñ ej Aiguptw' dendrwn dakruēi to; koumi³⁴⁸.

« Les arbres à encens ne sont ni très larges ni très hauts ; ils portent l'encens qui a coagulé sur leur écorce, comme certains des arbres que nous avons aussi chez nous en Egypte, qui distillent des gouttes de gomme ».

Si les inscriptions palmyréniennes attestent qu'un trafic maritime, dont les Palmyréniens tenaient une grande partie, avait lieu entre le Golfe Persique et l'Inde, le *Périple* montre qu'un siècle auparavant, un commerce actif avait déjà lieu par la Mer Rouge, reliant l'Egypte et les ports situés aux confins de l'Inde et en Inde proprement dite³⁴⁹. Grâce à la découverte du principe de la mousson, que l'auteur du *Périple* appelle les « vents étésiens », ces régions indiennes sont accessibles facilement, et en très peu de temps :

Ĵaf ou/ mēri kai; nuñ tine; men euju; apo; Kanhy tine; de; apo; twñ Ĵrwnatwn afiente~, oiJ men eij Limurikhñ pleunte~ epi; pleiòn trachlixonte~, oiJ de; eij Barugazan oiĴ te eij Skuqian ouj pleiòn hĴ trei~ hĴera~...

« C'est pourquoi, jusqu'à présent encore, certains partant directement de Kanè, d'autres du Promontoire aux Plantes Aromatiques, ceux qui font route vers Limurikè s'exposant au vent durant l'ensemble du trajet, ceux qui se rendent à Barygaza et en Scythie pendant trois jours au plus.... »³⁵⁰

Nous ne sommes plus à l'époque où la limite des terres atteintes par Alexandre semblait un infini lointain : à l'époque du *Périple*, il fallait souvent davantage de temps aux caravanes pour remonter les marchandises des différents ports de commerce à l'arrière-pays que pour les

³⁴⁸ *Périple*, 29.9.27

³⁴⁹ Voir par exemple *Périple*, 14, à propos des ports égyptiens de la côte occidentale de la Mer Rouge.

³⁵⁰ *Périple*, 57. De mai à septembre, les « vents étésiens » soufflent du sud-ouest, les navires se dirigeant vers l'Inde ont donc un vent très favorable par tribord arrière ; de novembre à mars, les vents soufflent en sens contraire, du nord-est, favorisant leur retour.

transits maritimes eux-mêmes vers l'Inde. Les liens étaient donc plus étroits qu'on ne l'imagine souvent entre les différents ports, et la familiarité plus grande entre les communautés de marchands d'origine variée.

Dans la géographie politique telle que la décrit l'auteur du *Périple*, l'Inde à proprement parler commence au-delà du delta de l'Indus, au port de Barygaza, qui s'ouvre sur le golfe de Cambay. On est là dans le domaine du roi Manbanos, dans une région nommée Ariakè³⁵¹ dont la zone côtière est appelée Su(n) rastrène :

*Meta; de; ton Barakhn eujuv eŷtin oJ Barugazwn kołpo~ kai; hJ
<h̄p<eīro~ th̄ Ariakh̄ cwra~, th̄ te Manbauou basileia~ ajch; kai;
th̄ ołh~ Jndikh̄ ousa. Tauth~ ta; men mesogeia th/ Skuqia/
sunorizonta Jbiria kaleitai, ta; de; paraqalassia Suŷrastrnh.*

« Tout de suite après le golfe de Barakè se trouve celui de Barygaza et la côte de l'Ariakè où commencent à la fois le royaume de Manbanos et l'Inde toute entière. L'intérieur des terres, qui borde la Scythie, est appelé Abiria, tandis que la zone de littoral est appelée Surastrène »³⁵².

La région est particulièrement fertile et possède de riches troupeaux ; les gens y sont grands et basanés. Cette zone avait gardé la mémoire d'une forte présence grecque et la référence à Alexandre y avait manifestement été exploitée par les conquérants gréco-bactriens³⁵³. Plusieurs références sont faites au commerce avec Rome que l'on ne trouve nulle part ailleurs ; on y trouve du vin italien et l'on s'échange du numéraire romain³⁵⁴.

La région appelée Scythie est située immédiatement au nord de Barygaza, au-delà du golfe de Barakè et de la baie d'Erinion que de puissants courants rendaient périlleuses pour les navires : elle se trouve donc – cela vaut la peine d'être souligné – en dehors du territoire que

³⁵¹ Encore que le nom ici ait été restitué : le manuscrit porte celui d'*Arabikè*, incongru ici.

³⁵² *Périple*, 41.

³⁵³ L'auteur du *Périple* parle de vestiges de sanctuaires, de fondations de campements, de puits immenses que l'on attribue à l'expédition d'Alexandre. C'est aux suites de cette même expédition qu'il attribue la présence sur les marchés de monnaies à légendes grecques, en particulier celles d'Apollodote et de Ménandre. Pour autant que l'on puisse se fier aux historiens d'Alexandre, unanimes sur ce point, Alexandre n'était jamais parvenu jusque là. Aucune mention de ce type n'est faite en revanche pour d'autres régions côtières, l'embouchure de l'Indus, en particulier.

³⁵⁴ *Périple*, 49.

l'auteur du *Périple* identifie comme l'Inde³⁵⁵. Elle est centrée sur le delta de l'Indus, « le plus grand fleuve de la mer Erythrée », à partir du moment où la côte s'infléchit vers le sud ; celle-ci est taillée de profondes indentations en direction de l'est, creusées sous forme de baies nombreuses, et le delta qui s'y déploie se divise en sept branches. Le port commercial de Scythie se nomme *Barbarikè* ; il est situé à l'embouchure de la branche centrale du fleuve, en face d'une petite île ; la ville principale, Minnagar, est située un peu plus haut dans l'arrière-pays. Voici la description de la côte de Scythie que donne l'auteur du *Périple* :

Meta; de; tauthn thn cwran, hllh th~ hpeirou dia; to; baqo~ twn kolpwn ek th~ ajatolh~ uþerkerwsh~, ekdevetai <ta> paraqalassia merh th~ Skuqia~ par auþon keinenh~ ton borean, tapeina; lian, ek wh potamw; Sinqo~, megisto~ twn kata; thn Jeruqran qalassan potanwn kai; pleiston uflwr ej qalassan ekbaflwn, wste aþri pollou; kai; prin h/ sumbaþh/ th/ cwra/ ej to; pelago~ apantañ ap auþou` leukon uflwr. Shmeion de; hllh th~ peri; auþon cwra~ epibolh~ toi~ ek pelagou~ ejcomenoi~ oiJproapantwite~ ofei~ ek tou` baqou~ : twn gar epauw kai; peri; thn Persida topwn shmeion estin aiJlegomenai grani : eþta; de; oufo~ oJpotamw; eþei stowata, lepta; de; tauta kai; tenagwdh, kai; ta; men alla diaploun ouk eþei, monon de; to; meson, ef ou/ kai; to; paraqalassion ejporion estiv Barbarikou. Prokeitai de; auþou` nhsion mikron, kai; kata; nwtou mesogeio~ hJ mhtroupoli~ auþh~ th~ Skuqia~ Minnagar : basilewetai de; uþo; Parqwn, sunecw~ ajlhþou~ ejdiwkoutwn.

« Après cette région, une fois passée la corne en relief que forme la côte à cause de profondes indentations creusées par des baies depuis l'est, se trouve le littoral de la Scythie, laquelle s'étend immédiatement au nord ; le littoral est entièrement plat et c'est là qu'arrive le Sinthos, le plus grand des fleuves de la mer Erythrée et celui qui rejette la plus grande quantité d'eau dans la mer, de sorte que jusqu'avant même d'arriver au niveau de la région, on entre dans une eau claire qu'il déverse toute dans la mer jusqu'à une très grande distance. Le signe que l'on aborde le territoire qui l'entoure pour ceux qui viennent de la mer, ce sont

³⁵⁵ *Périple*, 40.

les serpents qui émergent des profondeurs à leur rencontre – d’ailleurs, les abords de la Perside mentionnés plus haut sont eux aussi signalés par ceux que l’on appelle « Graai ». Ce fleuve a sept embouchures ; celles-ci sont étroites et très peu profondes, et aucune n’est navigable sauf celle du milieu : c’est là que se trouve le port côtier de Barbarikon. Il a devant lui une petite île, et dans l’arrière-pays, au milieu des terres, la métropole de la Scythie elle-même, Minnagar. Le trône est occupé par des Parthes qui s’en chassent constamment les uns les autres »³⁵⁶.

Hormis sur la forme des côtes, toutes en dentelures et découpages périlleux pour les navires, peu d’indications concrètes sont données sur la région. Son port de commerce, Barbarikon, s’ouvrait sur le canal principal du delta, le seul accessible aux navires marchands, et il fallait pour y accéder contourner une petite île qui lui faisait face ; la ville correspondante, Minnagar, située dans l’arrière-pays, était la capitale du pays. Malgré le nom de Scythie donné à la région, elle est, selon l’auteur du *Périple*, aux mains des Parthes, qui luttent entre eux pour le pouvoir. Le souverain du pays réside à Minnagar : c’est là que sont acheminées les marchandises débarquées des navires romains dans le port de Barbarikon :

Ta; men ouh ploiã kata; thn Barbarikhn diornizontai, ta; de; fortiã panta eij thn mh̃tropolin ajaferetai dia; tou` potamou` tw̃ basileĩ. Procwrei` de; eij to; ejporion iħ̃atismõ; aϕloũ ikanõ; kai; nouo~ ouj poluv, polumita kai; crusõliqon kai; korallion kai; sturax kai; libano~ kai; uħ̃la` skeuh kai; ajgurw̃mata kai; crhina, oiħo~ de; ouj poluv. Antifortizetai de; kostõ;, bdeħ̃la, luk<i>on, nardo~ kai; kalleanõ; liqo~ kai; sapfeiro~ kai; Sirika; dermata kai; ojjonion kai; nh̃ma Sirikon kai; Jndikon meħ̃an

« Les navires sont donc menés dans le port de Barbarikè, mais toute leur cargaison est emportée vers la métropole, en amont du fleuve, pour le roi. Arrivent dans le port des vêtements simples, en quantité suffisante, et rarement de mauvaise qualité, ainsi que des tissus brochés, de la « pierre d’or », du corail, de la résine d’encens, de l’encens, des objets en verre, de l’argenterie, de la monnaie, et du vin en petite quantité. On peut remporter dans

³⁵⁶ *Périple*, 38.

sa cargaison du costus, du bdellium, du nerprun, du nard, ainsi que de la turquoise, du saphir, des peaux de Sérique, de la gaze, du fil de Sérique, du noir indien »³⁵⁷.

La région appelée Scythie est donc aux mains d'un souverain parthe auquel les marchands gréco-romains donnent le titre de roi. C'est la seule source dont nous disposons qui atteste une extension à ce point orientale de l'aire de domination des Parthes. Ce témoignage est d'autant plus remarquable que c'est la seule évocation des Parthes dans le texte : ceux-ci ne sont pas mentionnés à propos du littoral méridional de l'Iran, où on les attendrait. Plus à l'ouest, en effet, l'auteur du *Périple* répartit la côte iranienne en deux « royaumes ». A partir du Golfe Persique, le premier est naturellement la Perside. Les marins y trouvent deux grands ports, Apologos et Ommana, le premier tout proche de Spasinou Charax, à l'embouchure de l'Euphrate³⁵⁸, et le second plus loin vers le sud, au-delà de l'embouchure du golfe. Des circuits directs reliaient les ports de Perside et Barygaza.

Parapleusanti de; touto to; stoma tou` koypou meta; drounu- ek eferon ejporion ejstin th~ Persido~, hJlegomenh Ommana. Exartizetai de; eij aujhn sunhqw- apo; men Barugazwn eij ajnofotera tauta th~ Persido- ejporia ploia megala calkou` kai; xulwn sagaliwn kai; dokwn kai; keratwn kai; falaggwn sasamiwn kai; epheniwn, eij de; thn Ommana kai; apo; Kanh; libano~ kai; apo; Omawwn eij thn Arabian ejtopia rãpta; ploiaría, ta; legomena madarate. Eijferevetai de; apo; ekaterwn twñ ejporiwn eij te Barugazan kai; eij Arabian pinikon polu; men ceiron de; tou` Jndikou` kai; porfura kai; iñatismo~ ejtopio~ kai; oiño~ kai; foinix polu; kai; cruso; kai; swmata.

³⁵⁷ *Périple*, 39. La « pierre d'or » est évoquée par Pline dans une forme directement transcrite du grec (*chrysolithos aureo fulgore tralucentes*, XXXVII, 126), et il dit qu'elle est proche du topaze. Quant au saphir évoqué plus loin, on estime d'ordinaire qu'il est question de lapis-lazuli, et ce qu'en dit Pline va dans le même sens (*Caeruleae et sappiri, rarumque ut cum purpura. Optimae apud Medos, nusquam tamen perlucidae. Praeterea inutilis scalpturis intervenientibus crystallinis centris. Quas sunt ex iis cyanei coloris, mares existimantur*, XXXVII, 20 : les saphirs sont bleus aussi et, rarement, avec une teinte pourpre. Les plus beaux viennent de Médie, mais aucun n'est transparent. En outre, ils ne valent rien pour les gravures, car des nœuds cristallins viennent faire obstacle. Ceux d'entre eux qui sont bleu foncé sont considérés comme mâles »). Le « noir indien » serait l'indigo.

³⁵⁸ *Périple*, 35.

« Une fois passée cette embouchure du golfe, après six étapes se trouve l'autre port de Perside, celui que l'on appelle Ommana. Arrivent là, habituellement, de grands navires qui viennent de Barygaza et se rendent dans ces deux ports de Perside, chargés de cuivre, de bois de santal, de bois de charpente, de cornes, des rondins de sasamon et d'ébène, ainsi que l'encens qui arrive à Oman depuis Kanè, et de petites embarcations locales cousues qui vont d'Oman vers l'Arabie, que l'on appelle « madarate ». Et de chacun des deux ports, on emporte vers Barygaza et vers l'Arabie de la nacre en grande quantité mais de moindre qualité que la nacre indienne, de la pourpre, des vêtements locaux, du vin, du bois de palmier en grande quantité, de l'or et des esclaves »³⁵⁹.

Puis la côte se poursuit, « de la même façon », précise le texte, mais dépendant d'un autre « royaume » (*basileia*). Curieusement, la zone côtière est fertile - elle produit du blé, du vin, du riz, des dattes - mais l'intérieur du pays, lui, est peu hospitalier. Comme en Scythie, la capitale royale est protégée de la côte, dans l'arrière-pays, tandis que le port d'Horaia assurait les échanges commerciaux maritimes :

Meta; de; thn Omanitikhn cwran oñoiw~ hJ Parsidwî³⁶⁰ parakeitai, basileia~ etera~, kai; kolpo~ twñ Terabdwn legomeno~, ou/ kata; meson eij ton kolpon paranateinei. Kai; par auñton potamon eñtin, eñwn eijagwghn ploio~, kai; mikron epi; tou` stowato~ eijporion Wraia legomenon kai; kata; nwtou mesogeio~ poti~, eñousa oñon hñerwñ epta; apo; qalassh~, eji h/ kai; basiteia, hJ legomenh <> Ferei de; hJ cwra siton polun kai; oiñon kai; ofuzan kai; foinika, pro; de; hpeiron oujlen eñeron h/ bdeñla<n*

« Après la région d'Oman, s'étend toujours la côte des Perses, dépendant d'un autre royaume, et le golfe dit « des Terabdes », au milieu duquel, quand on entre dans le golfe... s'étend... Et à côté se trouvent un fleuve avec une embouchure navigable et un petit port de commerce situé à l'entrée que l'on appelle Oraia, et dans l'arrière-pays, à l'intérieur des

³⁵⁹ Périple, 36.

³⁶⁰ Le mot *Parsidôn* est une restitution de C. Müller, à la place de **par« oñon** qui figurait sur le manuscrit - d'où le **a** qui figure ici, et non le **e** comme dans la forme *Persidôn* du paragraphe précédent. C'est sur ce mot que Müller fait porter la précision **oñoiw~**, « de la même façon ». Cette restitution lui a sans doute été suggérée par la mention d'un peuple appelé *Parsidai* dans la Gédrosie de Ptolémée (VI, 7).

terres, une ville, à sept jours de marche de la mer, dans laquelle se trouve, là aussi, une autre cour royale, que l'on appelle <*>. Cette région produit beaucoup de blé, de vin, de riz et de dattes, tandis que vers l'intérieur des terres, on ne trouve rien d'autre que du bdellium »³⁶¹.

Dans la situation que décrit le texte, les habitants de la côte méridionale de l'Iran forment donc deux entités administratives distinctes. D'après les descriptions de type géographique fondées sur les sources de l'époque d'Alexandre, on attendrait que soient mentionnées non pas deux mais trois régions d'ouest en est : la Perside, la Carmanie et la Gédrosie, chacune dotée d'une zone côtière, mais Strabon, lui aussi, les décrit en les regroupant en deux ensemble, la Perside, comprenant la Carmanie, et l'Arianè, dont la Gédrosie forme la partie méridionale³⁶². Le seul texte du *Périple* ne permet pas de restituer l'extension septentrionale du royaume évoqué, qui pouvait se limiter à la frange côtière : la géographie particulière de la région, striée d'ouest en est de chaînes de montagnes, crée divers espaces, isolés les uns des autres.

On ne sait quelle valeur attribuer ici exactement à ce terme de *basileia*, « royaume ». Strabon précise bien, à propos de la Perside parthe, qu'elle a conservé ses rois propres, soumis aux Arsacides³⁶³ : elle forme donc un royaume vassal ; mais il ne dit rien de semblable de l'Arianè, qu'il définit de façon géographique. Quant Pline, nous le verrons, il évoque les *regna Parthorum*, semblant traduire ainsi ce mot de *basileia*, mais il explique que c'était ainsi que les Parthes nommaient leurs provinces, donnant ainsi au terme une acception administrative générique et uniforme³⁶⁴. L'auteur du *Périple*, lui, ne fait pas mention des Parthes, mais cela ne préjuge naturellement en rien du rapport de dépendance ou de vassalité de ces « royaumes » avec la cour de Ctésiphon. A dire vrai, on ne peut rien déduire de l'absence de mention des Parthes à propos des deux « royaumes » iraniens : ce manuel du bon commerçant qu'était le *Périple* ne se souciait certainement pas systématiquement de géographie politique.

Encore faut-il se féliciter qu'il nous apprenne que le domaine des Parthes se prolongeait alors vers l'est au delà de la côte proprement iranienne et englobait le bassin de l'Indus, qui formait alors la région de Scythie dont le territoire commençait à l'endroit de

³⁶¹ *Périple*, 37.

³⁶² XV, 2 et 3.

³⁶³ XV, 3, 3.

³⁶⁴ Pline, *Histoire Naturelle*, VI, 29 ; voir *infra*.

l'infléchissement de la côte vers le sud. Si l'auteur du *Périple* précise que le trône de Scythie, à Minnagar, est aux mains de Parthes, c'est sans doute que ces souverains, quel que soit leur statut, revendiquaient leurs liens familiaux ou dynastiques avec les Arsacides. Peut-être le lien de l'élite royale avec les Arsacides était-il plus étroit qu'en Perside et que dans le royaume intermédiaire où la domination parthe n'est pas mentionnée ; peut-être aussi dénotait-il assez, dans ces territoires indiens, pour être relevé, mais ce sont là pures conjectures. Chose curieuse, l'auteur du *Périple* ne mentionne pas de Scythes ou de Sakas dans cette Scythie. Seule, peut-être, la mention des pierres précieuses dont on faisait commerce, notamment le lapis-lazuli qui provenait du Badakhshan, permet de créer un lien avec les régions du nord³⁶⁵, ainsi que, indirectement, celle du « noir indien » habituellement identifié comme de l'indigo, dans lequel H. Seyrig a proposé de reconnaître la couleur que Pline appelle le « bleu scythique »³⁶⁶. On peut aussi relever à l'occasion que les Parthes de l'Indus, malgré qu'ils en aient, sans doute, n'ont pas le monopole des produits provenant de Chine : on trouve aussi des produits de « Sérique » à Barygaza et dans les ports indiens.

Un autre élément nous surprend quelque peu. L'auteur du *Périple*, nous l'avons dit, ne précise pas les liens de cette région avec l'empire parthe ni avec le royaume qui la borde à l'ouest. En revanche, il rattache à l'arrière-pays de Barygaza une liste de peuples habitant le nord-ouest de l'Inde, voire même l'Arachosie : Aratrioi, Arachusioi, Gandaraioi, et ceux de Proklais où se trouve la ville d'Alexandrie Bucéphale³⁶⁷. Au-delà vers le nord, les Bactriens dits « belliqueux » sont soumis à un roi dont le qualificatif attendu manque dans le manuscrit. C'est en outre à Barygaza, nous l'avons vu, et non sur l'Indus, que s'est conservé le souvenir de la domination grecque, associé à la mémoire d'Alexandre qui, selon cette tradition reconstituée, serait allé jusqu'au Gange. Le delta de l'Indus s'était du reste considérablement modifié depuis l'époque d'Alexandre, et le déplacement des divers bras du fleuve avait sans doute provoqué la destruction de bâtiments et le déplacement des populations. Du temps d'Alexandre déjà, Aristobule, écrit Strabon, avait assisté à ce phénomène³⁶⁸.

Tout se passe en tout cas comme si cette région parthe de Scythie était isolée de son arrière-pays, la moyenne et haute vallée de l'Indus, et bien distincte de ses voisines : l'auteur du

³⁶⁵ A ce moment là sous domination kushane.

³⁶⁶ Pline, XXXIII, 57.

³⁶⁷ *Périple*, 47-48.

³⁶⁸ Strabon, XV. Pour un relevé des sources anciennes concernant le delta de l'Indus, et une proposition de reconstitution de son profil à l'époque d'Alexandre fondée sur les données archéologiques et cartographiques, voir Kervran 1995.

Périple identifie en effet toute la côte iranienne méridionale comme relevant du domaine « perse », et la région du golfe de Barygaza comme une partie de l'Inde ; cette dernière est en contact étroit avec le nord-ouest de la péninsule indienne, contact justifié par la référence commune à la culture grecque. Les relations entre la Scythie parthe et l'Inde ne sont pourtant pas coupées : le texte parle de marchandises qui transitent sur son territoire avant d'être acheminées vers Barygaza, comme le nard³⁶⁹. Tout cela ne suggère-t-il pas que ces Parthes de l'Indus étaient plus ou moins indépendants de la cour de Ctésiphon? L'hypothèse est fort séduisante, d'autant que l'importance stratégique et commerciale du delta de l'Indus, qui permettait de drainer une partie des marchandises indiennes et chinoises destinées aux échanges avec l'empire romain, suffit amplement à expliquer que la région représente un enjeu de pouvoir pour des dynastes parthes. Une telle lecture exige naturellement d'être confirmée par des sources primaires.

3.2 Le *Périple* de Pline

On peut comparer les données de ce texte avec celles du même itinéraire maritime, tel que Pline en a intégré une description dans son *Histoire Naturelle*, achevée, nous l'avons vu, en 77. Pline était manifestement bien informé sur les trajets maritimes depuis Alexandrie jusqu'en Inde, trajets dont les Romains tiraient un immense profit :

Nec pigebit totum cursum ab Aegypto exponere, nunc primum certa notita patescente : digna res, nullo anno minus HS. D imperii nostri exhauriente India et merces remittente, quae apud nos centuplicato ueneant.

« On ne sera pas mécontent que j'expose tout le parcours depuis l'Egypte, puisque l'on en a aujourd'hui pour la première fois une connaissance certaine : la chose en vaut la peine, car il n'y a pas d'année où l'Inde n'enlève à notre empire moins de 50.000.000 de sesterces et ne nous expédie en retour des marchandises qui se vendent chez nous au centuple »³⁷⁰.

Il énumère alors les différentes étapes des routes maritimes depuis Alexandrie telles qu'il les lit sans doute dans un document du même type que le *Périple*. Ce document était cependant

³⁶⁹ *Périple*, 48.18.

³⁷⁰ Pline, VI, 26 (101).

beaucoup plus succinct : il n'évoquait pas les circuits de la Mer Rouge, ni ceux qui longent la côte iranienne, ni les ports du nord-ouest de l'Inde. Pline avait évoqué les liaisons maritimes avec la région du delta de l'Indus, l'ancienne Patalène, à propos des périodes anciennes : le trajet de la flotte d'Alexandre, dirigée par Néarque, qui avait longé les côtes iraniennes jusqu'au Golfe Persique, et les premières expérimentations de la mousson qui avaient été réalisées par la suite (*postea*) à partir des côtes arabes³⁷¹. Les parcours contemporains que décrit Pline, en revanche, gagnent directement les ports d'Arabie à partir de l'embouchure du Golfe Persique, puis filent d'une traite, en quarante jours, vers le sud de la péninsule indienne :

[...] Indos hippalo uento navigant diebus XL ad primum emporium Indiae Muzirim. Non expetendum propter vicinos piratas, qui optinent locum nomine Nitrias, neque est abundans mercibus; praeterea longe a terra abest navium statio, lintribusque adferuntur onera et egeruntur. Regnabat ibi, cum proderem haec, Caelobothras. Alius utilior portus gentis Neacyndon, qui vocatur Becare. Ibi regnabat Pandion, longe ab emporio in mediterraneo distante oppido quod vocatur Modura. Regio autem, ex qua piper monoxyllis lintribus Becaren convehunt, vocatur Cottonara.

« On gagne l'Inde en naviguant grâce au vent d'Hippale pendant quarante jours jusqu'à Muziris, premier port de l'Inde. Il vaut mieux l'éviter à cause des pirates voisins qui sont fermement établis à l'endroit que l'on appelle Nitries, et il n'est pas riche en marchandises ; en outre, le mouillage des navires est loin de la terre, et c'est avec des barques que l'on charge et que l'on décharge. Le roi de ce pays, pendant que j'écrivais ceci, était Célébothras. Il y a un autre port, plus favorable, chez le peuple de Neacyndon, appelé Becare. Là régnait Pandion, loin du port dans une ville située à distance à l'intérieur des terres, appelée Modura. Quant à la région d'où l'on apporte le poivre à Becare, sur des barques taillées dans un seul tronc, elle se nomme Cottonara »³⁷².

Les villes de Muziris, Becare et Cottonara sont citées aussi, à quelques variantes formelles près, dans le *Périple de la mer Erythrée*, dans une région appelée Limyrikè³⁷³ : elles sont

³⁷¹ Pline, VI, 26 (100).

³⁷² Pline, VI, 26 (104-105).

³⁷³ *Périple*, 54-56.

situées au-delà des golfes évoqués plus haut quand on suit la côte indienne de port en port en direction du sud. L'auteur du *Périple* dit de Muziris qu'elle dépend du même royaume (*basileia*) que l'important port de Tyndis, que gouverne un certain « Keprobotos », et qu'elle est tout particulièrement prospère à cause des échanges avec les régions plus septentrionales de l'Inde et les Grecs :

[...] *ajmazousa de; toi' apo; th' jriakh' eij aujhn ejcomenoi~ ploivi- kai; toi' Ellhnikoi'.*

« [...] en pleine prospérité grâce aux navires qui y arrivent d'Ariakè et à ceux des Grecs ».

374

L'Ariakè et son célèbre port de Barygaza avaient des échanges intenses avec l'empire romain. On a naturellement rapproché le nom de « Célébothras » cité par Pline avec ceux de « Kèrobotos » du *Périple* et de « Kèrobotros » mentionné par Ptolémée³⁷⁵, mais il est difficile d'aller plus loin que ces rapprochements formels³⁷⁶. Le *Périple* mentionne un port de Bakarè situé à l'embouchure du même fleuve que Muziris ; il fonctionne en étroite liaison avec celui de Nelkynda, situé plus en amont sur le fleuve. On peut voir dans ce nom de Bakarè une variante de la forme Becare de Pline, d'autant plus que l'auteur du *Périple* ajoute aussitôt après que le poivre, qui arrive par pleine cargaison dans ces ports, provient d'un lieu nommé « Kottanarikè »³⁷⁷, où l'on retrouve le « Cottonara » de Pline.

Les ports cités ici n'ont rien à voir avec les Parthes : ils sont tous situés dans la partie méridionale de la côte ouest de la péninsule indienne, dans la région que l'auteur du *Périple* nomme Limyrikè, et Pline, nous l'avons dit, n'évoque pas la côte iranienne à propos de l'époque contemporaine. C'est sur ce passage de Pline que A. Dihle s'est fondé pour avancer l'hypothèse selon laquelle Romains et Parthes, entre le Ier siècle avant notre ère et le premier siècle de notre ère, s'étaient partagés les circuits maritimes menant vers l'Inde. Selon lui, tandis que les Parthes, qui contrôlaient déjà la route terrestre menant au nord-ouest de l'Inde, se réservaient les itinéraires côtiers qui, à partir du Golfe Persique, longeaient le littoral iranien jusqu'aux ports du bassin de l'Indus, les Romains, eux, auraient eu le contrôle exclusif des

³⁷⁴ *Périple*, 54.

³⁷⁵ Ptolémée, VII, 1, 86.

³⁷⁶ Bukharin 2007, p. 169, note 270.

³⁷⁷ *Périple*, 56.

voies commerciales qui partaient plus au sud, ainsi que des ports indiens du Deccan³⁷⁸. C'est là tirer de bien vastes conclusions de ce que Pline ne dit pas, et c'est surtout, il me semble, considérer son œuvre en dehors de son contexte. Si on la met en parallèle avec le *Périple de la mer Erythrée*, dont les données correspondantes sont assez proches pour que l'on puisse les considérer comme à peu près contemporaines, il semble beaucoup plus probable que Pline exploite un document qui décrit non pas l'ensemble des circuits vers l'Inde, mais certaines liaisons, sans doute particulièrement importantes³⁷⁹. Le texte du *Périple*, qui détaille les différents circuits qui parcouraient la mer d'Oman, montre en outre que les voies commerciales n'étaient pas réparties entre Parthes et Romains de façon aussi stricte que ne l'a supposé A. Dihle. Rappelons que son auteur mentionne les liaisons égyptiennes avec les ports de Perside et celui d'« Horaia » plus à l'est sur la côte iranienne, ainsi que des circuits commerciaux directs entre ces mêmes ports et l'Arabie d'une part, le port de Barygaza d'autre part. Des navires parthes et des navires romains se retrouvaient donc ensemble à Barygaza, port qui, dans la géographie du *Périple*, faisait partie de l'Inde à proprement parler. Sur ce point, il serait regrettable de négliger l'apport documentaire du *Périple de la mer Erythrée* : c'est en effet le seul texte qui évoque les activités maritimes des Parthes ; c'est aussi le seul qui donne un contexte à la mention par le *Hou Hanshu* des « marins des frontières occidentales de l'Anxi », mention qui ne laissait pas de nous étonner, tant nous sommes accoutumés par la teneur de nos documents à voir les Parthes présentés comme des cavaliers des steppes du nord.

³⁷⁸ Dihle 1963, p. 62-64. Il entend insister sur les liens qui unissent l'Égypte avec la côte du Malabar où étaient installées des colonies gréco-égyptiennes. C'est, selon lui, ce qui a permis la diffusion de la tradition indienne de l'apôtre Barthélémy, provenant des milieux chrétiens d'Alexandrie, laquelle aurait été absorbée plus tard, à la fin du IIIe siècle, par une tradition partho-mésopotamienne qui avait érigé Thomas en apôtre des confins orientaux ; pour une discussion critique, voir Jullien&Jullien, p. 50-53.

³⁷⁹ E.H. Warmington avait lui aussi cherché à attribuer un sens à la différence de précision entre le texte de Pline et celui du *Périple* : il en avait déduit pour sa part que les connaissances avaient considérablement progressé entre la rédaction des deux textes et il avait supposé que le personnage nommé Hippalos auquel Pline attribue en partie la découverte du fonctionnement de la mousson devait avoir fait ses expéditions au début du règne de Tibère (Warmington 1995 [1928], p. 47-49). Je reste sceptique devant tant de rationalisation, alors que les textes ne sont pas de la même nature.

II. Descriptions des régions orientales de l'empire parthe

1. Les descriptions géographiques gréco-romaines

Les trois textes gréco-romains conservés qui évoquent les régions orientales de l'empire parthe en offrent une description de type géographique : la *Géographie* de Strabon, l'*Histoire Naturelle* de Pline, enfin la *Géographie* de Ptolémée. Ces oeuvres sont toutefois le fruit de trois projets fort différents, conçus et élaborés dans des milieux qui, quoique appartenant à la haute société gréco-romaine des deux premiers siècles de notre ère, n'avaient curieusement que peu de recoupements : elles reflètent des perspectives et des connaissances différentes sur la géographie de l'empire parthe en général et de ses régions orientales en particulier. Elles témoignent aussi de la rencontre et de l'évolution de différentes lignes de tradition. Le point commun de ces œuvres, cependant, est l'affirmation positive et optimiste sur laquelle elles sont fondées : les trois auteurs saluent le progrès des connaissances qui marquent leur époque et leur permet d'en savoir plus que leurs prédécesseurs, et ils soulignent l'agrandissement du monde et du champ du savoir qui en résulte.

1.1 Strabon

Strabon décrit la Margiane et l'Arie dans le livre XI de sa *Géographie*, les régions du sud de l'Hindukush, regroupées sous l'appellation d'*Arianè*, dans le livre XV³⁸⁰. On s'accorde à penser que Strabon a rédigé les 17 livres de sa *Géographie* après avoir achevé son œuvre historique à la fin de sa vie, entre 15/10 avant notre ère et 24 de notre ère. Au moment de la naissance de Strabon en 63 - la même année qu'Octave, futur Auguste - le royaume du Pont, à

³⁸⁰ Curieusement, ce livre XV de la *Géographie* de Strabon a été beaucoup moins édité et traduit que les autres. Il n'existe encore aucune traduction récente en français depuis celles du XIXe siècle. Il en existe en revanche une édition avec traduction en italien par N. Biffi (2005), et une avec traduction et commentaire en allemand par St. Radt (2005).

la suite de l'expédition victorieuse de Pompée, devient province romaine, et la domination parthe s'est imposée jusqu'en Mésopotamie depuis plus de 80 ans. Strabon insiste à plusieurs reprises sur la formidable remise à jour des connaissances anciennes sur le monde habité permise par l'extension des empires romain et parthe: il est maintenant possible, juge-t-il, de reprendre et d'amender le tableau dressé par Eratosthène en son temps, en l'enrichissant d'informations nouvelles :

Kai; gar dh; poluv ti toi~ nuh hJ twh Rwnaiwn epikrateia kai; twh Parquaiwn th~ toiauth~ ejpeiria~ prosedwke : kaqaper toi~ meta; thn Alexandrou strateian, w~ fhsin Eratosqen~. D men gar Asia~ pollhn ajekaluyen h~h~ kai; twh boreiwn th~ Eujwph~ apanta neuri tou' Istrou : oiJ de; Rwnaiabi ta; ejperia th~ Eujwph~ apanta necri; Albio~ potamou' tou' thn Germanian diqa diairouhto~, tav te peran Istrou ta; necri; Tura potamou' : ta; d epekeina neuri Maiwtwh kai; th~ eij Kolcou~ teleutwsh~ Miqridath~ oJ klhqeij; Eupatwr epoikse gnwrina kai; oiJ ejkeinou strathgoiv: oiJ de; Parquaiabi ta; peri; thn Urkanian kai; thn Baktrianhn kai; tou~ ufer toutwn Skuqa~ gnwrinwterou~ h~h~ epoiksan, h~ton gnwrizomenou~ ufo; twh proteron : w~st efoimen ah ti legein pleon twh pro; h~h~.

De nos jours, les Romains et les Parthes, en étendant leur empire, ont beaucoup ajouté à notre connaissance de la géographie, de même que jadis l'expédition d'Alexandre, comme le soulignait Eratosthène. Alexandre nous a découvert la majeure partie de l'Asie et tout le Nord de l'Europe jusqu'à l'Istros ; les Romains, tout l'Ouest de l'Europe jusqu'à l'Elbe qui divise en deux la Germanie, ainsi que les pays situés plus loin que l'Istros jusqu'au Tyras ; les régions situées encore au-delà, jusqu'aux Méotes et au littoral qui finit en Colchide, nous ont été révélées par Mithridate surnommé Eupator, ainsi que par ses lieutenants ; les Parthes à leur tour nous ont familiarisés avec l'Hyrcanie, la Bactriane et les pays voisins, ainsi qu'avec les peuples scythes qui leur font suite, beaucoup moins connus que précédemment. Aussi avons-nous des chances de pouvoir en dire plus long que nos prédécesseurs³⁸¹.

³⁸¹ I, 2, 1 (trad. G. Aujac, dans Aujac 2000, p. 106).

Eratosthène de Cyrène, s'appuyant sur la moisson d'informations nouvelles apportées par les conquêtes d'Alexandre était à l'origine d'une tradition de représentation globale du monde fondée sur les principes de géométrie euclidienne qui permettaient d'évaluer les mesures de la terre; il avait pour la première fois théorisé cette méthode de représentation et donné à la discipline correspondante son nom de « géographie ». Cette tradition, cultivée en particulier dans les milieux savants d'Alexandrie³⁸², exigeait de projeter les données de l'espace parcouru sur une carte, dont les repères étaient l'objet de calculs géométriques visant à leur attribuer une place absolue et non plus relative. Strabon se donne donc explicitement pour objectif de corriger la carte d'Eratosthène, vieille de plus de deux siècles, quand il y a lieu de le faire³⁸³

Il entend ainsi faire œuvre utile : la géographie, selon Strabon, doit en effet servir les objectifs politiques et militaires du pouvoir. On connaît sa position : « la géographie tout entière est orientée vers la pratique du gouvernement »³⁸⁴. Son lecteur sera un citoyen actif, exerçant si possible de hautes charges dans l'administration impériale.

Dioper hñei~ pepoihkote~ uþonnhwata iŝtorika; crhsima, wŵ uþolanbauomen, eij thn hjikhn kai; politikhn filosofian, egnwnen prosqeiñai kai; thude thn suntaxin : omneidh; gar kai; auþhy kai; pro; tou; auþou; aþdra~, kai; mañista tou; ejñ tai~ uþerocai~.

« Ainsi, après avoir produit des Commentaires historiques qui sont utiles (nous le supposons du moins) à la philosophie morale et politique, nous avons jugé bon d'y adjoindre le présent traité : il est de même forme, s'adresse aux mêmes lecteurs, et tout particulièrement aux gens haut placés »³⁸⁵.

Cet objectif assumé de servir l'Etat romain détermine l'un des critères principaux de sélection des données et des différents choix dont procède la composition. Strabon ne se place

³⁸² On trouvera quelques pages suggestives sur ce milieu dans Hartog 1996, « Voir le monde depuis Alexandrie », p. 112-115.

³⁸³ Voir explicitement en I, 4, 1, par exemple. Mais la revue critique de l'œuvre d'Eratosthène occupe l'ensemble des livres introductifs (I et II).

³⁸⁴ I, 1, 16 : **hñ gewgrafikh; pasa epi; ta~ praxei~ ajpgetai ta~ hñemonikav.** Sur l'intérêt de la géographie en général, cf. I, 16-18.

³⁸⁵ I, 1, 23. Et déjà en I, 1, 21 : **Nuni; de; ejx eþoimou dei' labeiñ eþia, kai; tauq oþa tw politikw kai; tw strathlath/ crhsima,** « Pour le moment, donc, il nous faut sans hésitation adopter un nombre restreint de notions, celles seulement qui sont utiles au citoyen éclairé comme au chef de guerre ».

pas dans une perspective de connaissance universelle, mais définit ainsi un point de vue sur les différentes régions, centré sur le gouvernement romain, à partir duquel est évaluée la pertinence de tel ou tel développement ou de l'approfondissement de l'enquête. Or il suffit pour conquérir et diriger un pays d'en connaître « les dimensions, la situation relative, les particularités originales du climat et de la nature », tous renseignements très sommaires³⁸⁶. Du reste, a-t-il prévenu d'emblée dans la partie préliminaire de son ouvrage, on ne peut connaître de façon uniforme le monde habité dans son entier, les régions les plus lointaines comme les régions les plus proches. Ce sont celles-ci qu'il convient d'étudier avec précision, c'est-à-dire, de son point de vue, la Grèce ou l'Italie, car leur connaissance est d'un intérêt immédiat et peut déboucher sur une pratique de gouvernement concrète ; pour les régions les plus lointaines, l'Inde par exemple, il en appelle aux historiens et géographes locaux, à qui il revient de s'y intéresser de façon précise et détaillée :

ta; de; par Jndoi~ oufw kai; ta; kaq ekasta ouketi. Oujle; gar hJ creia epagetai : metron d auqh mavista th~ toiauth~ ejipeiria~.

« mais quand il s'agira de l'Inde, nous n'aurons pas à en parler avec autant de détails. L'intérêt ne nous y incite pas, et c'est lui au premier chef qui constitue la mesure de ce genre de connaissance »³⁸⁷

Dans cette perspective, les régions orientales de l'empire parthe se situent dans un entre-deux qu'il n'est pas aisé de caractériser, et que Strabon lui-même ne précise pas. Ces régions faisaient en tout cas partie intégrante de cet empire parthe auquel Strabon accorde une grande importance et auquel se confrontait l'empire romain de façon directe. Les informations les plus récentes qu'utilise Strabon sur l'empire parthe concernent d'une part l'Hyrcanie et la Bactriane, ainsi que les peuples scythes du nord, et il dit les devoir aux historiens des Parthes, d'autre part la côte méridionale de l'Iran jusqu'à l'Inde, et il dit les devoir aux commerçants égyptiens qui la remontaient en bateau :

³⁸⁶ I, 1, 16 : **Bevtion gar ah diaceirizoien ekasta, ejlote~ thn cwran oqosh ti~ kai; pw~ keimeh tugcaei kai; ta; ej auqh/** ,« Il serait plus facile de prendre en main un pays si l'on connaissait ses dimensions, sa situation relative, les particularités originales de son climat et de sa nature ».

³⁸⁷ I, 1, 16.

Ἀφῆγγεται δὲ ἡμῖν καὶ ὑπό τῶν τὰ Παρτίκα· συγγραψάντων, τῶν περὶ Ἀπολλοδώρον τὸν Ἀρτεμίθων, ἀπολλῶν ἐκεῖνοι μάλλον ἀφῶρις, τὰ περὶ τῆν Ἰρκανίαν καὶ τῆν Βακτριανῆν [...] Καὶ τῶν ἐκ τῆς Ἀλεξάνδρειας ἐμπορῶν στόλοι· ἡλλή πλεούτων δια τῶν Νείλου καὶ τῶν Ἀραβίου κόλπου μερὶ τῆς Ἰνδικῆς ἡπολύ· μάλλον καὶ ταῦτα ἐγνωσταί τοις μὴ ἡποί τοις προ· ἡμῶν

« Nous avons reçu des auteurs d'Histoires Parthes, Apollodore d'Artemita et autres, des informations plus précises que généralement jusque là sur l'Hyrcanie et la Bactriane. [...] De leur côté, les trafiquants d'Alexandrie équipent maintenant de véritables flottes pour remonter le Nil et traverser le golfe Arabe jusqu'en Inde, ce qui fait que ces pays sont bien mieux connus de nous aujourd'hui qu'ils ne l'étaient de nos prédécesseurs »³⁸⁸.

Il précise pourtant plus loin, dans le chapitre consacré à l'Inde, qu'il n'ajoute aucune foi aux rapports des marchands alexandrins, qu'il tient en piètre estime :

Καὶ οἱ μὴ δε; ἐκ Αἰγύπτου πλεόντε· ἐμπορικοί; τῶν Νείλου καὶ τῶν Ἀραβίου κόλπου μερὶ τῆς Ἰνδικῆς· σπανιοὶ μὲν καὶ περιπελεῦκασιν μερὶ τῶν Γάγγου, καὶ οὐτοὶ δὲ ἰλιῶνται καὶ οὐκ ἔχουσιν προ· ἱστορίαν τῶν τόπων χρῆσιμῶν.

« Quant aux marchands qui, de nos jours, mènent leurs navires par le Nil et le golfe arabe jusqu'à l'Inde, rares sont ceux qui ont aussi longé les côtes jusqu'au Gange, et ce sont gens sans éducation qui sont incapables de fournir des renseignements utiles sur les lieux »³⁸⁹.

Il accordait en revanche grand crédit au témoignage de ces auteurs de *Parthika*, d'autant plus, précisait-t-il, qu'ils avaient le plus souvent vu les régions et les peuples dont ils parlaient de leur propres yeux³⁹⁰ : c'est donc en puisant dans ces nouveaux ouvrages de nature historique qu'il entend renouveler les informations fournies par les historiens d'Alexandre. Celles-ci

³⁸⁸ II, 5, 12. Il raconte dans le même passage qu'il a assisté au départ d'une flotte marchande égyptienne d'une centaine de navires du port de Myos-Hormos lors de son voyage en Egypte auprès de son ami Aelius Gallus : ce passage a été commenté par F. Lasserre (Lasserre 1984).

³⁸⁹ XV, 1, 4.

³⁹⁰ XI, 6, 4.

n'étaient d'ailleurs pas seulement obsolètes : on peut en effet, dit Strabon, soupçonner ces historiens d'avoir déformé les faits par souci de glorifier leur souverain, assurés que leurs récits concernant des régions si lointaines ne trouveraient que peu de contradicteurs :

Oujle; toi~ peri; ſAlexandrou de; suggrayasin ouj rǎdion pisteuēin toi~ polloi~ : kai; gar ou̅toi rǎdiourgousi diav te th̅n doxan th̅n ſAlexandrou kai; dia; to; th̅n strateian pro; ta; e̅scatia; gegonenai th~ ſAsia~ porrw af h̅hwh : to; de; porrw duselegkton

« Il n'est pas facile non plus d'accorder crédit à la plupart des historiens d'Alexandre. En effet, ils jouent avec les faits, tant à cause de la gloire d'Alexandre que parce que son expédition atteignit les confins de l'Asie, qui sont très loin de chez nous ; or l'éloignement rend la réfutation difficile »³⁹¹.

Dans ces œuvres, le critère principal de sélection des données est la « vraisemblance », que Strabon évalue à la fois de façon absolue et en confrontant les sources les unes aux autres. Ainsi dit-il à propos de l'Inde :

Ű~ eji toi~ toioutoi~ ouh apodevesqai dei' pah to; e̅gगतatw pistew. Epoihsameqa d h̅h̅ei~ kai; eji toi~ prwtoi~ logoi~ toi~ peri; gewgrafia~ diaitian h̅h̅ dunaton h̅h̅ peri; toutwn, kai; muh e̅keinoi~ te e̅j̅ e̅foimou crhsomeqa kai; e̅tera prosqhsomen, o̅sw̅n afh̅ dein doxh/ pro; th̅n safhueian

« Ici donc, comme toujours en pareil cas, il faut accepter ce qui s'éloigne le moins de la vraisemblance. Enfin nous-même, nous avons déjà eu occasion, dans les premiers livres de notre Géographie, de soumettre à un examen critique tout ce qui a été dit à ce sujet ; nous l'avons fait de notre mieux et dans la mesure du possible. Or ce sont là des matériaux tout prêts que nous avons sous la main, servons-nous en donc actuellement encore en nous bornant à ajouter quelques documents nouveaux là où quelque éclaircissement nous paraîtra nécessaire³⁹².

³⁹¹ XI, 6, 4.

³⁹² XV, 1, 10.

Ce souci de faire la part de ce que l'on peut croire dans les œuvres de ses prédécesseurs - qui n'en font pas moins autorité - se comprend mieux si on l'oppose à l'exigence exprimée par Eratosthène de remplacer entièrement un savoir ancien illusoire fondé sur des récits mythiques par des données positives, en respectant de nouvelles exigences de rationalité scientifique. A cela, Strabon, qui se fait le défenseur d'Homère comme producteur de savoir, oppose l'idée que ces récits sont une manière ancienne de formuler et de transmettre un savoir véridique, et qu'il appartient aux hommes de culture de faire la part de l'élaboration poétique et des éléments « réels » d'information dans son oeuvre³⁹³. C'est là un critère de sélection des données héritées relativement flou sur lequel, lorsqu'il l'applique à ses sources sur les régions orientales de l'empire parthe, nous n'avons guère de prise, nous lecteurs modernes, guère de prise, sauf dans les rares cas où ces choix sont explicités et où d'autres sources nous permettent d'en évaluer la pertinence.

Le cadre général

Fidèle à son projet, Strabon situe les différentes régions dans un cadre cartographique global hérité d'Eratosthène, qu'il expose et commente dans les deux premiers livres. L'Asie était structurée par une vaste chaîne de montagne qui la traversait horizontalement, découpant l'espace en deux parties, nord et sud. A la suite de l'erreur des Macédoniens qui, devant les hauts sommets de l'Hindukush avaient cru se trouver devant les monts du Caucase mythique, les Grecs se représentaient en effet les chaînes de montagne d'Asie mineure, d'Asie centrale et orientale comme un immense massif continu auquel ils donnaient le nom générique de Taurus, englobant le Caucase, le Kopet Dagh, l'Hindukush et l'Himalaya jusqu'à la mer dite « indienne »³⁹⁴. Eratosthène avait ensuite divisé l'espace en vastes régions aux contours plus ou moins géométriques, appelées « sphragides ».

***Ἰ μὲν γὰρ ἀκολούωη θ᾽ ἡ γῆσι θ᾽ προεῖρημένη τῶν τε Ταυροῦ καὶ
θ᾽ ἀπὸ Σηθλῶν γαλατθῶν, διελῶν θ᾽ ἡ γῆσιν ἀπὸ τῶν οἰκουμένων
διεία, καὶ καλεῶσθαι τὴν βορείων μερῶν, τὴν δὲ νότιον, πεῖραται τούτων***

³⁹³ C'est les sens des longs développements consacrés à Homère dans les livres introductifs à sa géographie (I et II ; on peut voir plus particulièrement I, 10 et II, 11-12).

³⁹⁴ Strabon décrit ce système une première fois en XI, 1. Eratosthène reprenait sans doute l'exposé d'Aristobule, mentionné par Arrien (*F.Gr.Hist.* 139 F 23 = Arrien, 28. 5-7).

ekateron tennein pavin eij ta; dunata; merh : kalei' de; tauta sfragida~. Kai; dh; tou' notiou merou~ prwthn eipwn sfragilla thn Jndikhn, deuteran de; thn Jrianhn, ejousa~ ti euperigrafon, iJcusen ajmfoterwn apodouhai kai; mhko~ kai; plato~, tropon devtina kai; schhn wJ ah gewmetrikov.

« Eratosthène, tirant les conséquences de la théorie sus-indiquée concernant la direction du Taurus et celle de la mer à partir des Colonnes d'Hercule, se sert de cette ligne pour diviser le monde habité en deux moitiés qu'il nomme respectivement moitié nord et moitié sud, puis il essaie de découper ces moitiés en sections comme il le peut ; il nomme ces sections sphragides. Ainsi dans la moitié sud, il appelle l'Inde la première, l'Arianè la seconde sphragide, faciles toutes deux à circonscrire, et s'efforce de définir pour chacune la longueur et la largeur, et d'une certaine manière aussi la forme extérieure, comme le ferait un géomètre »³⁹⁵.

Strabon divise lui aussi l'Asie en Asie septentrionale et Asie méridionale. Il accepte aussi d'une façon générale les grands découpages d'Eratosthène, à ceci près qu'il se refuse à compenser de façon systématique le flou des limites entre les peuples en traçant des lignes arbitraires selon des principes géométriques. Strabon prend donc ses distances par rapport à la géographie « scientifique » voulue par Eratosthène, dont Ptolémée plus tard reprendra les exigences. Il en subordonne les préceptes à la commodité de la représentation et à l'usage que l'on veut en faire : il entend pour sa part décrire le paysage de façon la plus concrète possible, afin de servir d'éventuels voyageurs ou la préparation d'expéditions militaires:

H men ouh oijkoumenh dia dihrhtai tw/ te Taurw/ kai; th' epi; Sthla~ qalatth/ kalw~. Kai; tou' notiou merou~, kai; hJmen Jndikh; periwristai polloi~ : kai; gar ofei kai; potanw/ kai; qalatth/ kai; eJi; ojowati, wJ ah ejo; eJnou~ : wJte kai; tetrapleuro~ ojqw~ legetai kai; rJnboeidhv. H d Jrianh; htton men to; euperigrafon eJei dia; to; thn eJperian pleuran sugkecusqai, diwristai d ofw~ tai~ te trisi; pleurai~, wJ ah eujeini~, kai; tw/ ojowati, wJ ah eJjo; eJnou~.

³⁹⁵ II, 1, 22.

« Et il est donc fort heureux de diviser le monde habité en deux par le Taurus et la mer jusqu'aux Colonnes d'Hercule. Dans la moitié sud, l'Inde a des limites claires à bien des égards : une montagne, un fleuve, une mer, un nom unique qui indique sans doute une race unique, et puis la forme d'un quadrilatère et rhomboïdale qu'on lui attribue à juste titre. L'Arianè a déjà un contour moins net à cause de la confusion du côté ouest, mais elle est à tout le moins déterminée par les trois côtés qui sont sensiblement des droites et par son nom qui semble indiquer aussi une race unique »³⁹⁶.

Pour Strabon, une région doit avoir des limites claires et significatives, c'est à dire définies autant que possible selon des critères de géographie physique ou humaine :

To; gar shmeiwde~ kai; to; euperioriston ekei qen labeih estin, ou/ creian epei oJ gewgrafo~. Euperioriston de; oJan hJ potami~ hJ ofesin hJ qalatth/ dunaton hJ kai; eJnei de; hJ eJnesi kai; megepei posw/ kai; schmati, ofou touto dunaton. Pantacou' de; ajiti; tou' gewmetrikw~ to; aJlw~ kai; oJoscerw~ ikanon

« Cela permet d'adopter le dessin significatif et les limites claires qui sont utiles en géographie. Un pays a des limites claires chaque fois qu'il est possible de le définir par des fleuves, des montagnes, la mer, ou encore par une race ou une série de races, ou encore par les dimensions et la forme, là où c'est possible. Partout, au lieu d'une définition géométrique, une définition simple et globale suffit »³⁹⁷.

Les régions sont donc définies de façon strictement géographique, et non politique. Dans ce cadre, l'Arie et la Margiane sont situées par Strabon au nord de la chaîne de montagne asiatique (XI, 8), et font l'objet de notices spécifiques parmi les pays « cistauriques » (XI, 10). Au sud, les régions situées à l'ouest de l'Inde sont regroupées dans l'Arianè, terme que Strabon interprète ici comme un terme géographique, recouvrant probablement une unicité de « race », mais dont la définition n'est pas toujours claire, puisque la description n'en est pas homogène dans les différents passages où elle est évoquée.

³⁹⁶ II, 1, 31.

³⁹⁷ II, 1, 30.

La Margiane et l'Arie

Deux passages du livre XI de la *Géographie* évoquent la Margiane et l'Arie : l'énumération des peuples vivant sur les contreforts septentrionaux des montagnes d'Asie orientale, parmi lesquels figurent les Margiens et les Ariens (XI, 8), et la notice spécifique qu'il leur consacre (XI, 10, 1-2).

Dans le premier de ces passages, Margiens et Ariens sont cités parmi les peuples qui occupent la partie septentrionale des montagnes³⁹⁸, au-delà des Parthes. Leur territoire ne se prolonge pas au sud, contrairement à celui des Hyrcaniens et, à une époque plus récente, celui des Parthes³⁹⁹ :

Apo; de; th̃ Urkaniā~ qalatth~ proionti epi; th̃n efw dexia; men ẽstiv ta; ofh m̃eri th̃ Jndikh̃ qalatth~ parateimonta, ãper oiJ Ellhne~ ojomazousi Taũron, ãjxauenon apo; th̃ Pamfuliā~ kai; th̃ Kilikiā~ kai; tugcauonta ãllwn kai; ãllwn ojomatwn. Prosoikoũsi d aũtou` ta; prosarktia m̃erh prw̃toi men oiJ Gh̃lai kai; Kadousiaoi kai; Amardõi, kaqaper eĩfhtai, kai; tw̃n Urkaniwn tinev, epeita to; tw̃n Parquaiwn ẽhno~ kai; to; tw̃n Margianw̃n kai; tw̃n J̃ariwn <...> kai; hJ ẽfhmo~, h̃h apo; th̃ Urkaniā~ ofizẽi oJ Sarnio~ potamo; pro; efw badizousi kai; epi; ton Wcon Kaleitai de; to; m̃eri deuro apo; th̃ J̃armeniā~ diateĩnon, hJ mikron apoleĩpon, Paracoaxqra~.

« Quand on s'éloigne de la mer d'Hyrcanie pour s'avancer vers l'est, on a à sa droite les montagnes dont la chaîne s'étend jusqu'à la mer Indienne et auxquelles les Grecs donnent le nom de Taurus. Elles commencent en Pamphylie et en Cilicie, et forment d'est en ouest une suite continue jusqu'au point où nous sommes de notre description, changeant de nom à

³⁹⁸ Strabon était parfaitement conscient de la largeur de ces massifs, contrairement, semble-t-il à Agrippa selon lequel, d'après Pline, sans doute par souci de simplification, le Taurus constituait la frontière septentrionale d'un certain nombre de régions (cf. Strabon XI, 1, 4 et Pline, VI, 137), comme plus tard tous les massifs montagneux chez Ptolémée.

³⁹⁹ Strabon attribue à une époque postérieure à la domination macédonienne l'extension de la Parthyène au sud des montagnes, notamment vers la Médie (XI, 9, 1). C'est la thèse adoptée par A. Kuhrt et S. Sherwin-White ; celle-ci est discutée par P. Bernard qui se fonde sur un passage d'Arrien pour défendre l'idée que la satrapie de Parthie s'étendait déjà jusqu'aux Portes Caspiennes au moment de la conquête d'Alexandre. Sur les descriptions de la Parthyène dans les sources gréco-romaines et les discussions qu'elles ont soulevées, voir Lerouge 2007, p. 227-244.

plusieurs reprises. Leur versant nord est habité d'abord par les Gèles, les Cadusiens, et les Amardes, comme nous l'avons déjà dit, ainsi que par une partie des Hyrcaniens, puis par le peuple des Parthes et par ceux des Margiens et des Ariens. <...> et le désert, dont la frontière avec l'Hyrcanie est marquée par le cours du Samios quand on se dirige vers l'est et vers l'Ochus. D'Arménie jusque là, ou peu s'en faut, la chaîne porte le nom de Parachoatras »⁴⁰⁰.

L'ordre dans lequel les peuples sont cités, les Margiens avant les Arioi alors que l'énumération progresse d'ouest en est est surprenante ici, si l'on entend qu'il s'agit des habitants de l'Arie : c'est au sud-ouest de la Margiane que s'étend le Heri-rud/Tedjen dont la vallée définit l'Arie. Lorsque Strabon décrit les régions l'une après l'autre d'ouest en est selon le plan qu'il s'est fixé au début du chapitre (XI, 1), il mentionne bien l'Arie avant la Margiane. Mais on peut supposer que l'ethnonyme désigne ici de façon générique les Iraniens orientaux, c'est-à-dire les habitants de l'*Arianè* dans son acception la plus large qui, semble-t-il, était en usage à l'époque parthe⁴⁰¹.

Strabon consacre ensuite un développement spécifique à la description des deux régions. Leur proximité et les spécificités géographiques qui les caractérisent permettent un traitement parallèle :

H d Ĵaria kai; hJ Margianh; ta; kratista cwria eĵti; twñ ej tauth/ th' men uĵo; twñ ojwñ egkleiomena, th' d ej pediwi- ta; oikhsei- eĵonta. Ta; men ouh ofh newontai skhmitai tine~, ta; de; pedia potami- diarreitai potizousin auĵa; ta; men tw' Ĵariw/ ta; de; tw' Margw/

Dmōrei' d hJ Ĵaria th' Baktrianh' kai; <tw' Taurw/ ofei tw' eĵonti thñ Baktrianhñ <thñ uĵostaśan>: dievei de; th' Urkania~ peri; ejakisciliou~ stadiou~. Suntelh; d hh auth' kai; hJ Draggianh; mēri Karmania~, to; men pleon toi' notioi~ meresi twñ orwh uĵopeptwkuia, eĵousa mentoi tina; twñ merwh kai; toi' ajktikoi' plhsiazonta toi' kata; thñ Ĵarian : kai; hJ Ĵracosia de; ouj polu; apwqen eĵti, kai; auĵh toi' notioi~ meresi twñ ojwñ uĵopeptwkuia kai; mēri tou' Indou' potamou' tetamenh, mero~ ousa th' Ĵarianh'. Mhko~ de; th' Ĵaria~ ofson discivioi stadioi, plato~ de; triakosioi tou' pediou : poĵei~ de;

⁴⁰⁰ XI, 8, 1.

⁴⁰¹ Voir Strabon XV, 2, 8, cité plus loin. .

*Ἄrtakahnā kai; Ἄlexandreia kai; Ἄcaia, ἐπὶ μῦθοι τῶν κτισάντων
Εὐπείης δὲ; σφόδρα ἡ Ἰακχίη; kai; γὰρ εἰς τριγώνιον παράμεινεν ἐν
ἀπὸ τῶν τοῦ ἀγέσης.*

*Παράρρησις δὲ ἐστὶ; kai; ἡ Μαργιανή ἐφῆμιαι δὲ; περιεβῆται τὸ;
πέδιον. Καυμάσα δὲ; τῆν εὐφραν οἱ Σωθῆρ Ἄντιόχοιο τεῖνεν περιεβάλε
κὺκλον ἐφῶντι κίλιον kai; πεντακὸσιον στάδιον, πόλιν δὲ; ἐκτίσεν
Ἄντιόχειαν. Εὐμπελο δὲ; kai; αὐτὴ ἡ Ἰακχίη; φασὶ; γούν τὸν ποικμενα
εὐφίσκησαι πολλὰκι δὺς ἡ ἀδράσι περιλήπτου, τὸν δὲ; βότρον
διφῆμον.*

Entre les pays que comprend cette partie de l'Asie, l'Arie et la Margiane sont les plus puissants, d'une part grâce au verrou des montagnes qui les enserrant sur un côté, d'autre part grâce au fait qu'ils disposent de plaines sur le reste de leur territoire pour y fixer leur habitat. Les montagnes sont le domaine de populations qui vivent sous la tente, tandis que les plaines sont traversées d'un bout à l'autre par des fleuves qui les irriguent, l'Arios dans l'un des districts, le Margos dans l'autre. L'Arie est limitrophe de la Bactriane et de la partie du Taurus qui, par son piémont, borde cette dernière. Elle est distante de l'Hyrcanie de quelque six mille stades. La Drangiane, jusqu'au territoire de la Carmanie inclus, payait tribut avec elle. Sur sa plus grande étendue, ce pays forme le pied du versant méridional des montagnes, mais certaines de ses parties touchent aussi leur versant septentrional, qui appartient à l'Arie. L'Arachosie n'en est pas éloignée non plus, bien qu'elle se situe elle aussi au pied du versant méridional des montagnes et s'étende jusqu'à l'Indus; elle fait partie de l'Ariane. L'Arie est longue d'environ deux mille stades et sa plaine, large de trois cents. Ses villes sont Artacaëna, Alexandrie et Achaïe, du nom de leurs fondateurs. La terre produit un excellent vin qui se conserve jusqu'à trois générations dans des vases fermés sans poix.

La Margiane est très semblable, mais sa plaine est entourée de déserts. Frappé de sa fertilité, Antiochos Sôter y fit élever une muraille circulaire de mille cinq cents stades, à l'intérieur de laquelle il fonda Antiocheia. La terre est également favorable à la vigne. On prétend qu'il s'y rencontre souvent des ceps dont il faut deux hommes pour embrasser la base, ainsi que des grappes de deux coudées⁴⁰².

⁴⁰² XI, 10, 1-2. 1500 stades correspondent à 277,5 km et 2 coudées à 92,5 cm environ.

Arie et Margiane ont en commun d'avoir un territoire mixte, formé pour une part de reliefs occupés par des peuples nomades, pour une autre de zones de piémonts et de plaines où se regroupent les habitats sédentaires. L'une et l'autre doivent leur fertilité au fleuve qui traverse de part en part leur domaine de basse altitude, fleuve auquel les Grecs donnent un nom apparenté à celui de la région correspondante : l'*Arios* pour l'Arie, le *Margos* pour la Margiane. Strabon présente les deux régions comme les plus puissantes de cette partie de l'Asie ; il attribue cette puissance d'une part à la protection que leur assurent les massifs montagneux auxquels elles sont adossées, d'autre part à la complémentarité entre la plaine et les espaces montagneux, tous deux habités, et entre lesquels les échanges sont sans doute actifs.

L'expression « **υφο; τῶν οἰῶν ἐγκλειομένα** » peut avoir deux significations littérales selon la valeur que l'on donne à la particule **εἰ** en composition : soit « fermées par les montagnes sur le devant », soit « enfermées à l'intérieur par les montagnes ». Dans le passage précédemment mentionné, Strabon situait Margiens et Ariens dans la partie septentrionale de l'un des massifs montagneux d'Asie centrale, ce qui justifierait la seconde interprétation. Selon ce passage-ci, leur territoire se composait en outre d'une plaine fertile : celle de Margiane est traversée par le Margos et située sur une étendue désertique, et celle d'Arie, de même, s'organise autour de la vallée de l'Arios.

Or, à suivre sur une carte le parcours des deux fleuves, l'hésitation n'est pas permise : tous deux descendent des monts du Koh-i Baba, puis obliquent vers le nord avant de se perdre dans les sables du Karakoum ; les deux régions comprennent chacune un territoire montagneux dans les premiers contreforts de l'Himalaya, et une région de plaine dans la moyenne et basse vallée des fleuves. Si la précision de Strabon n'est pas une erreur, c'est la première interprétation qui est juste : les deux régions sont « fermées par les montagnes sur le devant ». Les monts du Koh-i Baba sont d'ailleurs aujourd'hui le domaine de pasteurs, nomades et semi nomades⁴⁰³.

Strabon choisit de désigner les Margiens et Ariens des montagnes par leur type d'habitat, la tente (**skhñitai tine~**, « des populations qui vivent sous la tente »), par opposition aux sédentaires dont les installations en dur sont situées dans la plaine⁴⁰⁴. Il les distingue ainsi des

⁴⁰³ Dans ces zones de moyenne altitude au nord de la vallée du Heri-rud et autour de celle du Murghab vivent aujourd'hui les Jamshīds, peuple d'origine iranienne, et les Hazāras, Mongols iranisés arrivés dans la région depuis le XIIIe siècle (Barthold 1984, p. 48, et note 4) ; elles constituent les pâturages d'hiver de groupes qui remontent plus haut sur le Murghab en été : voir une reconstitution de leurs parcours saisonniers dans Humlun 1959, carte p. 278.

⁴⁰⁴ Il existait un équivalent parthe de ce mot grec dont l'apparition est relativement tardive : *wd'nm'n*, « tent-dweller » (= moyen perse manichéen *wy'nm'n*). Fr. Grenet et N. Sims Williams pensent pouvoir trouver un

peuples « scythes et nomades » qui vivaient plus au nord :

***En ajistera' de; toutoi~ ajtiparakeitai <ta> Skuqika; eñnh kai; ta;
nomadikay apasan eplhrounta thn boreion pleuran***

A l'opposé de ces peuples, à main gauche, on a les peuples scythes et les nomades, qui couvrent tout le côté septentrional⁴⁰⁵.

Cette mention des montagnards semi-nomades de Margiane et d'Arie est particulièrement importante à une période où la géopolitique de ces régions orientales est troublée par l'arrivée de peuples des steppes en Bactriane, à qui l'on prête d'ordinaire un mode de vie nomade. Si ces Margiens et Ariens des montagnes qui vivaient loin des plaines et des villes principales étaient si bien connus des Grecs occidentaux, c'était sans doute que les itinéraires venant de l'ouest dirigés vers la Bactriane passaient par leur territoire en Margiane, dans la zone de l'actuelle Maruchak où ils convergeaient pour poursuivre vers Bactres⁴⁰⁶, tandis que ceux qui, depuis la Margiane, descendaient vers le sud par l'Arie traversaient ceux des Ariens.

Pour le reste, les informations particulières à chacune des régions sont très restreintes et peu précises. Celles qui concernent l'Arie, en particulier, sont réduites au minimum : Strabon indique sa situation par rapport aux régions situées au sud, donne une estimation de sa longueur et de la largeur du domaine de basse altitude, mentionne l'existence de trois villes importantes, dont il ne précise pas la position, et s'il évoque leur fondateur à propos du nom qu'elles portent, il n'en raconte pas l'histoire ; il donne en outre sa distance par rapport à l'Hyrcanie selon un itinéraire qu'il ne précise pas, et mentionne qu'elle payait autrefois tribut avec la Drangiane et la Carmanie, sans préciser la période ; enfin, seul détail un peu pittoresque, on y produit un vin de qualité conservé dans des vases que l'on ne prend pas la peine de sceller avec la poix comme c'était l'usage en Grèce.

Le passage sur la Margiane n'est pas beaucoup plus étoffé. Strabon n'évoque qu'une seule

équivalent sogdien dans le mot *wd'nn'p* des inscriptions de Kultobe, antérieures aux *Anciennes Lettres Sogdiennes*, datées de 313-314 de notre ère, sans plus de précision possible (Grenet/SimsWilliams 2006). Il est employé dans le 4e de ces fragments d'inscription, où il est question, semble-t-il, de la construction d'une ville et de la répartition de territoire entre les peuples sédentaires et les peuples nomades dans la région du Chach (pour l'interprétation historique du passage, voir plus spécialement Fr. Grenet, *ibidem*, p. 105-107).

⁴⁰⁵ XI, 8, 2.

⁴⁰⁶ Les routes principales venaient respectivement de l'oasis de Merv et de Hérat, auxquelles il faut ajouter l'itinéraire direct depuis l'oasis de Sarakhs, suivi sans doute par Alexandre avant d'être contraint de se détourner de Bactres et d'obliquer vers le sud pour réprimer la révolte du satrape d'Arie ; voir la reconstitution de ces itinéraires proposée chez Bernard 2005, p. 948-953, et carte fig. 7 p. 951.

ville en Margiane, la ville d'Antioche : elle doit son nom à Antiochos Ier qui, séduit par la fertilité de la plaine de Margiane, l'a fait ériger à l'abri d'un rempart circulaire de 1500 stades de longueur et l'a baptisée Antioche à son nom. Si on laisse de côté l'itinéraire d'Isidore de Charax, ce passage de Strabon est le témoignage le plus ancien que nous ayons sur l'activité d'Antiochos Ier en Margiane ; il l'était probablement déjà à l'époque où Etienne de Byzance rédigeait ses *Ethnika* puisque c'est à Strabon qu'il se réfère pour mentionner l'Antioche de Margiane parmi la liste des 14 villes de ce nom⁴⁰⁷. Quant à la plaine elle-même, dont Antiochos Sôter avait tant apprécié la fertilité, elle avait la particularité d'être « entourée de déserts », ce qui la distinguait de l'Arie : c'est la définition d'une oasis ; la notation a l'avantage de lever toute ambiguïté sur sa position, encore discutée parfois⁴⁰⁸. Le delta du Murghab, précisément, forme une vaste zone fertile au milieu des sables, appelée « oasis de Merv » depuis le XIXe siècle⁴⁰⁹. C'est sans doute à la particularité de ce paysage puissamment contrasté que la région et le fleuve doivent son nom : on y retrouve en effet l'ancienne racine iranienne **margu-* qui signifie « prairie, pâturage »⁴¹⁰.

Selon Strabon, il insiste sur ce point à plusieurs reprises, ces régions d'Asie septentrionale sont bien connues à l'époque parthe, car leurs conquérants successifs ont permis de renouveler régulièrement l'état des connaissances : les Perses, les Macédoniens, puis les Parthes⁴¹¹. Si l'on en croit Strabon, on a donc tout lieu de supposer que les données concernant la Margiane et l'Arie sont bien d'époque parthe, en particulier la mention de leur puissance, la cohabitation entre populations nomades et sédentaires, le nombre et le nom des villes, et autres éléments concrets. Le lecteur d'aujourd'hui, pourtant, reste sur sa faim : Strabon n'esquisse pas même une description de la ville d'Antioche de Margiane à l'époque parthe, dont il a pourtant lui-même souligné l'importance, et il ne fait aucun commentaire, par exemple, sur l'état de la muraille d'Antiochos Ier, au grand dam des archéologues ; de même,

⁴⁰⁷ L'Antioche de Margiane figure en 12e position dans la liste des 14 Antioche connues par Etienne de Byzance ; c'est la seule pour laquelle une source est citée, peut-être parce que l'auteur des *Ethnika* la jugeait tardive. Sur ces listes, voir Fraser 1996 p. 1-46.

⁴⁰⁸ Rapin 1998, p. 214-217 : sur la base de propositions de restitution des sources utilisées par Ptolémée, il suggère plutôt de situer l'Antioche de Margiane sur le haut Murghab. C'est là que se trouve la ville médiévale de Merv-rud que l'on identifie avec l'actuelle Maruchak, ou avec Bala Murghab (Bernard 2005, p. 952, note 60).

⁴⁰⁹ Les zones cultivées n'ont jamais été continues le long du Murghab, à cause de hautes falaises de grès qui séparent la vallée en plusieurs segments (Barthold 1984, p. 38, et plus généralement sur la géographie de Merv et le cours du Murghab depuis le moyen âge, p. 35-46).

⁴¹⁰ Comme me l'indique Fr. Grenet, on la retrouve assortie d'une désinence au nominatif masculin dans le nom du « pays de *Margush* » utilisé à l'époque achéménide dans l'inscription de Béhistun, et le terme avestique *Mouru-* en est une variante phonétique classique. C'est de cette même racine qu'est dérivé le toponyme *Margaina/ Margiana* employé par Quinte-Curce, dont l'identification avec la Margiane est controversée (Grenet/ Rapin 1998, p. 8).

⁴¹¹ XI, 11, 6.

il ne relève aucune particularité des villes d'Arie, et s'il mentionne à propos de cette région qu'elle payait autrefois tribut avec les régions du sud, il n'indique pas la situation de son époque. Le caractère succinct et schématique de ces informations ne laisse pas d'étonner : force est d'admettre que nous n'avons sans doute pas la même notion que Strabon de ce qu'est une région « bien connue ».

Le sud de l'Hindukush

Les régions du sud de l'Hindukush sont décrites au deuxième chapitre du livre XV consacré à l'Asie cistaurique, après celui qui concerne l'Inde. Paropamisades, Arachosie, Gédrosie et Drangiane constituent l'*Arianè* telle que l'avait définie Eratosthène : elle est délimitée par l'Indus à l'est, la mer au sud, les monts des Paropamisades au nord ; sa limite occidentale, impossible à fixer à cause du nombre et de l'enchevêtrement des peuples, a été établie de façon arbitraire suivant une ligne joignant les Portes Caspiennes à la Carmanie. Strabon en fait remonter l'appellation à l'époque achéménide, et c'est peut-être son usage à l'époque séleucide qu'il évoque, si ce n'est pas là forcer l'interprétation du texte :

***Meta; de; thn Jndikhn eĵtin hJ Ārianhy meri; prwth th~ uĵo; Persai-
th~ meta; ton Jndon potamon kai; twh aĵw satrapeiwh twh eĵto; tou'
Taurou.***

« L'Ariané qui succède à l'Inde est la première province de l'empire Perse après l'Indus et la première des hautes satrapies ou satrapies de l'Asie trans-aurique »⁴¹².

A l'époque parthe, l'appellation avait, semble-t-il, une acception beaucoup plus floue et désignait un ensemble plus large, uni, selon Strabon, par une communauté de langue :

***Epekteinetai de; touĵoma th~ Ārianh~ meri merou~ tino; kai; Perswh
kai; Mhōwn kai; eĵi twh pro; aĵkton Baktriwn kai; Sogdianwh : eĵsi;
gar pw~ kai; oĵnoglwttoi para; mikron***

⁴¹² XV, 2, 1. Nous n'en avons cependant aucune trace ni dans les sources achéménides ni dans les sources postérieures.

« Du reste, ce nom d'Ariané s'étend encore par delà les limites indiquées ci-dessus et s'applique non seulement à une partie de la Perse et de la Médie, mais aussi à une partie de la Bactriane septentrionale et de la Sogdiane, car les populations de ces différents pays parlent à peu de chose près la même langue »⁴¹³.

Le chapitre est fondé pour l'essentiel sur l'exploitation de sources anciennes que Strabon reprend explicitement, car, dit-il, il n'a pas de meilleur renseignement à apporter⁴¹⁴, à l'exception de la mention de la petite région parthe de Chaarène, ajoutée sous forme de brève incise⁴¹⁵. Après une brève introduction où il rappelle la forme générale de l'Arianè telle qu'il l'a adoptée après Eratosthène (XV, 2, 1), il décrit la côte méridionale de l'Inde à la Carmanie en suivant le récit de l'expédition d'Alexandre, dont il reprend en détail le laborieux parcours (XV, 2, 1-7). Pour décrire l'intérieur des terres ensuite, il choisit de suivre fidèlement le texte d'Eratosthène :

To; men dh; notion th' jrianh' pleuron toiauthn tina; epei thn th' paralia~ diaqesin kai; th' uþerkeimeuh~ plhsion gh' th' twh Gedrwsiw kai; jwritwh Pollh; d eþti kai; eij thn mesogaian ajevousa kai; hJ Gedrwsia meuri tou' sunayai Draggai~ te kai; jracwtoi~ kai; Paropamisadai~, peri; wh jEratosqeu~ oujw~ eifhken : ouj gar eþomen ti legein bektion peri; aujwh

« Tel est le côté méridional de l'Ariané par rapport au littoral proprement dit et à la partie de la Gédrosie et du territoire des Orites située immédiatement au-dessus. Le reste de la Gédrosie (et ce n'en est pas la moindre partie) remonte assez avant dans l'intérieur pour toucher aux confins de la Drangiane, de l'Arachosie et des Paropamisades, tous pays pour lesquels, à défaut de renseignements meilleurs, nous suivrons les indications d'Eratosthène »⁴¹⁶.

Il reprend alors une nouvelle fois la description donnée par Eratosthène des contours de l'Arianè, qui constitue sa seconde sphragide méridionale (XV, 2, 8), et il évalue la longueur des côtés du quadrilatère qu'elle forme à partir des distances des différents itinéraires qu'il

⁴¹³ XV, 2, 8.

⁴¹⁴ XV, 2, 7.

⁴¹⁵ XV, 2, 11.

⁴¹⁶ XV, 2, 8.

connaît dans la région, en particulier celui du *Recueil des Stathmes d'Asie*, légué peut-être par les bématises d'Alexandre.

Il évoque ensuite la disposition géographique des différents peuples selon Eratosthène, qui lui-même suivait les comptes-rendus des expéditions d'Alexandre. Eratosthène évoquait en outre la cession par Séleucos Ier au roi indien Sandracottos de territoires situés sur la côte occidentale de l'Indus, qui avaient auparavant fait l'objet d'une colonisation grecque intense, développement que Strabon reproduit tel quel, en conservant le temps présent utilisé par son prédécesseur :

H de; taxi~ twh ejnwh toiauth : para; men ton Jndon oiJ Paropamisadai, wh wperkeitai oJ Paropamiso; ofo~, eit Jracwtoi; pro; noton, eit efexh~ pro; noton Gedrwshnoi; sun toi~ alloi~ toi~ thn paraliwn ejousin : apasi de; para; ta; plath twh cwriwn parakeitai oJ Jndov. Toutwn d ek nerou~ twh para; ton Jndon ejousiv tina Jndoi; proteron ofta Perswh, a)afeiuto men oJ JAlexandro~ twh Jriamwh kai; katoikia~ ijlia~ sunesthsato, efwke de; Seleuko~ oJ Nikatwr Sandrokottw/ sunqemeno~ epigania~ kai; ajtilabwn ejefanta~ pentakosiou~. Toi~ Paropamisadai~ de; parakeintai pro; thn esperan Arioi, toi~ de; Jracwtoi~ Draggai kai; toi~ Gedrwsivi~. Oid Arioi toi~ Draggai~ afa kai; pro; afkton parakeintai kai; pro; esperan, ejkukloumenoi mikravpw : hJ de; Baktrianh; th/ te Jria/ pro; afkton parakeintai kai; toi~ Paropamisadai~, di wper JAlexandro~ wperebale ton Kaukason ejawwn thn epi; Baktrwn : pro; esperan de; efexh~ eijsi toi~ Jrioi~ Parquaibi kai; ta; peri; ta; Kaspiou~ pu~a~ : pro; noton de; toutoi~ hJ efemo~ th~ Karmania~, eiq hJ loiph; Karmania kai; Gedrwsia.

« Voici maintenant dans quel ordre [Eratosthène] place les peuples dont nous parlions tout à l'heure : 1. sur les bords mêmes de l'Indus, au pied du Paropamisus, les Paropamisades ; 2. les Arachoti au sud des précédents ; 3. à la suite des Arachoti, en avançant toujours vers le sud, les Gédrosènes et les autres peuples du littoral. Chacune de ces nations a son territoire bordé dans le sens de sa largeur par l'Indus. Une partie de ces provinces riveraines de

l'Indus, la même qui anciennement dépendait de la Perse, et qu'Alexandre, après l'avoir enlevée aux Ariani, avait peuplée de colonies grecques, dépend aujourd'hui de l'Inde, Séleucus Nicator l'ayant cédée à Sandrocottus comme garantie d'une convention matrimoniale et en échange de cinq cents éléphants. Le territoire des Paropamisades est bordé à l'Ouest par celui des Arii, comme l'Arachosie et la Gédrosie le sont par le territoire des Dranges. Ces derniers sont bordés par le territoire des Arii tant au couchant qu'au nord, et peu s'en faut en réalité qu'ils n'en soient enveloppés. A son tour la Bactriane borde au nord l'Arie et le pays des Paropamisades : on sait en effet que c'est sur le territoire de ces derniers qu'Alexandre franchit le Caucase dans sa marche sur Bactres. Enfin, immédiatement après les Arii, on rencontre en allant vers l'ouest les Parthysi et les peuples voisins des Portes Caspiennes, au sud desquels s'étendent le désert de Carmanie d'abord, puis le reste de la Carmanie avec la Gédrosie »⁴¹⁷.

D'après Eratosthène, l'Arie avait donc une extension vers le sud jusqu'à border la Drangiane à l'ouest, et celle-ci se prolongeait de la même façon vers le sud jusqu'à border la frontière occidentale de la Gédrosie, au moins sur une partie de son territoire : c'est là une disposition tout à fait particulière, que l'on ne retrouve pas ailleurs.

Au livre XI, fondé, selon Strabon lui-même, sur des sources plus récentes, l'Arie est bien située au nord de la chaîne montagneuse asiatique, et c'est la Drangiane qui s'étend par quelques-unes de ses parties jusqu'aux contreforts septentrionaux de ces reliefs : Strabon ne souligne pas l'incohérence. Faut-il, de façon indirecte, donner un sens historique à la variation de la frontière méridionale de l'Arie entre les livres XI et XV ? Il est difficile de se prononcer. On se rappelle que Strabon dénonçait au livre II le caractère arbitraire de la frontière occidentale de l'Arianè tant les territoires des divers peuples y étaient entremêlés. En outre, le décrochement qui existe dans le paysage réel entre les monts du Kopet Dagh et les premiers contreforts de l'Hindukush qui s'élèvent plus au sud, dont les Grecs ne tenaient pas compte, n'a pu qu'engendrer des confusions dans la localisation exacte de la région située précisément à ce niveau. Il est donc fort hasardeux de tenter d'exploiter historiquement ces indications divergentes, si ce n'est pour relever que Strabon n'a pas pris la peine d'homogénéiser son exposé d'un livre à l'autre.

Ce passage d'Eratosthène souligne aussi que les régions cédées à Chandragupta avaient un fort peuplement grec. Strabon reprend ensuite les récits de l'histoire d'Alexandre pour

⁴¹⁷ XV, 2, 9.

rappeler les étapes du trajet des Macédoniens de la Parthyène à la Bactriane à la poursuite de Bessos, via la Drangiane et l'Arachosie. La seule mention d'origine plus récente se trouve à la fin du développement : c'est l'évocation d'une région nommée Chaarène que Strabon ne sait situer qu'approximativement aux confins de l'Inde, sur la rive droite de l'Indus, au niveau des Paropamisades ; c'est, dit-il, la province la plus orientale que les Parthes ont soumise. Il devait manifestement cette information à un itinéraire d'époque parthe, qui décrivait un tronçon de la route du sud de l'Hindukush, depuis l'Alexandrie d'Arie et jusqu'à l'Inde que l'on atteignait au niveau des Paropamisades : la Chaarène, précise-t-il, se situait à 9000 ou 10000 stades du point de départ. Peut-être cet itinéraire la mentionnait-il comme limite de la domination parthe, comme celui d'Isidore de Charax pour l'Arachosie, mais Strabon ne connaissait pas sa position exacte par rapport aux régions qu'il décrit, ou ne prend pas la peine de la préciser. Cette province de Chaarène n'est pas documentée par ailleurs ; à l'époque des données d'Isidore de Charax, nous l'avons vu, la domination parthe s'interrompait en Arachosie, juste après la ville de Kandahar : nous sommes là loin de l'Indus, et bien en deçà des Paropamisades.

Cette mention qui fait intervenir pour la première fois des limites administratives parthes, reste malheureusement isolée : Strabon revient aux données d'époque macédonienne en conclusion de cette section, rappelant que c'étaient là les régions traversées par le corps d'armée guidé par Cratère au retour d'Inde, lorsque celui-ci rejoignait le point de jonction prévu avec Alexandre en Carmanie. On peut la rapprocher d'une indication tout aussi isolée que nous donne une notice du lexique géographique d'Etienne de Byzance, les *Ethnika*, à l'entrée « *Kaspeiros* » :

Kaspeiro~ poti~ Parqwn prosech; th/ Indikh/

Kaspeiros, ville des Parthes qui jouxte l'Inde.

On ne sait rien d'autre de cette ville, si bien que l'information, comme celle concernant le Chaarène, semble flotter à la fois au dessus du territoire et de la chronologie, dans l'attente d'un indice plus concret permettant de l'appliquer à une ville ou une région particulière.

A l'exception de ce bref passage, Strabon a donc choisi ici de s'en tenir au tableau dressé par Eratosthène et de l'enrichir en reprenant le détail des différents parcours des armées macédoniennes dans la région - tous éléments dont nous sommes informés par d'autres sources, antérieures à Strabon.

Quelques remarques

A considérer le tableau dressé là des régions orientales de l'empire parthe, un lecteur contemporain ne laisse pas d'être surpris par le caractère extrêmement succinct des informations que Strabon juge utile de livrer et surtout par l'absence d'homogénéité, en particulier chronologique, des données qu'il a choisi de combiner dans son œuvre. Son exposé ne comporte aucun élément permettant de se faire une image concrète de telle ou telle ville, telle ou telle région de l'est parthe⁴¹⁸.

Pour le premier point, Strabon ne déroge pas à son projet. Selon le but qu'il s'est fixé dans son ouvrage, il s'en tient à une description purement géographique des différentes régions, sans en indiquer les découpages administratifs et les limites politiques ; non qu'il ne les connaisse pas : différentes allusions çà et là montrent qu'il avait des informations, au moins ponctuelles, sur les aléas frontaliers depuis l'époque macédonienne jusqu'à la période parthe⁴¹⁹. Mais deux raisons le retiennent de s'y étendre. La première, et la principale, est que leur prise en compte ne servirait pas de façon directe des visées politiques et stratégiques : il suffit pour conquérir et diriger un pays, il l'a dit, d'en connaître « les dimensions, la situation relative, les particularités originales du climat et de la nature » - tous renseignements très sommaires⁴²⁰. La seconde est que, comme le dit Strabon dans les mêmes passages préliminaires à sa Géographie, dans la mesure où ni les dirigeants, ni les géographes ne peuvent se targuer d'avoir une connaissance uniforme de toutes les régions connues, il est nécessaire de faire un choix, et ce choix doit être dicté par l'utilité : or ces régions sont très éloignées des centres de pouvoir romain et, de ce fait, elles ne justifient pas que ses futurs lecteurs en aient une connaissance aussi précise que des pays plus proches⁴²¹.

Le second point, l'absence d'homogénéité, relève de la conception même dont Strabon témoigne de la tâche assignée aux hommes d'études dont il était un représentant, et peut surprendre :

⁴¹⁸ C'est un point sur lequel Ch. Lerouge insiste particulièrement dans son étude sur les descriptions gréco-romaines de l'empire parthe dans son ensemble (Lerouge 2007, chap. VI.3, p. 225-244).

⁴¹⁹ Il fait allusion aux conflits frontaliers entre les Parthes et les Gréco-Bactriens puis les Scythes qui occupent leurs terres, à la conquête de territoires indiens par les Gréco-Bactriens qu'il connaît par Apollodore, dit de la Chaarène, près de l'Indus, qu'elle est la plus orientale des possessions parthes. Il a coutume dans les autres régions de consacrer un paragraphe conclusif à des éléments de nature politique (voir par exemple XVI, 1, 28 pour la Babylonie ; XV, 3, 24 pour la Perse).

⁴²⁰ I, 1, 16 : **Βεῦτιον γὰρ ἂν διαιερίζοιεν ἐκαστά, εἰ ἴλοτε- θῆν ἄνθρωπον ὁποῦν τι- καὶ πῶ- κειμένην τῶν χωρῶν καὶ τὰ- εἰ ἀνθρώπων** (« Il serait plus facile de prendre en main un pays si l'on connaissait ses dimensions, sa situation relative, les particularités originales de son climat et de sa nature »).

⁴²¹ I, 1, 16, lignes suivantes.

*Kai; autw̄n de; tw̄n megalw̄n schmatw̄n ta; merh men aiḡqhsi~ oḡa/ to; d
oḡon ek tw̄n oḡaqentw̄n hJdianoia tiqhsin. Outw de; kai; oiJ filomagei~
aḡdpe~, w̄sper aiḡqhthrioi~ pisteusante~ toi~ iḡloūsi kai; planhqeisin
ouf eḡuce topou~, alloi~ kat alla merh th~ gh~, suntiqeasin eij ej
diagramma thn th~ oḡh~ oikoumenh~ oḡin.*

« De même quand il s'agit de figures d'une certaine taille, les sens ne nous font voir que des fragments : c'est l'intelligence qui compose l'ensemble à partir de ce que l'œil a vu. C'est ainsi que procèdent les hommes d'étude : se fiant à ces sortes d'organes des sens que sont les individus divers qui, au hasard des voyages, ont vu divers pays, ils recomposent en un schéma unique l'aspect du monde habité dans sa totalité »⁴²².

Cette philosophie justifie en effet l'importance qu'accorde Strabon aux témoignages oraux et aux rapports divers des voyageurs, qui seuls permettent, pour qui sait les synthétiser, de dépasser la perspective nécessairement limitée d'un seul individu ; elle justifie aussi le passage au second plan de la connaissance qu'il pouvait avoir par lui-même *de uisu* par rapport à celle que peuvent fournir les témoignages d'autrui⁴²³. Nous sommes ici, du reste, dans des pays que Strabon n'avait pas visités lui-même, et pour lesquels il dépendait donc entièrement de l'héritage littéraire et des récits de voyageurs. Mais il ne nous donne aucun moyen d'évaluer la part des données orales dans son exposé ; la sélection qu'il exerce dans ses sources d'information, autant que l'on puisse en avoir une idée, peut paraître drastique, et parfois pour le moins regrettable.

C'est le cas en particulier pour les informations dont il pouvait disposer sur les régions nord-orientales de l'empire parthe. Il était effet plus familier des provinces septentrionales de l'empire parthe que de celles du sud, ce que l'on peut expliquer en partie, sans doute, par des données biographiques. On sait par exemple qu'au Ier siècle avant notre ère, une route mi-terrestre mi-fluviale, qui traversait la Bactriane, puis la mer Caspienne par bateau, acheminait

⁴²² II, 5, 11.

⁴²³ Il évoque dans le même passage que précédemment (II, 5, 11) ses nombreux voyages et l'importance des sources orales qui, mieux que la connaissance *de uisu* permettent de se faire une idée globale de l'espace : « Si donc l'on considère que pour savoir il faut avoir vu, l'on supprime le critère de l'ouïe, sens qui, en matière de science, est nettement supérieur à l'œil ». Strabon renoue ainsi le lien avec Homère et Hérodote par delà une tradition, représentée par Thucydide, qui fondait l'autorité d'un témoignage sur l'*autopsie* ; sur cette notion, on peut voir Hartog 2005.

en une semaine des marchandises depuis l'Inde jusqu'au Pont, où il vivait⁴²⁴. Sa famille appartenait en outre à la haute société locale et au cercle intime de Mithridate Euergetes et de Mithridate VI Eupator ; on y était de tradition officiers dans l'armée du Pont et conseillers du roi⁴²⁵. Il pouvait ainsi avoir eu accès, grâce à son entourage proche, à des informations particulières collectées lors des échanges diplomatiques et économiques : or rien, pourtant, dans le texte, ne permet de distinguer de telles informations de celles qu'il a puisées dans l'œuvre d'Apollodore d'Artémite à laquelle il se réfère.

Au sud, il décrit le littoral méridional de l'Iran d'après les récits des expéditions d'Alexandre sans procéder à une quelconque mise à jour : il ne mentionne pas même les ports contemporains que, pourtant, des *Périple*s à usage des marins, comme celui *de la mer Erythrée*, devaient énumérer et décrire. Mais on a vu qu'il se refusait à ajouter foi à toute information provenant du milieu des navigateurs. Pour l'intérieur des terres, que ce soit le sud de l'Hindukush ou l'Inde, il déplore que les Grecs aient été si peu nombreux à les explorer et que les données ne se soient pas renouvelées depuis l'époque séleucide, voire depuis l'expédition d'Alexandre⁴²⁶. Il ne mentionne aucune source d'information plus récente que l'œuvre d'Eratosthène concernant le sud de l'Hindukush, et il ne précise pas d'où vient l'évocation isolée de la Chaarène parthe. Concernant l'Inde, il affirme que les exposés postérieurs à celui d'Eratosthène sont le plus souvent contradictoires entre eux, et les incompatibilités qu'ils présentent avec les textes antérieurs lui paraissent gages d'invraisemblance :

*Μαῖστα δ' ἐκ τῆς διαίτης ἐβλοκεῖ τῆς τότε πιστοτάτα εἶναι τὰ ὑπο-
 του' Ἐρατοσθένου· ἐπὶ τῶν τριτῶν τῶν γεωγραφικῶν ἐκτεγента
 κεφαλαιῶν περὶ τῆς τότε νομιζομένης Ἰνδικῆς, ἡνίκα Ἀλεξανδρο-
 ἐπιηλθε : καὶ ἡν οἱ Ἰνδοὶ οὔτιον ταυτῆς τε καὶ τῆς Ἀριανῆς ἡν ἐφ' ἑξῆς
 προὐχούσης τῆς ἐσπεράς· κειμένην Περσῶν κειμένην : ὑστερον γὰρ δὴ καὶ τῆς
 Ἀριανῆς πολλὴν εἰσὼν οἱ Ἰνδοὶ· λαβόντες παρατῶν Μακεδόνων. Ἐστὶ
 δε; τοιαυτὰ ἀλέγει οἱ Ἐρατοσθένης.*

⁴²⁴ Les Romains ont appris l'existence de ce parcours lors de l'expédition de Pompée contre Mithridate du Pont en 65 ; M. Varron, qui prenait part à l'expédition, s'en est fait l'écho, ainsi que du fait que l'eau de la mer Caspienne était douce. Pline, qui a lu son récit, le rapporte au § 52 du livre VI de son *Histoire Naturelle*.

⁴²⁵ Sur les données biographiques dont nous disposons sur Strabon, voir Aujac 2000.

⁴²⁶ XV, 1, 2.

« De cet examen il résultait pour nous, en somme, que de tous les écrits sur l'Inde celui qui méritait le plus de créance était le tableau sommaire que, dans le III^e livre de sa Géographie, Eratosthène a tracé de la contrée appelée Inde au moment de l'invasion d'Alexandre et quand l'Indus formait encore la ligne de démarcation entre elle et l'Ariané, province plus occidentale appartenant à l'empire des Perses ; car plus tard, du fait des Macédoniens, l'Inde s'est accrue d'une grande partie de l'Ariané. Laissons donc parler Eratosthène »⁴²⁷.

Tout subjectif que soit ce jugement, qui nous paraît jugement d'autorité plus que de vraisemblance, et aussi daté que soit le rapport aux autorités dont il témoigne, nous en sommes tributaires⁴²⁸. Or il arrive que Strabon se trompe : les renseignements dont nous disposons aujourd'hui nous permettent parfois de le prendre en défaut. C'est ainsi qu'il n'accorde pas de crédit au passage de l'œuvre d'Apollodore qui évoque les conquêtes indiennes des souverains gréco-bactriens au-delà de la limite de l'expédition d'Alexandre⁴²⁹ : elles sont pourtant à présent bien attestées grâce au matériel numismatique. Et l'on serait fort aise de disposer d'un cadre narratif d'époque pour situer ce matériel.

On obtient ainsi, à partir de ces chapitres de la *Géographie*, une représentation des régions orientales de l'empire parthe sous la forme d'une sorte de patchwork chronologique. Pour former un tableau global et synthétique que l'on pouvait projeter sur une carte, aboutissement de l'œuvre géographique⁴³⁰, Strabon juxtapose donc des données vieilles de près de trois siècles mais dont l'autorité avait été admise sur la base de leur cohérence et du degré de plausibilité qu'on leur attribuait, et des données plus récentes, de provenance parthe, ceci sans les scrupules qu'une perspective contemporaine, peut-être anachronique, voudrait lui voir exprimer. Lui, pour sa part, se revendiquait moderne et pragmatique en ce qu'il avait éliminé les éléments qui lui semblaient relever de la fable. La notion de perspective synchronique, qui

⁴²⁷ XV, 1, 10.

⁴²⁸ On trouvera dans Foucault / Payen 2007 d'intéressantes études sur le rapport aux « autorités » dans l'Antiquité.

⁴²⁹ Voir XV, 1, 3.

⁴³⁰ II, 5, 1 : **Αὐτοῦ; γὰρ τὸ; εἰς ἐπίπεδον γράφειν ἐπιφανείαν μίαν καὶ τὴν αὐτὴν ταύτη Ἰβηρική; καὶ τὰ; Ἰνδικὰ; καὶ τὰ; μεσα τούτων, καὶ; μὴδὲν ἤττον δούσει~ καὶ; ἀπατολαῖ; ἀφορίζειν καὶ; μεσούρανῃσει~, ἢ ἀπὸ; κοινὰ; πασίν, τῷ μὲν προεπινοῶσάντι τὴν τοῦ οὐρανοῦ διαφῆσιν τε καὶ; κινήσιν, καὶ; λαβόντι ὅτι σφαιρική; μὲν εἶστιν ἡ Ἰκτ ἀληθεῖαν τῆ~ γῆ~ ἐπιφάνεια, πλάττειν δὲ; μὴ ἐπίπεδο~ προῖ; τὴν οὖν, γεωγραφικὴν εἶπει τὴν παραδοσιν, τῷ δ' ἀλλω~, οὐ γεωγραφικὴν.**
 « Le simple fait de tracer sur une seule et même surface plane l'Ibérie, l'Inde et tous les pays intermédiaires, tout autant que de déterminer les couchants, les levants, les passages au méridien comme s'ils étaient les mêmes pour tous, exige une réflexion préalable sur la disposition et le mouvement du ciel, une claire conscience que la surface de la terre, sphérique dans la réalité, n'est actuellement représentée en plan que pour les besoins de l'œil ; la formation reçue est alors proprement géographique ; dans le cas contraire, pas de géographie possible ».

pourtant a pris un sens dans l'historiographie gréco-romaine avec la *synopsis* de Polybe, ne s'applique pas en géographie : une carte du monde habitée est vraie ou fausse, elle n'est pas obsolète quand il n'y a rien à y ajouter.

La tâche du géographe d'époque parthe, de ce point de vue, est, il est vrai, plus ardue à l'époque de Strabon que précédemment : au temps d'Eratosthène, si le monde connu s'était alors considérablement étendu vers l'est du fait des conquêtes d'Alexandre, la connaissance de sa partie orientale était à peu de choses près homogène chronologiquement et typologiquement, puisqu'elle provenait de façon presque exclusive des divers récits des expéditions macédoniennes : la carte d'Eratosthène exploitait donc un état de connaissances synchroniques, relativement récent au regard du temps que mettait l'information à circuler à son époque. Au temps de Strabon, et comme il le dit lui-même avec tant d'enthousiasme, les guerres de conquête des Romains et des Parthes avaient à nouveau élargi l'horizon du monde connu des Grecs et ouvert un vaste espace à la circulation des personnes⁴³¹. Mais concernant l'espace iranien, la moisson d'informations nouvelles ne venait pas recouvrir de façon uniforme l'ensemble des régions balisées par les données d'époque macédonienne. On a souvent déploré le manque d'informations que semblaient avoir les Romains sur leurs voisins : les contacts de Rome avec les Parthes depuis le I^{er} siècle avant notre ère n'auraient pas nourri la connaissance qu'ils avaient des régions situées à l'est de l'Euphrate ; Strabon en particulier, qui se vante d'avoir fait usage de sources parthes, n'aurait pas su en extraire « une image claire » de la géographie de l'empire parthe⁴³². C'était plutôt ce que l'on pourrait appeler un espace « sillonné », dont on connaissait les routes parcourues et leurs étapes, ainsi que les éléments de contexte que l'on pouvait glaner sur les trajets, mais dont l'image, projetée sur les cartes, avait ceci de fantaisiste qu'elle était entièrement composite : on y intégrait au fur et à mesure les données nouvelles sans éliminer les précédentes. Strabon, en indiquant ses sources et en justifiant ses choix, nous le donne à voir de façon particulièrement nette. Cette manière de ne pas tenir compte du changement tout en accueillant l'événement est, vu de notre siècle, une manière fort surprenante d'intégrer l'irrationnel, même quand, comme le fait Strabon, on s'emploie fermement à distinguer les éléments réalistes des histoires fabuleuses. L'effet de déformation induit augmente naturellement dans les régions moins accessibles, où les documents sont plus rares et plus disparates, en particulier l'empire parthe, et a fortiori ses régions orientales.

⁴³¹ Ou des hellénophones. Il faut noter au passage que Strabon regrette, non pas que l'Inde n'ait pas été explorée de façon récente, mais qu'elle ne l'ait pas été par des Grecs, c'est-à-dire des voyageurs capables d'en faire un exposé en grec, accessible, donc.

⁴³² C'est l'opinion, par exemple, de J.W. Drijvers (Drijvers 1998, p. 279-281).

1.2 Pline

Avec Pline, nous entrons dans un tout autre genre de production et de milieu. Né à peu près à la mort de Strabon, en 23 ou 24 de notre ère, en Italie, il ne quitte le territoire italien que pour s'acquitter de son service militaire qui le mène en Gaule, en Germanie et en Hispanie, puis reste en Hispanie où il assume la charge de procureur que lui a confiée l'empereur Vespasien dont il est proche. Il vit toute sa vie dans l'entourage impérial, et c'est à Vespasien César⁴³³ qu'il dédie en 77 sa monumentale *Histoire Naturelle* en 37 livres. Malgré sa proximité avec les empereurs et les importantes charges qu'il exerce, il n'a pas pour son oeuvre l'ambition austère qu'avait Strabon de servir la politique impériale : son ouvrage est un livre de curiosités adressé à un public d'érudits soucieux de nourrir leurs loisirs et d'acquérir une culture générale la plus large possible, dans lequel il souhaitait que l'on pût musarder et puiser selon son goût et le temps dont on disposait⁴³⁴. Il se donnait pour but de faire la somme du savoir du temps dans le domaine de ce que nous appellerions aujourd'hui les sciences de la vie et de la terre, et de divertir ses lecteurs en recueillant de façon la plus exhaustive les particularités du monde dans lequel il vivait⁴³⁵. Le critère de sélection des données ici n'est donc pas la vraisemblance mais l'intérêt que peut éveiller tout ce qui suscite l'étonnement, la surprise, voire l'incrédulité – les *mirabilia*. Il se vante donc dans sa préface d'avoir rassemblé pour écrire son livre 20 000 faits dignes d'intérêts, provenant de la lecture d'environ 2000 volumes que l'on doit à 100 auteurs de choix, dont il précise que la plupart étaient très peu lus à son époque, et de donner ainsi accès à des faits ignorés de ses prédécesseurs ou découverts ultérieurement⁴³⁶. Il nomme ces auteurs dans la table des

⁴³³ Vespasien César, le futur empereur Titus, associé au pouvoir depuis 71 et qui succèdera à son père Vespasien en 79.

⁴³⁴ C'est à cela que doit servir la table des matières qu'il fait succéder à la préface et qu'il destine de même, avec un brin de coquetterie, à Vespasien dont il fait mine de respecter l'emploi du temps chargé. Composer une table était encore considéré comme un exercice original et rare, puisqu'il prend la peine de le justifier en citant un précédent dans la littérature romaine, l'ouvrage intitulé en grec '*Epoitidées*' de l'écrivain Valerius Soranus.

⁴³⁵ Sur le projet encyclopédique de Pline, qu'il rattache explicitement à une tradition culturelle grecque qu'il se vante d'être le premier à importer en latin, voir Naas 2000. On y trouvera en particulier des développements sur le soin tout à fait particulier mis par Pline à allier souci de vérité dans l'enquête sur la nature et recherche du merveilleux (*mirabilia*) comme principal objet d'intérêt (c'est-à-dire l'atypique, l'inexpliqué, ou le magique).

⁴³⁶ *Praefatio*, § 17 : *XX rerum dignarum cura — quoniam, ut ait Domitius Piso, thesauros oportet esse, non libros — lectione voluminum circiter VV, quorum pauca admodum studiosi attingunt propter secretum materiae, ex exquisitis auctoribus centum inclusimus XXXVI voluminibus, adiectis rebus plurimis, quas aut ignoraverant priores aut postea invenerat vita* : « 20 000 faits dignes d'intérêts (puisque, au dire de Domitius Pison, il faut des magasins et non des livres), tirés de la lecture d'environ 2 000 volumes, dont un très petit nombre est pratiqué

matières, après l'énumération du contenu de chacun des chapitres, sans se soucier le moins du monde de les ranger par ordre chronologique, mais en distinguant scrupuleusement les auteurs romains des auteurs « étrangers » - c'est-à-dire les auteurs grecs, qu'ils fussent ou non nés dans des provinces romaines⁴³⁷. C'est donc un point de vue romain par excellence que représente Plin ici, forgé exclusivement par la culture livresque accessible à Rome au I^{er} siècle de notre ère.

Les trois livres consacrés à la géographie, qui correspondent aux tomes III à VI, ne constituent qu'une petite partie de son ouvrage, et suivent le même objectif, qui est de satisfaire à la curiosité et de collecter toutes les informations connues. Il y détaille pour chacune des parties du monde connu « situations, populations, mers, villes, ports, montagnes, fleuves, dimensions, peuples actuels ou passés »⁴³⁸. Plin évoque les régions orientales de l'empire parthe dans le livre VI, le dernier des livres géographiques, consacré à l'Asie orientale et aux pays situés le long des côtes méridionales du Golfe Persique jusqu'à l'Ethiopie. Sa description progresse en suivant les côtes : comme Strabon, il part du royaume du Pont et évoque la partie septentrionale de l'Asie jusqu'à l'océan oriental, puis revient d'est en ouest à partir de l'Inde jusqu'au Golfe Persique, et poursuit ensuite au delà jusqu'à l'Ethiopie en passant par la Mésopotamie et l'Arabie. Selon le sommaire composé par Plin lui-même et donné au livre I, le chapitre XXV était consacré à l'Ariane et aux pays qui s'y rattachaient, le chapitre XXVI à la route maritime vers l'Inde, et le chapitre XXIX aux royaumes de Parthes.

La Margiane

La Margiane fait l'objet au chapitre XVIII d'un petit développement spécifique, contenant des informations relativement récentes, inséré au sein de l'énumération des peuples qui se succèdent à l'est de la mer Caspienne :

A Caspiis ad orientem uersus regio est Apauortene dicta et in ea fertilitatis inclutae locus Dareium, mox gentes Tapyri, Anariaci, Staures, Hyrcani, a quorum litoribus idem mare

par les savants vu l'obscurité de la matière, et provenant de 100 auteurs de choix, ont été renfermés en 36 livres, avec l'addition d'une foule de faits ignorés de nos prédécesseurs ou découverts ultérieurement par les hommes. Et je ne doute pas d'avoir commis, moi aussi, bien des omissions ».

⁴³⁷ Où l'on voit que si les élites grecques de l'empire romain ont toujours marqué leur différence avec les Romains (voir Veyne 2005, chap. IV, p. 163-257), ceux-ci le leur rendaient bien.

⁴³⁸ *Situs, gentes maria oppida portus montes flumina mensurae populi qui sunt aut fuerunt...* : c'est ainsi qu'il annonce le sommaire de chacun des livres dans l'introduction destinée à Vespasien.

Hyrcaium vocari incipit a flumine Sideri ; citra id amnes Maziris, Strator, omnia ex Caucaso. Sequitur regio Margiane apricitatis inclutae, sola in eo tractu uitifera, undique inclusa montibus amoenis, ambitu stadiorum M·D, difficilis aditu propter harenosas solitudines per CXX p., et ipsa contra Parthiae tractum sita. In qua Alexander Alexandriam condiderat, qua diruta a barbaris Antiochus Seleuci filius eodem loco restituit Syrianam interfluente Margo, qui corruatur in Zotha lacu; maluerat illam Antiochiam appellari. Urbis amplitudo circumitur stadiis LXX. In hanc Orodes Romanos Crassiana clade captos deduxit. Ab huius excelsis per iuga Caucasi protenditur ad Bactros usque gens Mardorum fera, sui iuris.

A l'est des Caspiens s'étend une région appelée Apavortène, où se trouve Dareium, lieu d'une fertilité renommée ; puis les peuples des Tapyres, des Anariaques, des Staures et des Hyrcaniens, dont les rivages ont donné à la mer Caspienne le nom d'Hyrcanienne à partir du fleuve Sideris : en deçà, les rivières Maziris et Strator, cours d'eau venant tous du Caucase. Vient ensuite la région de Margiane, célèbre pour son climat ensoleillé, la seule dans cette contrée à produire de la vigne, enfermée de tous côtés par de riants montagnes, de 1500 stades de tour, difficile d'accès à cause des déserts de sable d'une étendue de 120 milles, située elle même en face de la région de la Parthie. Alexandre y avait fondé la ville d'Alexandrie ; après sa destruction par les barbares, Antiochus, fils de Séleucus, rétablit sur le même site une ville syrienne, à cheval sur le Margus dont les eaux s'écoulent dans le lac Zotha. Il avait préféré lui donner le nom d'Antioche. La ville a 70 stades de tour. C'est là que les Romains faits prisonniers dans la défaite de Crassus furent emmenés par Orodès. De ses hauteurs jusqu'en Bactriane par la chaîne du Caucase, s'étend le peuple indépendant et sauvage des Mardes.

Cette notice de Pline est particulièrement détaillée dans l'économie du livre VI : elle se présente comme une vignette insérée dans une énumération par ailleurs brève de divers peuples dont seuls les noms sont connus. La région devait susciter la curiosité du public cultivé de la Rome impériale auquel l'auteur s'adressait : on savait que les soldats romains faits prisonniers lors du désastre de Carrhae contre les Parthes y avaient été déportés (en 53 avant notre ère), et leur retour à Rome, qu'Auguste avait négocié en 20 avant notre ère avec la restitution des enseignes romaines, avait eu un immense retentissement dans l'empire, largement relayé par la propagande impériale⁴³⁹. Elle est appelée *regio Margiane* : Pline a

⁴³⁹ En 20 avant notre ère.

coutume de ne pas transposer la finale grecque en *êta* des noms de régions (de même *regio Adiabene, regio Apauortene, etc.*) ; quant au terme *regio*, il est utilisé très largement dans l'*Histoire Naturelle*, dans des contextes où l'on ne peut lui donner qu'un sens territorial et non administratif⁴⁴⁰.

A les confronter avec celles que contenait le texte de Strabon, les données fournies par Pline sur la Margiane se répartissent en trois catégories : celles qui reprennent des éléments déjà fournis par Strabon, issues peut-être des mêmes sources, dont la formulation parfois plus détaillée ressemble davantage à une glose précieuse de ces mêmes données qu'à la trace d'informations supplémentaires ; les éléments de nature géographique plus précis que ceux que donne Strabon, dont la mention suggère que Pline disposait d'autres ressources documentaires que ce dernier ; enfin des données historiques qui ne figurent pas chez Strabon mais que celui-ci a pu prendre le parti d'écarter pour rester fidèle à son projet de composer une géographie, ou qu'il avait déjà évoquées dans son ouvrage historique sur les Parthes.

Comme chez Strabon, la Margiane est formée à la fois de plaines et de reliefs ; il évoque ses « hauteurs » (*hujus excelses*), à partir desquelles la chaîne du Caucase se poursuit vers la Bactriane, et des montagnes « où il fait bon vivre » (*montes amoeni*) : il mentionne cette clémence du climat pour marquer l'opposition à celui des « hauteurs » précédentes, ou à celui des étendues désertiques qui rendent laborieux l'accès à la ville, ou bien, peut-être, pour souligner le caractère hospitalier d'un territoire qui offre des possibilités de pâturage ; mais il ne s'agit peut-être que d'une glose destinée à donner de l'attrait à sa description⁴⁴¹. Nous savions déjà par Strabon que les hauteurs de la Margiane étaient habitées par des populations nomades. Comme Strabon, Pline évoque la plaine fertile entourée de déserts, formant oasis grâce aux eaux du fleuve Margos qui la traverse ; il précise que ce territoire a 1500 stades de tour, ce qui est exactement la taille assignée par Strabon à la muraille construite par Antiochos pour isoler et protéger un espace autour de la ville qu'il fonde, mais il ne fait pas mention d'une quelconque construction⁴⁴².

Il mentionne des détails plus précis que Strabon : il insiste sur le caractère tempéré du climat, bien connu, précise-t-il (*apricitatis incluta*) ; il évoque comme lui la culture de la vigne, mais

⁴⁴⁰ Le mot *regio* est employé par Pline dans un sens territorial et non administratif.

⁴⁴¹ Le mot *amoenus*, dans le livre VI, est toujours employé pour désigner un climat clément par rapport à des territoires peu hospitaliers, ainsi en VI, 17.45, à propos de Choara, en Parthie, qui ne se trouve ni dans le désert, ni sur les hauts cols ; en VI, 35.197 à propos de l'ombre de moyennes montagnes d'Ethiopie, offrant un abri à l'excès du climat et au contraste des paysages.

⁴⁴² On a parfois considéré que le groupe « *ambitu stadiorum M·D* » (« de 1500 stades de tour ») se rapportait aux montagnes (*montes amoeni*) évoquées dans le groupe précédent, mais l'économie de la phrase rend cette interprétation fort douteuse : le groupe est à mettre sur le même plan que « *undique inclusa montibus amoenis* » qui le précède, ou « *difficilis aditu...* » qui le suit. Pline, comme d'ordinaire, énumère à la suite les particularités de la région qu'il a rassemblées dans ses sources.

ajoute que la Margiane est la seule région des environs à en produire ; il donne une mesure chiffrée de l'extension de la zone désertique qui entoure l'oasis (*120 pas*), et il ajoute qu'il s'agit d'un désert de sable (*harenosas solitudines*) ; surtout, il décrit avec précision le delta du Margos, ce que ne faisait pas Strabon : les eaux de celui-ci se séparaient en divers cours d'eau au niveau de la ville, puis convergeaient vers un lac appelé lac *Zotha* (*interfluente Margo, qui corrivatur in Zotha lacu*), dont on ne sait s'il est un lac artificiel de retenue ou un bassin naturel.

Quant aux données historiques que fournit Pline, elles concernent d'abord la ville fondée par Antiochos Ier. Il précise qu'elle a été établie sur le site d'une Alexandrie fondée par Alexandre, qui avait été détruite entre-temps par des « barbares » (*diruta barbaris*). Pline est le seul parmi les auteurs gréco-romains à mentionner la fondation d'une Alexandrie dans l'oasis de Margiane⁴⁴³. La ville d'Antiochos est donc une refondation que Pline évoque d'abord sous le nom de *Syriana* (*eodem loco restituit syrianam*), toponyme qui reste mystérieux⁴⁴⁴ ; Antiochos aurait par la suite jugé préférable de la nommer à son nom (*maluerat illam Antiochiam appellari*). Pline sait aussi, comme tous les Romains de son époque sans doute, que c'est dans cette Antioche de Margiane que le roi parthe Orode II avait déporté les prisonniers romains de la bataille de Carrhae en 53. Leurs récits avaient pu diffuser à Rome des informations nouvelles sur l'Antioche de Margiane et ses environs, dont on trouverait un écho dans la description de Pline⁴⁴⁵.

On a beaucoup glosé sur la mention qu'il fait des montagnes qui entourent la région « de toutes parts » (*undique inclusa montibus amoenis*). En effet, quelle que soit la manière dont on considère le bassin du Murghab réel, il est impossible de le considérer comme environné « de toutes parts » par des massifs montagneux. Or cette mention a justifié deux propositions. La première situait l'Antioche de Margiane, et l'Alexandrie qui la précédait, sur le moyen Murghab, au niveau de l'actuelle Marushak. Elle avait pour elle de correspondre davantage aux reconstitutions de l'itinéraire d'Alexandre : on supposait que l'armée du conquérant, qui

⁴⁴³ Pour la discussion à laquelle a donné lieu le caractère historique ou non de cette information, voir Grenet/Rapin 2001, p. 79-80. Il ressort surtout de ce débat qu'une intervention d'Alexandre ou d'un corps d'armée dépêché sur place à un moment donné de sa progression vers l'est est tout à fait plausible, mais que la question est absolument indécidable à partir de la documentation dont nous disposons.

⁴⁴⁴ E. Littré en 1855 traduisait par « ville syrienne », mais l'adjectif n'est pas attesté ailleurs en ce sens : celui qui correspondait à la Syrie avait la forme *syrius*.

⁴⁴⁵ Pline évoque aussi un peu plus loin dans le texte l'ouvrage rédigé par Démodamas, général de Séleucos puis de son fils Antiochos, qui avait mené une expédition au delà de l'Iaxarte : *Transcendit eum amnem Demodamas, Seleuci et Antiochi regum dux, quem maxime sequimur in his, arasque Apollini Didymaeo statuit*. (« Ce fleuve [le Tanais / Iaxarte] fut traversé par Démodamas, général des rois Séleucos et Antiochos, que nous suivons de préférence dans cette partie, et il établit des autels à Apollon Dydiméen », VI, 49). Pline fait incontestablement référence à lui comme source pour les régions situées en Sogdiane et au-delà de l'Iaxarte, mais on ne sait jusqu'où étendre la « partie » qu'il nourrit (*quem maxime sequimur in his*).

marchait au plus court vers la Bactriane, avait pu arriver jusqu'à ce point du Murghab avant que la révolte du satrape d'Arie ne le fasse rebrousser chemin⁴⁴⁶. Mais c'était négliger d'autres éléments sur lesquels Pline et Strabon s'accordent : tous deux situent sans ambiguïté la ville en plaine, dans une oasis entourée d'une large étendue désertique, et Pline en décrit même le delta. L'exploration des sites de Merv sur le delta du Murghab a levé les derniers doutes⁴⁴⁷, et l'hypothèse est aujourd'hui à peu près définitivement abandonnée⁴⁴⁸.

Selon la seconde hypothèse, proposée récemment par les archéologues A. Bader, V. Gaibov, A. Gubaev et G. Koshelenko⁴⁴⁹, la Margiane décrite par Pline correspondrait non plus à celle que décrivait Strabon, dont les limites étaient définies géographiquement par la vallée du Murghab, mais à un royaume de Margiane, apparu au début du Ier siècle, c'est à dire entre deux époques, celle des informations dont disposait Strabon et celle des sources de Pline. Ce territoire se serait étendu vers l'ouest et le nord-ouest pour englober les contreforts du Kopet Dagh. Certes, l'espace ainsi défini n'est toujours pas « entouré de montagnes de toutes parts », mais des reliefs le bordent au sud-est, au sud, à l'est et au nord-est.

L'équipe d'archéologues propose d'interpréter la mention de Pline d'après les textes postérieurs, en particulier un passage consacré à la Margiane dans la *Collectanea Rerum Memorabilium* de Solin, écrit à un moment indéterminé entre 251 et 380/390, dont on juge d'ordinaire que Pline était une des sources principales d'information⁴⁵⁰. La notice de Solin est effectivement très proche de celle de Pline, voire quasiment une réécriture mot à mot ; la seule variante significative est précisément une glose imagée sur les montagnes qui entourent la région « comme un théâtre » : « *In faciem theatralem montibus clauditur* ». On peut certes supposer que Pline avait sous les yeux d'autres documents, en particulier cartographiques. Sur la carte élaborée par Ptolémée par exemple, dont nous allons parler plus loin, la Margiane forme un quadrilatère bordé de montagnes sur trois côtés ; mais cela peut fort bien s'expliquer par la compilation anarchique de documents d'époques différentes et par une série d'erreurs strictement cartographiques : il est impossible d'attribuer une date fiable au résultat ainsi obtenu. Ajoutons que si la Margiane de Pline s'étendait vers l'est jusqu'aux contreforts du Kopet Dagh, elle engloberait une partie de l'Arie, le bassin du Tedjen, en particulier l'oasis de Sarakhs où l'on passait le fleuve ; or Pline continue de ne mentionner que le seul Margos en

⁴⁴⁶ Grenet/Rapin 2001, p. 80 : ils suivent P. Bernard, qui lui-même suit une restitution des faits proposée par G. Rawlinson.

⁴⁴⁷ Les explorations du moyen et du bas Murghab n'ont permis de repérer aucun site d'époque préislamique ; pour les établissements médiévaux, voir les références données dans Bernard 2005, p. 952, note 60.

⁴⁴⁸ C. Rapin exprime toutefois encore quelques doutes (voir Rapin 2001, p. 223, note 49).

⁴⁴⁹ Gaibov/Gubaev/Koshelenko 1998.

⁴⁵⁰ Solin, 49.2-3.

Margiane... Il est une solution plus simple et, somme toute, aussi plausible : considérer que ce *undique inclusa montibus* est une interprétation erronée de l'expression grecque employée par Strabon lui-même, « **ὑπο; τῶν οἰωνῶν ἐγκλειόμενα** », manière habituelle de décrire la situation de la région à flanc de montagne, surtout quand on y arrivait du sud, par l'Arie. Nous avons vu que la formulation grecque prêtait à ambiguïté. Pline, moins familier de ces régions et des textes les concernant que Strabon, a pu comprendre qu'elle signifiait « enfermée à l'intérieur par des montagnes ».

Les archéologues font valoir aussi à l'appui de leur hypothèse l'évocation de la Margiane immédiatement à la suite des Hyrcaniens dans l'énumération de Pline. Ils jugent que c'est là la trace d'une extension de la Margiane sur les piémonts nord du Kopet Dagh au détriment de la Parthie. Les territoires de cette dernière auraient été peu à peu conquis par les Margiens depuis l'est et par les Hyrcaniens depuis l'ouest, chacun des peuples s'étant constitué en royaume autonome. Il est particulièrement hasardeux d'interpréter ce passage comme une donnée tardive, dans la mesure où Pline prend la peine de préciser que, selon la représentation de l'Asie qu'il suit, la satrapie d'origine des Parthes, qu'il appelle *Parthyaëa*, se situait elle-même sur les contreforts méridionaux des monts du Taurus, et qu'elle avait l'Hyrcanie au nord :

Quod ad Parthos attinet, semper fuit Parthyaëa in radicibus montium saepius dictorum, qui omnes eas gentes praetexunt habet ab ortu Arios, a meridie Carmaniam et Arianos, ab occasu Pratitas Medos, a septentrione Hyrcanos, undique desertis cincta.

« Quant aux Parthes proprement dits, il y eut toujours une Parthie au pied de ces montagnes, souvent nommées, qui couvrent toutes ces nations. La Parthie a du côté de l'orient l'Arie, au midi la Carmanie et l'Ariane, du côté de l'occident les Mèdes Pratites, du côté du nord les Hyrcaniens ; elle a une ceinture de déserts »⁴⁵¹

En outre, selon le rapport de Pline, les monts du Taurus formaient déjà sur la carte d'Agrippa la frontière septentrionale de la région déjà plus vaste qu'il appelait Parthie :

Namque is Mediam et Parthiam et Persidem ab oriente Indo, ab occidente Tigri, a septentrione Tauro Caucasio, a meridie Rubro mari terminatas patere in longitudinem |XIII|·XX p., in latitudinem DCCCXL prodidit.

⁴⁵¹ Pline, VI, 29.

« [selon Agrippa] la Médie, la Parthie et la Perside, délimitées à l'est par l'Indus, à l'ouest par le Tigre, au nord par le Taurus et le Caucase, au sud par la Mer Rouge, s'étendent en longueur sur 1.320.000 pas, et en largeur 840.000 »⁴⁵²

Dans ces représentations, les monts du Taurus sont réduits à une ligne frontière sans épaisseur, comme ce sera le cas plus tard sur la carte de Ptolémée, ce qui induit un déplacement des peuples et des régions occupant les reliefs. Seul Strabon, nous l'avons vu, tient compte de l'épaisseur des massifs montagneux, et y situe donc correctement le domaine d'origine des Parthes.

On voit bien le danger de sélectionner des éléments de ces textes construits par compilation de données d'époques différentes, sans procéder d'abord à une étude contextuelle interne précise⁴⁵³. Chez Pline, c'est le contenu historique de la vignette consacrée à la Margiane qui contient les données datées les plus récentes, et non le cadre géographique dans lequel elle est insérée, dont la représentation est figée.

La proximité de certaines données entre Pline et Strabon a permis d'imaginer que l'un et l'autre puisaient à la même et unique source⁴⁵⁴. V.P. Nikonorov, comparant les notices sur la Margiane chez les divers auteurs, a ainsi suggéré qu'elles provenaient toutes de la même source, l'œuvre d'Apollodore d'Artemita, et que les différences entre elles résultaient des choix auxquels chacun des auteurs avait procédé dans son œuvre⁴⁵⁵. Strabon insiste en effet à plusieurs reprises sur l'usage qu'il fait de l'œuvre d'Apollodore d'Artemita pour ces régions, mais Pline, en revanche, ne le cite pas parmi la grosse trentaine d'auteurs étrangers qu'il a utilisée pour rédiger son chapitre VI et qu'il prend la peine de nommer, ce qui ne trouble pas V.P. Nikonorov. L'hypothèse extrême formulée par celui-ci l'a conduit à attribuer à ce même Apollodore l'origine de la mention par Pline de la déportation en Margiane des prisonniers romains de la bataille de Carrhae en 53 avant notre ère. La date d'Apollodore s'en trouve par là modifiée de plus d'un demi-siècle par rapport aux estimations habituelles...⁴⁵⁶ Or s'il est plausible que Strabon, pour rédiger sa *Géographie*, ait écarté de sa source les éléments

⁴⁵² Pline, VI, 137.

⁴⁵³ Il est sans doute moins périlleux, au regard des données que l'on a par ailleurs - quoique tout aussi sujet à caution - d'interpréter l'absence de la Margiane et de l'Arie parmi les peuples d'Asie évoqués par Strabon en II, 5, 31, comme la trace de l'inclusion de ces deux régions dans le royaume bactrien.

⁴⁵⁴ C'est une forte pente, chez les philologues, qui ne laisse pas d'étonner, que celle qui consiste à s'évertuer à ramener à une hypothétique source commune deux textes qui présentent des similitudes, voire même seulement des parentés, alors que nous ne réfléchissons que sur une parcelle infime du corpus existant à l'origine...

⁴⁵⁵ Nikonorov 1998.

⁴⁵⁶ Il est le plus souvent daté de la première moitié du Ier siècle avant notre ère (Chaumont 1987).

historiques qui ne servaient pas directement à illustrer une donnée géographique - d'autant plus qu'il avait déjà consacré des développements à l'histoire des Parthes dans son œuvre historique - il est difficile d'imaginer qu'il ait négligé les détails de nature strictement géographique que mentionne Pline, comme la description du delta ou la mesure des étendues de désert autour de la ville. Du reste, les ruptures de transmission des documents antiques, tout autant que l'usage constant des auteurs gréco-romains de compiler des sources variées sans s'y référer rendent ces restitutions de filiations directes entre les textes fort sujettes à caution quand elles ne sont pas mentionnées explicitement par les auteurs. En tout état de cause, une hypothèse qui entend ramener à une unique source des éléments hétérogènes n'accroît en rien notre connaissance de la période et des régions qui nous occupent, ni n'aide à rendre compte d'aspects particuliers des textes considérés.

Quoi qu'il en soit, contrairement à Strabon, Pline n'associe pas la Margiane à l'Arie et ne mentionne pas l'importance particulière qu'avaient ces régions dans cette partie de l'Asie septentrionale. Aucune indication toutefois ne permet d'évaluer la valeur documentaire de cette différence, d'autant que Pline, manifestement, avait une idée confuse du rapport entre l'Arie et l'Ariane.

Le sud de l'Hindukush

Contrairement à Strabon, Pline n'associe pas l'Arie avec la Margiane parmi les pays du nord : elle fait partie de l'ensemble des quatre satrapies méridionales situées à l'ouest de l'Inde dont les descriptions, diverses chez les différents auteurs, le laissent, selon son propre aveu, un peu désorienté. Il rapporte ainsi que certains d'entre ceux qui ont décrit l'Inde lui adjoignent à l'ouest de l'Indus, au-delà « des Taxiles avec leur ville célèbre », les satrapies de Gédrosie, Arachosie, Arie et Paropamisades, tandis que d'autres attribuent ces territoires aux Ariens :

Etenim plerique ab occidente non Indo amne determinant, sed adiciunt quattuor satrapias, Gedrosos, Arachotas, Arios, Paropanisadas, ultimo fine Cophete fluuio, quae omnia Ariorum esse aliis placet.

« En vérité, la plupart des auteurs ne font pas du fleuve Indus la limite occidentale, mais ajoutent quatre satrapies : les Gédrosi, les Arachotes, les Arii et les Paropanisades, avec la

rivière Cophès comme dernière limite ; d'autres toutefois affirment que tout cela appartient aux Arii »⁴⁵⁷.

La notation est particulièrement intéressante pour nous, même si, ici comme ailleurs, Pline ne donne aucun élément de datation, ni aucune indication permettant de situer chronologiquement les auteurs auxquels il se réfère. La question qui se pose est de savoir si les auteurs en question décrivent l'Inde géographique ou un territoire indien délimité de façon politique.

La présentation de cette région peut naturellement suggérer que le découpage dont il est question est de nature géographique ou culturelle ; comme l'a fait remarquer G. Fussman, qui a consacré un séminaire à la question, aucune source ancienne n'a jamais marqué de limite culturelle précise entre un espace indien et un espace iranien au nord-ouest de la péninsule indienne : la vallée de l'Indus et les régions qui la jouxtaient à l'ouest formaient une large zone de confins où traits indiens et traits iraniens devaient se mêler⁴⁵⁸. Mais toutes les notations de nature géographique que nous avons conservées de la région dans la littérature gréco-romaine s'accordent à placer la frontière de l'Inde au niveau de l'Indus. Ainsi fait Strabon, nous l'avons vu, qui décrit l'Inde selon le rapport de Mégasthène et les régions du sud de l'Hindukush d'après Eratosthène. Mais s'il choisit explicitement une définition géographique de l'Inde, il note que la frontière politique s'est modifiée depuis l'époque de ce rapport, en particulier au moment de la cession par Séleucos Ier de territoires iraniens au roi maurya Chandragupta⁴⁵⁹. L'extension occidentale du domaine maurya qui en résulte, non précisée dans les textes, a fait l'objet d'amples débats, la discussion portant précisément sur la possibilité d'une concession territoriale de Séleucos aussi vaste que ces quatre satrapies ; les publications les plus récentes semblent pencher pour une vision « minimaliste » de ce territoire qui incluerait au maximum l'Arachosie, au moins dans sa partie orientale, et

⁴⁵⁷ Pline, VI, 22. Il s'agit sans doute de la Kubhā, ou rivière de Kabul, affluent de la rive droite de l'Indus. Mais sa position, chez Pline, est plutôt confuse. On ne sait quel fleuve il désigne ici par le nom de Cophès ; celui-ci réapparaît plus bas parmi les fleuves situés au sud ouest de l'espace des quatre satrapies qu'il décrit, baignant la ville de Condigramma, et recevant trois affluents navigables qu'il appelle Saddaros, Parospus et Sodamus. Pline évoque le Cophès en VI, 62, c'est un des points de repères des calculs de distance de Diognète et Baeton, réalisés pour Alexandre : la distance entre l'Alexandrie du Caucase et le fleuve, au niveau de la ville indienne de Peucolatis (Pushkalāvati, dans les environs de Peshawar) est de 237 milles, et de là au fleuve Indus et à la ville de Taxila, de 60 milles ; et en VI, 94.

⁴⁵⁸ Fussman 1984/1985.

⁴⁵⁹ Sur la conclusion entre eux du traité qui établit la frontière entre leurs deux empires, voir l'interprétation récente de L. Capdetrey (Capdetrey 2007, p. 43-50, en particulier p. 46).

éventuellement la Gédrosie⁴⁶⁰. Mais seule l'archéologie pourra faire avancer la question. D'après la documentation écrite dont nous disposons, la question du rattachement des territoires du sud de l'Hindukush à l'espace politique indien se pose de nouveau à l'époque gréco-bactrienne. Les textes dont nous disposons, ceux de Strabon et de Justin, sont fort peu explicites sur l'étendue des conquêtes indiennes des souverains gréco-bactriens : la seule précision apportée à ce propos concerne les territoires situés au-delà de l'Hypanis, et nous la devons au scepticisme de Strabon devant l'affirmation d'Apollodore d'Artemita selon laquelle les Gréco-Bactriens auraient étendu leur domaine indien au-delà des territoires conquis par Alexandre⁴⁶¹. Le seul indice concernant les régions plus occidentales est indirect : il s'agit de l'allusion par Justin aux conflits qui, à l'époque d'Eucratide, ont opposé les Bactriens à différents peuples, parmi lesquels, outre les Sogdiens et les Indiens, figurent les Arachosiens, les Drangiens et les Ariens. Le statut de ces peuples par rapport aux Bactriens n'est pas clair, mais on suppose habituellement qu'ils faisaient alors partie de l'empire bactrien dont Eucratide tentait de s'emparer, ce qui implique une large extension de celui-ci vers l'ouest à cette époque⁴⁶². Or au sein de cet empire bactrien considéré dans son ensemble, la répartition du territoire entre les quelques souverains mentionnés par les textes gréco-romains et ceux, plus nombreux, connus par les monnaies dites « indo-scythes », est une question non résolue.

La question du rattachement politique de ces satrapies au domaine indien se pose peut-être pour des périodes postérieures : la documentation numismatique d'époque scythe, dont nous reparlerons, le suggère, mais les textes gréco-romains qui nous sont parvenus sont muets à ce propos, jetant le doute sur l'existence même d'une documentation écrite sur le sujet.

Revenons au texte de Pline. La description des quatre satrapies en question, repoussée quelques paragraphes plus loin, après la description de l'île de Ceylan (*Taprobane*), témoigne d'une belle confusion. Les toponymes se pressent et s'enchaînent, parfois se répètent, et il est extrêmement difficile de reconstituer une logique quelconque à la description :

Haec conperta de Taprobane. Quattuor satrapiae, quas in hunc locum distulimus, ita se habent. (23) A proximis Indo gentibus montana. Capisene habuit Capisam urbem, quam diruit

⁴⁶⁰ Pour la reprise des termes du débat et les chercheurs qui y sont impliqués, voir Capdetray 2007 p. 47 ; P. Bernard s'est aujourd'hui rallié à la vision dite « maximaliste » (voir Bernard/ Rougemont/Pinault 2004, p.294-296).

⁴⁶¹ XV, 1, 3.

⁴⁶² Justin, LXI, 6, 3 : « *Sogdianorum et Arachotorum et Drangarum et Areorum Indorumque bellis fatigati ad postremum ab inualidioribus Parthis uelut exsanguis oppressi sunt* ».

Cyrus. Arachosia cim flumine et oppido eiusdem nominis, quod quidam Cufim dixere, a Samiramide conditum. Amnis Erymandrus, praefluens Parabesten Arachosiorum. Proximos his a meridie ad partem Arachotarum faciunt Dexendrusos, a septentrione Paropanizadas, Cartana oppidum sub Caucaso, quod postea Tetragonis dictum. Haec regio est ex eduerso Nactriae, Ariorum deinde cuius oppidum Alexandria, a conditore dictum, Sydraci, Dangalae, Parapinae, Cataces, Mazi; ad Caucasum Cadrusi, oppidum ab Alexandro conditum. Infra haec omnia planiora. Ab Indo Ariana regio, ambusta feruoribus desertisque circumdata, multa tamen interfusa opacitate cultores congregat circa duos maxime fluuios, Tonberon et Arsapen; oppidum Artacoana, arius amnis, qui praefluit Alexandriam ab Alexandro conditam; patet oppidum stadia XXX multoque pulchrius sicut antiquius Artacabene, iterum ab Antiocho munitum, stadia quinquaginta; Dorisdorsigi gens; amnes Pharnacotis, Ophraduis; Prophtasia, oppidum Zaraspadum, Drangae, Euergetae, Zarangae, Gedrusi, oppida Peucolis, Lyphorta, Methorgum; deserta; amnis Maniain, Acutri gens, flumen Eorum, gens Orbi, flumen nauigabile Pomarus Pandarum finibus, item Cabirus Suarorum, ostio portuosum, oppidum condigramma, flumen Cophes; influunt in eum nauigabilia Saddaros, Parospus, Sodamus. Arianae partem esse Daritim aliqui uolunt mensuramque produnt utriusque longitudinem XVIII . L, latitudinem dimidio minorem quam Indiae. Alii Gedrusos et Sires posuere per CXXXVIII p., mox Ichthyophagos Oritas propria, non Indorum, lingua loquentes per CC p. – Ichthyophagos omnes per Alexander uetuit piscibus uiuere - , deinde posuere Arbiorum gentem per CC p., ultra deserta; dein Carmania ac Persis atque Arabia.

Voilà ce qu'on sait de Taprobane. La situation des quatre satrapies que nous avons renvoyées ici est la suivante : après les peuples les plus voisins de l'Indus, on rencontre les régions montagneuses. En Capisène se trouvait la ville de Capisa détruite par Cyrus; l'Arachosie, avec le fleuve et la place du même nom, que quelques-uns ont appelée Cufis, fondée par Samiramis; le fleuve Erymandus, qui baigne Parabaeste des Arachosiens. Tout à côté de ceux-ci, au midi, touchant une partie des Arachotes, on place les Dexendrusos; au nord, les Paropanizadas et, au pied du Caucase, la place de Cartana, plus tard appelée Tetragonis. Cette région fait face à la Bactriane, puis vient celle des Arioi, dont la ville est appelée Alexandrie d'après son fondateur; les Sydraces, les Dandales, les Parapines, les Cataces, les Mazes. Près du Caucase, les Cadrusos, avec la ville fondée par Alexandre. Au dessous, la contrée est plus plate dans son ensemble. En partant de l'Indus, la région de l'Ariane, brûlée par une chaleur torride, entourée de déserts, et cependant parsemée d'endroits très ombragés, rassemble des paysans surtout le long de deux rivières, le

Tonberos et l'Arosape ; la ville d'Artacoana, la rivière Arius, qui baigne la ville d'Alexandrie fondée par Alexandre, d'une étendue de 30 stades ; Artacabène, beaucoup plus belle et aussi plus ancienne, dont Antiochus releva les murailles, d'une étendue de 50 stades ; la tribu des Dorisdorsiges ; les rivières Pharnacotis et Ophradus ; Prophtasia ; la ville de Zaraspadum ; les Dranges, les Euergètes, les Zaranges, les Gédruces, les villes de Peucolis, Lyphorta et Méthorgum ; une région désertique ; la rivière Manain, la tribu des Acutres, la rivière Eorum, la tribu des Orbes, la rivière Pomanus, navigable, à la frontière des Pandes et de même le Cabirus à celle des Suares, avec un port à son embouchure ; la ville de Condigramma et le fleuve Cophès, avec ses affluents navigables, le Saddaros, le Parospus et le Sodamus. Certains veulent faire de la Daritis une partie de l'Ariane et donnent comme dimensions pour les deux une longueur de 1850 milles et une largeur inférieure de moitié à celle de l'Inde. D'autres placent les Gédruces et les Sires sur 138 milles, puis sur 200 milles, les Orites Ichthyophages, qui ne parlent pas la langue des Indiens, mais ont la leur propre – Alexandre interdit à tous les Ichthyophages de se nourrir de poissons - ; puis ils placent la tribu des Arbies sur 200 milles ; au-delà, une région désertique, puis la Carmanie, la Perse et l'Arabie⁴⁶³.

Pline part des contreforts méridionaux de l'Hindukush, qu'il décrit d'est en ouest jusqu'à l'Arie. Il commence par suivre les cours d'eau vers le sud, de Bégram à l'Arachosie, dont il n'évoque pas l'Alexandrie, jusqu'à la ville de Parabesten que l'on a proposé d'identifier avec Bust, au confluent de l'Hilmend et de l'Arghandab⁴⁶⁴, évoque un peuple installé immédiatement au sud, les Dexendruces, puis il remonte vers le nord et évoque les Paropamisades, enfin cite, vers l'ouest, l'Arie et sa capitale d'Alexandrie. Il repart ensuite de l'Indus pour décrire d'ouest en est la bande de terre située au dessous. Il appelle « Arianè » la première région rencontrée alors, dont la description correspond à peu près à ce que l'on peut dire de ces massifs hostiles creusés de vallées désertiques que forme aujourd'hui le Beluchistan. Pline fait alors manifestement confusion entre l'Arianè et l'Arie : fidèle à sa manière d'insérer des vignettes de données plus précises ou plus récentes au sein des énumérations de peuples ou de villes qu'il reproduit, il mentionne la ville d'Artacoana, la rivière Arius et la ville d'Alexandrie, tous éléments que l'on connaît par ailleurs pour appartenir à la satrapie d'Arie, sans se rendre compte qu'il a déjà évoqué l'Alexandrie d'Arie

⁴⁶³ Pline, VI, 25.

⁴⁶⁴ Voir *supra*.

antérieurement. Nous ne nous arrêterons pas ici sur chacun des toponymes, noms de fleuves et de peuples : nombre d'entre eux a fait l'objet de propositions d'identifications savantes et invérifiables, et il est impossible, dans la plupart des cas, de reconstituer le principe de déformation ou le nom iranien originel⁴⁶⁵. On connaît par ailleurs la ville de Prophtasia, où s'est arrêté Alexandre ; « Dranges, Evergètes, Zaranges, Gédruses » sont aussi des noms de peuples qui figurent dans les histoires d'Alexandre : Pline les a sans doute conservés dans l'ordre où il les avait lus, puisque sa propre description allait en sens inverse. Il reprend aussi de ses sources la confusion entre Dranges et Zaranges qui correspondent à deux prononciations locales différentes du même nom ; quant aux Gédruses, ils sont cités parmi les autres dans l'énumération, alors que dans le plan qu'annonçait Pline, ils constituaient l'une des satrapies principales de la région. La région de Daritis, dont l'appartenance à l'Ariane est discutée, est inconnue par ailleurs⁴⁶⁶. Pline conclut le passage en évoquant brièvement la côte telle qu'elle est décrite par les historiens d'Alexandre, avec les considérations de distances habituelles, en comparant les données dont il dispose.

Il y a, dans ce passage, de façon évidente, plus de jubilation à accumuler les toponymes et noms de peuples, plus de plaisir à intégrer la matière à foison et remplir l'espace de l'imaginaire, que de souci d'exactitude et de cohérence dans la représentation de la région. Il y a donc peu à en tirer en matière de connaissance positive. En outre, rien ne laisse supposer qu'il ait eu accès à des informations récentes : la Chaarène parthe de Strabon, par exemple, n'est pas mentionnée, et aucune notation de date n'est donnée concernant les toponymes que nous ne connaissons pas par ailleurs. S'il ne faisait bien que reproduire ici une documentation puisée de façon extensive dans des documents anciens, c'est sans doute qu'il n'avait pas eu accès à une documentation plus récente. Car il ne méprisait pas, comme Strabon, les rapports des marchands : il se vante même d'avoir pu, grâce aux descriptions des marins marchands de la route de l'Inde, comparer les données anciennes avec des données nouvelles dont on disposait sur les littoraux. Il ne se prive pas, toutefois, de faire le récit du retour de la flotte d'Alexandre depuis l'Indus jusqu'au Golfe Persique, en le reprenant d'une œuvre de Juba II de Maurétanie : c'était certainement là un morceau de bravoure littéraire incontournable de toute évocation de l'Inde à cette époque. Après avoir détaillé un trajet et des étapes que nous connaissons par d'autres sources, il en vient aux trajets contemporains, dont nous avons déjà

⁴⁶⁵ On trouvera la plupart d'entre elles dans l'apparat de notes de l'édition des Belles-Lettres, 1980, que l'on doit à J. André et J. Filliozat.

⁴⁶⁶ Je laisse de côté les rapprochements parfois proposés, sur des bases strictement phonétiques, avec des noms de peuples situés par Hérodote ou d'autres auteurs anciens à de tous autres endroits de l'Asie, et la question de leur pertinence, sur laquelle j'ai de sérieuses réserves.

parlé :

Sed priusquam generatim haec persequamur, indicari convenit quae prodidit Onesicritus classe Alexandri circumvectus in mediterranea Persidis ex India, enarrata proxime a Iuba, deinde eam navigationem, quae his annis comperta servatur hodie.

« Mais, avant d'entrer dans le détail, il convient d'indiquer ce que rapporte Onésicrite : ce commandant de la flotte d'Alexandre vint par mer de l'Inde dans le Golfe Persique, cela a été décrit récemment par Juba ; puis j'exposerai la route que l'on a découverte dans ces derniers temps, et que l'on suit aujourd'hui »⁴⁶⁷.

Et il conclut sa description de la route contemporaine par la considération suivante :

Quae omnia gentium portuumue aut oppidorum nomina apud neminem priorum reperiuntur, quo apparet mutari locorum status.

« Tous ces noms de peuples, de ports ou de villes, ne figurent chez aucun des auteurs précédents, d'où il apparaît que les situations géographiques ont changé ». ⁴⁶⁸

Il apparaît donc à Pline que plus de trois siècles ont pu changer les données de géographie humaine ! Le fait est assez rare pour qu'il mérite d'être relevé. L'auteur n'a pourtant tiré aucune conclusion pratique de cette considération fugitive : il n'indique pas celles des données précédentes qui pourraient être obsolètes, et, manifestement, la recherche ne lui en semble ni opportune ni nécessaire. Les données anciennes restent donc juxtaposées aux données récentes, selon l'usage de l'époque.

Les « royaumes des Parthes »

A aucun moment jusqu'à ce point de son ouvrage Pline n'a évoqué la domination parthe sur ces régions orientales, ni un quelconque toponyme en rapport explicite avec eux. Il consacre en revanche un chapitre de son livre VI à ce qu'il appelle les *regna Parthorum*, « les

⁴⁶⁷ Pline, VI, 26 (96).

⁴⁶⁸ Pline, VI, 26 (105).

royaumes des Parthes »⁴⁶⁹. Ces *regna Parthorum*, qu'il a évoqués une première fois au début du chapitre XVI, couvrent l'ensemble de l'empire parthe, dont Pline suggère qu'il correspond à l'ancien empire des Achéménides :

Namque Persarum regna, quae nunc Parthorum intellegimus, inter duo maria Persicum et Hyrcanium Caucasi iugis attolluntur.

« En effet, les royaumes des Perses, qui aujourd'hui appartiennent aux Parthes, placés entre deux mers, celle de Perse et celle d'Hyrcanie, occupent un plateau élevé que parcourt la chaîne du Caucase ».

Ce chapitre a ceci de tout à fait particulier qu'il est fondé sur un découpage politique, et non géographique, à la différence des précédents et de ceux qui le suivront. Il est manifestement issu d'une source spécifique, en tout cas distincte de la carte d'Agrippa, puisque les données ne correspondent pas à ce que Pline dit ailleurs de la carte du *Porticus Vipsaniae*, où la Parthie formait une grande région à côté de la Médie et de la Perside, ces trois régions couvrant l'espace asiatique du Tigre à l'Indus⁴⁷⁰.

Le terme « royaume », précise Pline, est celui qu'emploient les Parthes pour désigner ce que les Romains appelleraient des « provinces » (*provinciae*), et leur empire en compte dix-huit :

Regna Parthorum duodeviginti sunt omnia; ita enim dividunt provincias a meridie, Hyrcanium a septentrione. ex his XI, quae superiora dicuntur, incipiunt a confinio Armeniae Caspiisque litoribus, pertinent ad Scythas, cum quibus ex aequo degunt; reliqua VII regna inferiora appellantur.

« Les royaumes des Parthes sont au nombre de dix-huit ; c'est ainsi qu'ils appellent leurs provinces. Ces royaumes sont situés, comme nous l'avons dit, le long de deux mers, la Mer Rouge au midi, la mer Hyrcanienne au nord. De ces dix-huit royaumes, les onze qu'on appelle supérieurs commencent aux confins de l'Arménie et au littoral de la mer Caspienne ; ils touchent aux Scythes, dont ils partagent le genre de vie. Les sept autres royaumes sont appelés inférieurs ».

⁴⁶⁹ Pline, VI, 29.

⁴⁷⁰ Pline, VI, 137.

Pline fournit ici l'une des très rares indications dont nous disposons sur l'organisation administrative parthe. Elle est pourtant difficile à exploiter, et appelle divers commentaires.

Regnum, regna

Pline décrit en effet les divers *regna* comme des entités territoriales définies de façon uniforme sur l'ensemble du territoire dominé par les Parthes. La principale difficulté, naturellement, est de déterminer la nature du découpage administratif qu'il transpose ici.

Le terme *regnum*, traduit par celui de « royaume », a conduit à penser que Pline témoignait d'une importante évolution interne que les Parthes avaient fait subir à l'organisation en satrapies dont ils avaient hérité de l'empire séleucide. A l'époque des informations de Pline, leur empire se serait désagrégé en divers royaumes semi-indépendants qui auraient absorbé les anciennes satrapies et sur lesquels ils auraient exercé une domination plus ou moins lâche⁴⁷¹. Cette évolution serait alors toute récente – postérieure en tout cas aux données utilisées par Isidore de Charax et Strabon - et témoignerait de la faiblesse de l'empire parthe à cette époque, incapable d'assurer son emprise sur les divers territoires qu'il avait soumis.

Outre le fait qu'une évolution aussi rapide et aussi radicale est peu plausible, la référence aux *regna Persarum* suggère plutôt que c'est le module satrapique, hérité des Achéménides, que Pline transpose ici, ce que confirme encore la répartition de ces entités en *regna superiora* et *regna inferiora*, distinction bien attestée sous les mêmes termes de « supérieures » et « inférieures » pour les satrapies à partir de la mort d'Alexandre et durant toute l'époque séleucide⁴⁷².

Le mot « royaume » par lequel on traduit *regnum* est trompeur. Le terme latin, en effet, est beaucoup plus générique : il n'a pas forcément l'acception territoriale que porte le mot « royaume », mais désigne aussi toute forme de souveraineté personnelle. En ce sens, il recouvre à la fois l'acception du mot grec *basileia*, qui désigne spécifiquement le pouvoir royal, et celui d'*arkhè*, « commandement, souveraineté, gouvernement ». Or justement, à bien considérer les transcriptions qu'utilisent les auteurs grecs contemporains de l'empire perse, le mot « satrapie » qu'utilisent les Grecs, rarement certes, pour désigner les différentes entités administratives achéménides n'a pas de valeur proprement territoriale : c'est une transcription du terme iranien qui désigne un pouvoir, un gouvernement (*arkhè*), à la tête duquel se trouve

⁴⁷¹ Bader/Gaibov/Gubaev/Koshelenko 1998.

⁴⁷² Diodore XVIII, 5.

un gouverneur ou officier (*arkhôn, huparchos, strategos*)⁴⁷³. Il semble bien que les héritiers d'Alexandre aient par la suite fortement infléchi l'organisation satrapique dont ils avaient hérité dans un sens territorial - ce qu'annoncent déjà, ou traduisent, les descriptions des satrapies achéménides comme des entités territoriales par les auteurs grecs de l'époque d'Alexandre et postérieurs. La mesure de cet infléchissement, certainement initié par Alexandre lui-même, est l'objet d'âpres débats parmi les spécialistes de l'époque séleucide, dans lesquels il n'y a pas lieu d'intervenir ici⁴⁷⁴. Mais on ne sait rien d'un tel module administratif pour l'époque parthe, on ignore même les termes iraniens et grecs employés pour désigner les entités administratives et les personnages officiels placés à leur tête.

Du côté grec, il ne s'agissait certainement pas du mot « satrapie ». Celui-ci, pourtant si abondamment attesté pour décrire les époques précédentes, n'est jamais employé à propos des Parthes par les auteurs gréco-romains contemporains. Pline lui-même n'utilise le mot *satrapia*, transposition latine exacte du mot grec, qu'à une seule occasion, pour désigner les quatre régions iraniennes du sud de l'Hindukush que la plupart des auteurs qu'il consulte font dépendre de l'Inde – Arie, Gédrosie, Arachosie et Paropamisades - : il s'agit sans nul doute d'auteurs hellénophones d'époque séleucide.

L'existence de personnages officiels portant le titre de « satrapes » est bien assurée pour l'époque parthe : le mot parthe correspondant, *hštrp* (ou PHT' sous forme hétérographique), apparaît en effet sur plusieurs centaines de documents parmi les *ostraca* administratifs découverts à Nisa⁴⁷⁵, et le mot grec figure dans un poème épigraphique de Suse datant des alentours de notre ère⁴⁷⁶. Mais leurs prérogatives, ainsi que le territoire dans les limites desquels elles s'exercent, semblent beaucoup plus restreints qu'à l'époque achéménide, où les satrapes étaient à la tête de puissantes entités régionales. A Nisa, deux attestations de paiement sont garanties par « des satrapes »⁴⁷⁷ : il y avait donc plusieurs satrapes dans la région ; la nature de leurs fonctions ne ressort pas clairement de la documentation fournie par les *ostraca* : ils sont toujours mentionnés avec l'expression *'wzbry* (« terre imposable ») et

⁴⁷³ Voir la discussion chez Briant 1996, p. 403. Le mot vieux-perse correspondant est *xšaçaṗāvan*, iranien *xšaθrapāvan* ; pour les différentes traductions que l'on peut proposer, les acceptions du terme dans l'empire perse, et l'usage qu'en font les auteurs grecs, voir Petit 1990, p. 15-20.

⁴⁷⁴ La reconsidération de l'emprise territoriale des Séleucides sur leur empire est précisément l'un des principaux enjeux de l'ouvrage récent de L. Capdetrey (Capdetrey 2007).

⁴⁷⁵ Voir Bader 1996 sur cette documentation, et en particulier p. 265-266 sur le terme « satrape ». Les écritures hétérographiques coexistent avec les versions en alphabet parthe durant toute la période couverte par ces documents, mais seul le terme en alphabet parthe est employé lorsque le nom propre du satrape est mentionné, ce qui est le cas dans la plupart des textes que l'on date des années 85-80 avant notre ère.

⁴⁷⁶ Voir Rougemont, à paraître, inscription n° 12 ; la lecture du mot satrape n'est cependant pas tout à fait assurée. Le poème porte une date correspondant à 1/2 de notre ère, ou éventuellement 9/8 avant notre ère : les aspérités de la pierre rendent le déchiffrement difficile.

⁴⁷⁷ MN *hštrpn* (doc. n° 37 et 38, datés de 92 avant notre ère)

dans l'expression LYD ḥštrp / PHT' (« par l'intermédiaire du satrape ») appliquée à des transactions⁴⁷⁸. A Suse, Zamiaspès, reconnu et honoré dans deux poèmes épigraphiques pour les travaux d'aménagements hydrauliques qu'il a fait réaliser pour la ville, y est désigné successivement comme stratège, stratiarque, satrape ; G. Rougemont, dans la nouvelle publication qu'il en donne, juge que ces titres devaient être équivalents et correspondre à celui de gouverneur de la ville, avec contrôle sur les troupes locales⁴⁷⁹. C'est d'ailleurs toujours en lien avec une ville que l'on trouve des satrapes dans la documentation de la fin de l'époque parthe et du début de l'époque sassanide⁴⁸⁰, et peut-être était-ce déjà le cas dès les premiers siècles de l'époque parthe⁴⁸¹.

Il faut donc chercher dans une autre direction. L'auteur du *Périple de la mer Erythrée* désigne lui aussi les deux entités politiques qui occupent la côte méridionale de l'Iran comme des « royaumes », mais au sens restreint du terme, en grec *basileiai*⁴⁸². Cela correspond parfaitement à l'expression de Pline, mais la description du *Périple* est trop partielle pour que l'on puisse la transposer à l'ensemble de l'empire parthe. En outre, l'un de ces royaumes est celui de Perside, dont on sait par Strabon qu'elle a toujours conservé une certaine autonomie depuis l'époque achéménide, en particulier ses propres rois, tributaires des Séleucides, puis des Arsacides⁴⁸³. C'était donc là un cas spécifique de royauté vassale comme on en connaît d'autres durant l'époque parthe, et non un mode d'organisation administrative régionale du pouvoir parthe.

Du côté iranien, le terme *shahr*, employé à l'époque sassanide, a été proposé pour l'appellation de grandes circonscriptions administratives parthes⁴⁸⁴ : il n'est pas très convainquant en ce sens. Il ne semble pas que l'on puisse lui attribuer une valeur politico-administrative quelconque dans les attestations sassanides les plus anciennes⁴⁸⁵. Dans

⁴⁷⁸ Sauf les doc. n° 37, 38 et 2589 ; voir publication Livshits/ Djakonov 1976/2001, et Bader 1996.

⁴⁷⁹ Rougemont, *à paraître*, inscriptions n°11 et n°12.

⁴⁸⁰ Un satrape parthe et un *naxwadār* de Gri-Ardashir sont mentionnés dans la dernière inscription trouvée à Kal-i Jangal (Henning 1953) ; un satrape de Gundeshapur, de Guman et de cinq autres villes sont cités dans l'inscription de Shapur Ier ; il y a toujours un satrape de Suse à l'époque de la « stèle de Xwasak » (Ghirshman 1950 ; Henning 1952) ; un satrape nommé Rashn (*ḥštrp Ršnw*) est mentionné sur un *ostrakon* de Doura Europos (IIIe siècle), dont le pouvoir semble très limité (Frye 1968 n° 27 et 33 ; ils sont mentionnés aussi dans Grenet 1988, p. 136-137).

⁴⁸¹ *Contra* Chaumont 1968.

⁴⁸² *Périple* § 37, voir *supra*.

⁴⁸³ Strabon, XV, 3, 24.

⁴⁸⁴ Frye 1984, p. 225 ; Lukonin 1987, p. 134, 138 ; Bader/Gaibov/Gubaev/Koshelenko 1998, p. 198.

⁴⁸⁵ On suppose d'après la documentation, essentiellement sigillographique, qu'une évolution de l'organisation administrative dans le sens d'une rationalisation et d'une uniformisation des différentes circonscriptions eut lieu dans la seconde moitié de la domination sassanide ; le *shahr* serait alors devenu la circonscription administrative de base, au moins dans la partie occidentale de l'empire. Voir sur ce sujet les travaux de R. Gyselen, en particulier Gyselen 1989, Gyselen 2002.

l'inscription de la Ka'ba-i Zardušt où Shapur Ier l'emploie⁴⁸⁶, Ph. Huysse le traduit par « pays », et il est transposé dans la version grecque par le terme *ethnè*, indiquant qu'il n'avait de valeur territoriale qu'en tant que territoire occupé par un groupe de population soumis au roi sassanide⁴⁸⁷. Autant que l'on puisse en juger par les données non systématiques fournies par cette inscription, aux différents *shahr* de l'empire s'appliquaient des types d'organisation politique extrêmement variés et hétérogènes, à la fois en nature et en échelle d'organisation, puisque l'on trouve parmi les différents titres cités aussi bien des gouverneurs de villes que des rois de vastes régions ou de peuples occupant un large territoire.

Or les travaux les plus récents sur les périodes achéménide et séleucide, beaucoup mieux documentées que l'époque parthe, mettent en évidence un décalage constant entre les descriptions d'origine grecque et les sources primaires iraniennes, les observateurs grecs infléchissant les données iraniennes essentiellement dans deux directions : d'une part, ils décrivent les modes d'organisation administrative iraniens en interprétant de façon territoriale les sous-ensembles politiques, alors que ceux-ci procédaient d'une conception du pouvoir fondée davantage sur l'allégeance des divers groupes de population ; d'autre part, ils donnent une image uniforme de l'organisation du pouvoir royal dont la documentation primaire montre qu'elle se caractérisait par une extrême hétérogénéité et était, naturellement, en évolution constante⁴⁸⁸.

Pline semble devoir le mot *regnum* – comme peut-être le chapitre entier – à une source présentant une *lectio iranica* de l'organisation administrative parthe qui ne doit rien à l'époque séleucide. Sa source était le plus probablement en grec⁴⁸⁹ : peut-être s'agissait-il de l'ouvrage de l'un de ces auteurs hellénophones de l'empire parthe appelés « gréco-parthes », dont nous avons parlé déjà, que l'absence de documentation rend pour nous un peu

⁴⁸⁶ L'édition et la traduction les plus récentes, utilisées ici, sont de P. Huysse, dans le *Corpus Inscriptionum Iranicarum* (Huysse 1999).

⁴⁸⁷ Shapur Ier (240-272), qui se dit « seigneur de l'Eranshahr » (*Ērānšahr xwadāy hēm / Ērānšahr xwadāy ahēm / tou` Ārianwñ eḥnouf~ kuriov eijji*, (§1)), introduit la liste de ses domaines par « je possède les « pays » / « ethnè » (*[ud dārēm] šahr / ud dārām [šahr] / kai; katew eḥnh* (§2)).

⁴⁸⁸ Pour l'époque achéménide : Briant 1996, p. 403-404 à propos des circonscriptions tributaires, fondées non tant sur des territoires que sur des regroupement d'*ethnè*, et p. 713-715 sur les données fournies par les historiens d'Alexandre ; sur le réseau satrapique séleucide et les débats suscités par le sujet, voir en dernier lieu Capdetrey 2007, notamment p. 229-235 : « La notion de réseau satrapique est très commode pour se représenter la structure administrative royale. Elle renvoie de toute évidence à une réalité, celle de provinces tenues et encadrées par des gouverneurs qui étaient, ou devaient être, les fidèles relais de l'autorité royale. Cette expression constitue pourtant un abus de langage si elle laisse entendre que les rois séleucides parvinrent à soumettre l'ensemble du territoire royal, dans toute sa diversité, à une grille rationnelle et uniforme de la même façon que la Constituante partagea la France révolutionnaire en départements [...] Nous savons aussi combien le territoire soumis à la souveraineté séleucide fut très divers et connu des modes d'intégration différents selon les régions et les peuples. Il faut donc aussi s'interroger sur l'éventuelle adaptation de la structure administrative à ces réalités ethnogéographiques ».

⁴⁸⁹ Mais l'existence à Rome à l'époque de Pline de documents rédigés en latin sur l'organisation administrative des Parthes, de source diplomatique, par exemple, n'est absolument pas impossible.

énigmatiques. Le mot, dans l'acception générique de « gouvernement régional » qu'il avait sans doute, devait désigner des modes très variés d'emprise sur les différents territoires et de soumission des divers groupes de population, comme les sources l'attestent pour toutes les périodes de l'histoire iranienne depuis l'époque achéménide jusqu'à l'époque sassanide avancée. S'il faut naturellement envisager l'hypothèse d'une évolution de l'empire parthe vers la constitution – ou la reconstitution – de vastes ensembles régionaux plus autonomes que sous les Séleucides, il faut tenir compte du fait que Pline – ou sa source – interprétant « à la romaine » les informations reçues, a très certainement transposé à l'empire entier, en en faisant un mode d'organisation codifié et uniforme, un système rationalisé dont on guette en vain la trace dans le monde iranien avant la fin de l'époque sassanide au moins.

Le nombre des regna et leur répartition

Les données chiffrées transmises par la tradition, en général invérifiables, suscitent toujours de vastes débats : c'est le cas par exemple pour le nombre de 72 donné par Appien pour les satrapies séleucides⁴⁹⁰, et il en est de même pour ces 18 *regna* mentionnés par Pline.

On peut utilement rapprocher ces données avec celles de l'itinéraire d'Isidore de Charax. On se rappelle que celui-ci ne fournit aucune appellation de circonscription, et ne cite que deux sites où se trouvent des *basileia*, en Haute Médie pour les souverains d'Ecbatane et chez les Sakas de Drangiane. Les régions qu'il nomme le long de la route, vingt en tout, sont en bien plus grand nombre que l'on attendrait, en particulier entre la Médie et la Margiane : l'organisation régionale en paraît donc beaucoup plus morcelée que celles des grandes régions géographiques de Strabon et Ptolémée, et davantage aussi que celle que l'on peut restituer à partir du nombre 18 donné par Pline.

A. Bader, V. Gaibov, A. Gubaev et G. Koshelenko, dans l'article déjà évoqué, à la suite de R. N. Frye et de V. G. Lukonin⁴⁹¹, proposent de considérer que Strabon et Isidore décrivent la même situation administrative, mais à une échelle différente : transposant à l'époque parthe l'hypothèse d'un module satrapique de petite taille, ils considèrent qu'Isidore rendait compte du découpage satrapique, tandis que Strabon décrivait des circonscriptions plus larges dans lesquelles ces satrapies étaient intégrées. Du terme *regna* employé par Pline, ils déduisent l'idée que les « satrapies » d'Isidore auraient alors disparu, absorbées par de plus vastes entités, jouissant d'une autonomie plus large. S'il est naturellement tentant d'interpréter de

⁴⁹⁰ Capdetrey 2007, p. 229-230.

⁴⁹¹ Frye 1984, p. 225; Lukonin, 1987, p. 134, 138.

façon chronologique les différences entre les informations dont nous disposons, nous avons vu que la restitution d'une organisation systématique et uniforme de l'organisation administrative est une initiative pour le moins hasardeuse au regard de notre documentation iranienne. Strabon décrit les régions selon un découpage géographique, qui n'a d'administratif que l'origine du nom dont elles ont hérité, et il n'est pas possible de tirer du silence de Pline la moindre conclusion sur l'existence ou non de circonscriptions de plus petite taille que les *regna* qu'il évoque. Les 18 *regna* de Pline correspondaient peut-être tout simplement aux régions de Strabon et Ptolémée, auxquelles il donne un statut administratif ; en terme de nombre, en tout cas, nous sommes dans les mêmes ordres de grandeur.

Quant à la division entre *regna* « supérieurs » et « inférieurs », elle est particulièrement intéressante si elle atteste que ce découpage, bien connu pour l'époque séleucide, était encore en usage à l'époque parthe, voire même qu'il avait encore un statut officiel. La brève description que fait Pline de ces *regna Parthorum* reste malheureusement relativement imprécise, en particulier pour les parties orientales. Il dit ainsi que les « royaumes supérieurs » jouxtent l'Arménie et le littoral de la mer Caspienne à l'ouest, et s'étendent jusqu'aux domaines des Scythes (*pertinent ad Scythas*), traditionnellement situés au nord de l'espace asiatique⁴⁹², mais il ne précise pas leur limite orientale. Quant aux « royaumes inférieurs », l'Euphrate marque de façon claire leur frontière occidentale ; à l'est se trouvent les *Ariani* et les *Paraetaceni* :

Inter Parthos et Arianos excurrunt Paraetaceni. His gentibus et Euphrate inferiora regna cluduntur.

« Entre les Parthes et les Ariani s'étendent les Paraetaceni ; ces peuples et l'Euphrate ferment les royaumes inférieurs ».

La situation de ces peuples *Paraetaceni* ici n'est pas bien claire⁴⁹³. Ils n'étaient pas mentionnés lorsque Pline, quelques paragraphes plus haut dans le chapitre, a décrit la

⁴⁹² Pline lui-même, au chapitre XIX, les a situés au-delà de l'Iaxarte, comme à l'époque perse et macédonienne. La précision que les Parthes « vivent avec les Scythes sur un pied d'égalité » ne laisse pas d'intriguer : on souhaiterait qu'il développe son propos, malheureusement laissé en suspend. Veut-il dire que leur genre de vie se ressemble ? Que les peuples, aux frontières, se partagent sans conflit les mêmes territoires ? Que les différents groupes de Scythes, qu'ils fussent organisés politiquement ou non, n'étaient pas soumis aux Parthes ? C'est d'ailleurs une phrase qui figure déjà dans le chapitre XIX, où il insiste sur leur nombre, la multitude de groupes divers qu'ils forment (*multitudo populorum innumera et quae cum Parthis ex aequo degat*), et sur le fait que les auteurs qui les ont évoqués ne s'accordent pas entre eux.

⁴⁹³ Elle semble bien distincte en tout cas des peuples de l'Apolloniade mentionnés sous le même nom par Diodore de Sicile et Strabon, voir supra chap. I, 1.1, « Sakastène ».

situation de la Parthyène, région d'origine des Parthes : d'après sa description, celle-ci est bordée au sud par la Carmanie et les *Ariani*, tandis que l'Arie la jouxte à l'est. Situés entre les Parthes et les *Ariani*, les *Paraetaceni* devraient occuper les franges orientales du vaste désert central, au sud-est de la Parthyène et au sud de l'Arie ; à cet endroit, selon Strabon, les différents peuples étaient à ce point enchevêtrés qu'il était difficile de fixer une ligne frontière qui ne fût pas arbitraire au nord-ouest de l'*Arianè*⁴⁹⁴. Pline dit que les terres occupées par les *Paraetaceni*, « ferment les royaumes inférieurs » comme l'Euphrate les ferme à l'ouest⁴⁹⁵. Ils partagent peut-être cette position symétrique par rapport à l'Euphrate avec les *Ariani* au sud-est ; cette interprétation dépend de l'antécédent que l'on attribue à *his gentibus* : s'agit-il seulement des *Paraetaceni*, ou l'expression *his gentibus* fait-elle référence aussi aux *Ariani* ? Les *Ariani*, quant à eux, situés au sud de l'Arie, semblent être les peuples qui occupent les régions du sud de l'Hindukush, selon la définition de l'*Arianè* que donne Strabon d'après Eratosthène, et non les habitants d'une région plus limitée qui borde l'Indus au sud de l'Arachosie, selon celle de Pline lui-même au chapitre 25. Si les *Paraetaceni* seuls marquent bien la frontière orientale des « royaumes inférieurs », cela laisse les *Ariani* parmi les « royaumes supérieurs ». Ceux-ci forment alors un vaste ensemble en croissant au nord et à l'est de l'empire parthe, depuis la Médie jusqu'aux régions du sud de l'Hindukush ; la situation de la Carmanie reste imprécise, tandis que les « royaumes inférieurs » occupent sur la carte un espace plus restreint dans un grand angle sud-ouest de l'empire, depuis la Médie, le long de l'Euphrate, jusqu'au Golfe Persique, et à l'est, le long de la côte, jusqu'à la frontière des *Ariani*.

A l'époque séleucide, le sens général et l'extension géographique de l'ensemble régional que l'on appelle « Satrapies Supérieures » ont peu précis et ont, semble-t-il, beaucoup varié au cours de la période⁴⁹⁶. Le terme avait une acception administrative, bien attestée par des inscriptions⁴⁹⁷, renvoyant aux satrapies situées sur le plateau iranien et en Asie centrale,

⁴⁹⁴ Comme l'avait fait Eratosthène, qui avait tiré une droite : II, 1, 22.

⁴⁹⁵ Au nord-ouest, la Médie, par laquelle on accède à l'Arménie au nord, au littoral de la Caspienne et à la Parthie à l'est, et, au sud, à la *Sittacene*, la Susiane et la Perside, « ferme » à la fois les *regna* inférieurs et supérieurs (*Media, ab occasu transversa oblique Parthiae occurrens, utraque regna praecludit. habet ergo ipsa ab ortu Caspios et Parthos, a meridie Sittacenen et Susianen, Persida, ab occasu Adiabenen, ab septentrione Armeniam* »). Pline a déjà évoqué aussi les Portes Caspiennes au § 17 : elles donnent accès aux « déserts de Parthie » et à la partie de la chaîne du Taurus que l'on appelle « Citrenus ». Il rappelle qu'elles doivent leur importance au choix fait par les bématises d'Alexandre de les prendre comme repère pour tous les calculs de distance qu'ils feraient au-delà vers l'est.

⁴⁹⁶ On les désigne aussi par l'expression, sans doute plus générale, « **oiJαῖῥω τοποι** » (Plutarque, *Dem.*, 38, 10 ; Appien, *Syr.*, 59) ; voir Robert 1949, p. 22-23. Sur les Hautes Satrapies à l'époque séleucide, voir Capdetrey 2007, p. 267-271.

⁴⁹⁷ Une inscription datée de 183, découverte en Iran occidental, honorait un agent royal de haut rang qui avait eu des responsabilités dans les **aiJαῖῥω satrapeiai** (insc. 167, 1. 1-2), voir Capdetrey 2007, p. 267.

commandées depuis Ecbatane par le satrape de Médie, voire, parfois, par deux satrapes. Diodore de Sicile comptait parmi les «Satrapies Supérieures» les Paropamisades, l'Arachosie, la Gédrosie, l'Arie, la Drangiane, la Bactriane, la Sogdiane, la Parthie, l'Hyrcanie et la Carmanie⁴⁹⁸ ; elles ont dû à certaines périodes au moins, comprendre la Perside. L. Capdetrey pense que cette notion fut investie dès le début de l'époque hellénistique d'un sens général et idéologique pour désigner, du point de vue des Gréco-Macédoniens, l'ensemble des régions situées à l'est de la Syrie, mais qu'elle a conservé cette forte connotation idéologique, en référence à la conquête d'Alexandre, durant toute la période séleucide ; cela, selon lui, explique le maintien d'un commandement des Hautes Satrapies jusqu'au milieu du II^e siècle, alors qu'une grande partie du territoire correspondant avait échappé au contrôle des Séleucides. Le règne d'Antiochos I^{er}, à qui fut donné par son père l'apanage des régions orientales de l'empire, constitua naturellement une période charnière pour l'intégration de cet ensemble et pour son statut dans le cadre de l'empire séleucide ; il semble qu'il soit redevenu ensuite un simple district administratif et militaire ; la dernière attestation du fonctionnement de ce district date de 148 : c'est une inscription grecque, associée à un relief rupestre de Bisutun, qui mentionne un certain Kléoménès exerçant une charge dans les Satrapies supérieures⁴⁹⁹.

Cette nomenclature, dont Pline atteste l'usage à l'époque parthe, avait-elle alors une valeur officielle et un statut administratif, civil ou militaire ? Rien ne permet de le préciser.

L'apport essentiel de ce passage de l'*Histoire Naturelle*, on le voit, est surtout de susciter des questions ouvertes : à quoi correspond cette description d'un empire organisé en différents *regna* ? Doit-on y voir le témoignage d'une évolution dans le sens de regroupement régionaux plus structurés et autonomes, ou simplement une autre manière de décrire une organisation administrative dont on a une image, à une autre échelle, chez Isidore, que Pline devrait à une autre source et qui transposerait au plus près la nomenclature locale ? Dans quelle mesure l'interprétation «à la romaine» de ces informations conduit-elle Pline à uniformiser l'organisation administrative parthe, et à l'interpréter dans le sens d'une emprise territoriale du pouvoir ?

Ce nombre de 18 pour les grandes régions de l'empire iranien, dont Pline nous donne le témoignage le plus ancien, demeure par la suite attaché, semble-t-il, à la tradition descriptive

⁴⁹⁸ XVIII, 3, 3.

⁴⁹⁹ Il occupait encore la fonction de **oJ epi; twh afw satrapeiwh**. On trouvera les références au corpus épigraphique concernant ces attestations dans Capdetrey 2007, p. 267-271.

de l'empire. on retrouve ce nombre chez Ammien Marcellin, dans la petite digression géographique qu'il fait à propos de l'empire sassanide lorsqu'il relate la campagne l'expédition iranienne de Julien contre Shapur II⁵⁰⁰. Il désigne les « *majores provinciae regni Persarum* », « les plus grandes provinces du royaume des Perses » et sont évoquées dans la section proprement géographique de ce passage⁵⁰¹ ; il précise encore que ce sont les régions les plus grandes (« *maximae regiones* »), administrées par les « vitaxes », maîtres de cavalerie, rois et satrapes, car il y en a beaucoup d'autres, de moindre importance. Il en fait ensuite l'énumération, et on retrouve les régions habituellement citées dans la tradition gréco-romaine de description de l'empire iranien ; les régions qui nous intéressent sont manifestement citées en suivant d'ouest en est des lignes parallèles successives sur une carte, peut-être même celle de Ptolémée : depuis la Margiane jusqu'à la Sériqie, en passant par la Bactriane, la Sogdiane, et les deux Scythies, l'Arie et les Paropamisades au dessous, enfin la Drangiane, l'Arachosie et la Gédrosie. L'Inde, curieusement, n'apparaît pas dans la liste. On retrouve peut-être une trace de cette tradition du nombre 18 de provinces pour l'empire iranien dans un texte peu connu de la tradition pehlevie récemment relu et traduit par F. Grenet, le *Māh ī Frawardīn rōz ī Hordād*, qui énumère tout ce qui est arrivé et doit encore advenir le sixième jour du Nowrūz, depuis la création du monde jusqu'à la fin des temps. Or dans un passage dont F. Grenet relevait le caractère surprenant, il est dit que le souverain Khorsrow, fils de Hormizd, doit recevoir « dix huit choses » sur une période de dix huit ans : F. Grenet avait évoqué avec précaution l'hypothèse que cette mention pouvait représenter les contributions respectives des dix huit provinces traditionnelles de l'empire, telles qu'Ammien Marcellin les avaient énumérées, devenues le paradigme imaginaire du découpage régional de l'empire iranien⁵⁰²

On ne peut que déplorer que Pline, quant à lui, n'ait pu énumérer ces *regna Parthorum*, ou n'en ait pas pris la peine. L'existence même de ce chapitre suggère qu'à Rome, à son époque - comme on pouvait s'y attendre, du reste - la culture érudite donnait accès à des informations sur l'organisation administrative de l'empire parthe. Pline aurait donc pu choisir de les approfondir ou de les préciser. Le sujet, semble-t-il, n'éveillait guère sa curiosité : il s'en est donc tenu à une présentation fort générale, dessinée à gros traits. Celle-ci est dissociée de la description des différentes régions sur lesquelles il existait une tradition descriptive antérieure

⁵⁰⁰ *Histoire*, XXIII, VI.

⁵⁰¹ « *Nunc locorum situm, quantum ratio sit, carptim breviter absolam* » : « J'en finirai maintenant avec la géographie, dans la mesure où le permet mon propos, en procédant sommairement et à bâtons rompus » (XXXIII, VI, 10).

⁵⁰² Voir Grenet 2009, texte § 27 et commentaire p. 169.

à l'époque parthe, ce qui crée à la fois un effet d'accumulation très certainement recherché et un curieux déséquilibre produit par l'absence d'homogénéisation des données – déséquilibre qui, au demeurant, ne devait pas gêner les lecteurs de Pline, plus sensibles, sans doute, sur ce sujet, aux effets d'allusion qu'à la précision et l'exhaustivité des données.

De façon inattendue, les informations que nous apporte Pline ne sont pas moins précises que celles de Strabon, alors que sa culture est purement livresque et qu'il ne témoigne d'aucun souci particulier de critique de ses sources. Peut-être est-il servi par son plus grand souci d'évocation et une curiosité moins méfiante : c'est ainsi que pour notre plus grand intérêt, il intègre des informations récentes sur la Margiane, il évoque l'organisation politique des Parthes, qui l'a surpris, enfin il rapporte avec enthousiasme les données transmises par les marins marchands et n'a pas de scrupule à envisager que les informations des époques macédonienne et séleucide sont alors obsolètes.

1.3 Ptolémée

Après Strabon et Pline, nous passons un siècle, et entrons à nouveau dans un nouvel univers de référence. Ptolémée (90-168) est avant tout un astronome, qui a travaillé toute sa vie à partir de documents écrits, très probablement à Alexandrie. L'ensemble de son œuvre montre que ce qui l'attire n'est pas la connaissance du monde contemporain en tant que tel, par souci politique ou par pure curiosité érudite ; son intérêt est extrêmement théorique : il cherche à appliquer à la cartographie du monde connu les études astronomiques et géométriques qui l'ont occupé toute sa vie. Il veut aboutir à la confection d'une carte dont chaque point s'inscrit dans un système de repérage absolu fondé sur les latitudes et les longitudes calculées à partir d'un méridien fixe et reposant sur de savants calculs astronomiques. Strabon, on se le rappelle, avait insisté sur l'importance d'étayer les repérages absolus et les calculs de distance par une théorie des climats. Ptolémée, pour sa part, reprend et enrichit d'une part les travaux d'un astronome nommé Hipparque du II^e siècle avant notre ère dont nous avons tout perdu, d'autre part l'œuvre de Marinus de Tyr, dont la carte s'inspirait elle aussi des travaux d'Hipparque, dans laquelle il puise une grande partie du contenu de sa cosmographie.

Ptolémée s'en tient à une perspective strictement géographique : toute considération de type politique est exclue, ainsi que toute évocation de regroupements de nature administrative. Aussi ne sont jamais mentionnés ni l'empire parthe, ni, plus à l'est, l'empire kushan qui s'est alors constitué sur le territoire de l'ancien royaume gréco-bactrien. Les données géographiques des territoires correspondants – villes, montagnes, fleuves, parfois déserts – sont inscrites dans le cadre satrapique ancien qu'il a hérité de ses prédécesseurs, dont les modules avaient manifestement valeur géographique, et non politique. On trouve donc une description de chacune des régions que nous avons définies comme constituant les régions orientales de l'empire parthe : Margiane, Arie, Drangiane, Arachosie, Gédrosie, ainsi que le bassin de l'Indus, dont la description occupe une part de celle de l'Inde dite « en deçà du Gange ». La présentation de Ptolémée suit une organisation immuable en paragraphes, entre lesquels sont réparties l'énumération des éléments de paysages et des différents peuples, ainsi qu'une ou plusieurs listes de villes, et dont le premier commence toujours par la description de la situation générale de la région d'après la représentation cartographique à laquelle il a abouti.

Les données fournies par sa *Géographie* sont pour nous particulièrement difficiles à exploiter : C. Rapin a bien montré qu'elles étaient déformées par des séries d'erreurs purement cartographiques, parfois de grande ampleur⁵⁰³. Fleuves, villes, et montagnes sont traités séparément et font l'objet de calculs de coordonnées distincts, ce qui augmente la marge d'erreur, alors que les documents sources devaient souvent les situer les uns par rapport aux autres. L'abondance des noms de villes cités, beaucoup plus nombreux que chez Strabon ou Pline, suggère bien que Ptolémée avait les moyens d'exploiter une documentation particulièrement riche, notamment sous forme d'itinéraires ou de listes de villes, qui avait bénéficié d'apports récents. Mais ces derniers ne sont pas faciles à identifier, car ce grand nombre de toponymes résulte aussi, manifestement, d'une compilation anarchique de documents : on repère par exemple de nombreux doublons de toponymes transcrits de langues différentes, et quand on peut confronter les noms de villes à des données de toponymie antique, on voit que leur attribution aux différentes régions est souvent erronée, et que le nombre de villes mentionnées pour telle ou telle d'entre elles est souvent augmenté. En outre, Ptolémée ne se livre à aucun commentaire qui permette de caractériser ou de hiérarchiser les toponymes selon la source à laquelle il les doit. Sans confirmation externe provenant d'une source fiable, il est donc fort périlleux de tenter de déterminer, parmi les informations qui

⁵⁰³ Rapin 2001. Pour une tentative d'exploitation en ce sens des informations fournies par Ptolémée, inspirée du travail de C. Rapin, voir Callieri 2007, p. 28-33, sur le Fars.

n'apparaissent pas dans notre documentation antérieure, les éléments qui sont la trace de sources récentes et ceux qui correspondent à une lacune dans notre documentation ; d'autant qu'il faut compter aussi avec les simples erreurs, qui, elles aussi, sont nombreuses. C'est pourtant là la seule façon d'exploiter les données de Ptolémée pour l'histoire parthe. Grâce à la richesse de la documentation archéologique dont il disposait pour la Bactriane et la Sogdiane, C. Rapin a pu mettre en évidence l'inversion de l'orientation du réseau hydrographique de l'Oxus, et restituer en partie les principes de déformations qui ont régi l'élaboration de la carte de l'Asie centrale ; il a proposé à partir de ce travail une identification séduisante pour plusieurs sites connus, sous le nom que leur donnait Ptolémée, en particulier celui d'Aï Khanoum, très probablement mentionné sous le nom d'Eucratidia par le géographe. Il a montré en outre que qu'une grande partie des divergences à première vue inconciliables entre les différentes sources est due à des variantes orthographiques et paléographiques générées par des accidents de transmission lors des copies successives qui en ont été faites, et qu'une étude la plus exhaustive possible fondée sur la comparaison et le rapprochement entre les divers documents dont nous disposons peut offrir un certain nombre de solutions⁵⁰⁴. Ces avancées nécessitent toute fois d'avoir une documentation comparative suffisante d'une part, et le résultat de solides prospections de terrain d'autre part, ce qui est loin d'être toujours notre cas pour les régions qui nous occupent.

La Margiane

La Margiane, **Margianh̃ qesi~** (6, 10), est bordée à l'ouest par l'Hyrcanie, au nord par la partie de la Scythie qui va de l'embouchure de l'Oxus à la frontière bactrienne, à l'est par la Bactriane au-delà d'un relief montagneux, et au sud par l'Arie dont elle est séparée aussi par des montagnes, les monts *Saripha*. Dans la section consacrée à l'Hyrcanie (6, 9), il avait précisé que celle-ci était séparée de la Margiane, située à l'est, par une chaîne de montagnes⁵⁰⁵, tandis que la Parthie (*Parthia*) se trouvait au sud, au-delà d'un massif montagneux appelé *Koronos*. La situation générale de ces régions correspond exactement à celle du passage de Pline mentionné plus haut concernant la *Parthyaea*, province originelle des Parthes ; la *Parthia* de Ptolémée, dont la forme grecque s'est calquée sur la forme latine, est située de même au sud des montagnes, lesquelles forment une ligne qui la sépare de

⁵⁰⁴ Voir l'étude proposée sur les noms de villes du sud de l'Hindukush mentionnés par les géographes gréco-romains : Rapin 2005, p. 160-164.

⁵⁰⁵ **Ἰπο; δε; ἀ;ατολῶν Μαρ;ιανῆ/ δια; θῆ; ἐ;πι;ζε;υ;γ;νο;υ;σῆ; τα; ε;ι;ῆ;μ;ε;να; πε;ρα;τα; ο;ρε;ινῆ;**, « Elle est séparée de la Margiane à l'est, au-delà des montagnes qui relient les points frontières déjà cités » (VI, 9, 4).

l’Hyrcanie au nord, comme sur la carte d’Agrippa. Le cadre régional général dans lequel s’insèrent les données est donc celui d’une documentation déjà ancienne, comprenant le découpage en satrapies hérité de l’époque séleucide et les déformations géographiques qui y étaient associées, comme l’étagement de la Parthie et de l’Hyrcanie de part et d’autre d’une ligne horizontale de montagnes.

Ptolémée évoque non pas un, mais deux fleuves en Margiane. Le premier, cité dans le premier paragraphe est le Margos, fleuve « notable » (**potam; ajiotogo~**), qui traverse la région de part en part et que nous identifions sans difficulté au Murghab actuel. Ptolémée situe sa source dans les monts Saripha qui séparent la Margiane de l’Arie et curieusement, le fait affluer dans l’Oxus. Or le Murghab, descendu des mont du Koh-i Baba, se perd dans les sables du Karakum après s’être divisé en ramifications formant un delta et définissant une oasis, et c’est ainsi que le décrivent Strabon et Pline. Il peut bien sûr s’agir d’une simple erreur dans la compilation de la carte, ou dans le traitement des informations ; mais on a supposé aussi que Ptolémée avait pu confondre l’Oxus avec l’Uzboj, qui en était une dérivation et s’écoulait jusqu’à la mer Caspienne. Des recherches récentes ont montré en outre que contrairement à ce que l’on pensait auparavant, l’Uzboj était encore en activité à l’époque hellénistique⁵⁰⁶ ; les membres de l’expédition de prospection du delta ont suggéré que le Murghab à l’époque hellénistique rejoignait peut-être son cours dans le Karakum⁵⁰⁷. Les auteurs gréco-romains avaient de toutes façon une idée confuse de l’hydrographie de la région : les noms d’Oxus et Ochus, par exemple, ont manifestement désigné divers cours d’eau dont certains traversaient l’Hyrcanie, et Strabon précise qu’Apollodore évoquait un fleuve nommé Ochus proche du territoire des Parthes, ce qu’aucun auteur antérieur ne faisait⁵⁰⁸.

Plus loin, dans le quatrième paragraphe, Ptolémée cite un autre fleuve, non nommé, qui prend lui aussi sa source dans les monts Saripha et se jette dans le Margos au niveau de la ville nommée Iasonion qu’il a évoquée dans le paragraphe qui précède :

***Par aujw/ de; sunaptei tw/ potamw/ tw/ Margw/ potam; aļlo~ rēwn
ajo; twñ Sarifwn ojevwn***

⁵⁰⁶ Les recherches sur le cours fossile de l’Uzboj ont été menées par Kh. Usupov dans les années 80 (Usupov 1986).

⁵⁰⁷ Koshelenko / Gaibov / Bader 1996, p. 311. Selon eux, la dépression de Sarykamys, sur le cours de l’Uzboj, pourrait correspondre au lac Zotha dans lequel, selon Pline, les branches du delta venaient se déverser.

⁵⁰⁸ Voir XI, 7, 3, où Strabon cite les diverses évocations des fleuves de ce nom qu’il a lues.

« Un autre fleuve, qui descend des montagnes Saripha se jette dans le Margos à son niveau [de Iasonion] ».

Ni Strabon ni Pline, nous l'avons vu, n'évoquent d'affluent au Margos. Mais le Murghab actuel reçoit effectivement non pas un, mais deux affluents depuis les monts du Koh-i Baba, le Kushk et le Kashkan, qui le rejoignent à peu près au niveau de l'actuelle Maruchak. Les deux vallées permettent de rejoindre celle du Héri-rud, mais la route principale suivait certainement comme aujourd'hui celle du Kushk⁵⁰⁹. A choisir, c'est donc probablement le Kushk dont il s'agit ici, et Iasonion devait se situer au confluent, peut-être sur le site de Bala Murghab. Ce passage de Ptolémée est le seul document dans lequel cet affluent est mentionné, témoignage, peut-être, de l'intensification de la circulation par cette voie entre les vallées du Murghab et du Héri rud au cours des Ier et IIe siècles de notre ère⁵¹⁰.

Ptolémée cite neuf villes en Margiane, dont l'Antioche de Margiane, en deux listes ; C. Rapin a supposé que ces listes correspondaient aux villes situées sur le bassin de chacun des cours d'eau évoqués dans les documents qu'il utilisait. Seule Iasonion est toutefois située explicitement par rapport à un élément du paysage. Le seul toponyme connu par ailleurs est celui de *Nisaia* (§4), et il désigne une petite région d'Hyrcanie ou de Parthyène selon les auteurs⁵¹¹.

Dans le second paragraphe, Ptolémée énumère une série de peuples situés sur le pourtour du désert dit « désert de Margiane » :

Kai; katevousin auḥ̄ ta; men pro; tw' Wxw/ potanw/ Derbikkai, ta; de; uḫo; toutou~ Massagetai, meq ouḫ Parnoi kai; Daai, uf ouḫ h̄ te Erhno~ auḥ̄ kai; ajatolikwteroi auḥ̄ Tapouroi.

⁵⁰⁹ Barthold 1984, p. 47. De nombreux sites anciens jalonnent la vallée, et le pont du Chihil Dukhtarān, voir Bernard 2005, note 60.

⁵¹⁰ Elle devait arriver directement à Alexandrie d'Arie : voir Bernard 2005, carte fig. 7 p. 951. Il n'y a aucune raison de voir dans ce passage de Ptolémée le signe que la région de Margiane s'était étendue vers le sud depuis les informations dont disposait Strabon, comme le proposent A. Bader, V. Gaibov, A. Gubaev et G. Koshelenko: ceux-ci supposent de façon tout à fait arbitraire – et bien compliquée – que la zone montagneuse évoquée par Strabon en Margiane correspondait non pas aux monts du Koh-i Baba dont provenait le Murghab, mais les chaînes du Khorassan turkmène, à l'est (Bader/Gaibov/Gubaev/Koshelenko 1998).

⁵¹¹ Strabon, XI, 7, 3 ; 11, 8, 3 ; Pline, 3, 113 ; Ammien Marcellin, lui, cite une *Nisaea* parmi les trois villes les plus connues de Margiane, les autres étant Antioche et Iasonion (« *quamquam pleraque sunt ibi deserta soli aquarum penuria, soli quaedam <...>; sed Iasonion et Antiochia et Nisea sunt aliis notiora* » : « Et bien que la plupart de leurs régions soient désertes par manque d'eau, <ils jouissent de> certaine <fécondité> du sol <et eux seuls ont des villes...> mais Jasonion, Antioche et Nisa sont plus connues que les autres »).

Et les Derbikkes occupent la partie de son territoire située le long du fleuve Oxus, ainsi que les Massagètes situés sous ces derniers, et avec eux les Parnes et les Daae, en dessous desquels se trouvent le désert de Margiane et, si l'on poursuit à l'est du désert, les Tapyres.

Sur la carte telle que les données chiffrées permettent de la reconstituer, la zone désertique de la Margiane, fort limitée, se trouve placée au sud-ouest de la région ; comme Ptolémée ne mentionne pas d'autre désert, ni en Hyrcanie ni en Parthie, et que les peuples qui le bordent au nord habitent le long de l'Oxus, on est tenté de voir dans ce « désert de Margiane » la seule trace conservée du Karakum, situé de façon erronée ; peut-être la mention sur les itinéraires de la zone désertique qu'il fallait traverser quand on passait de la vallée du Tedjen à celle du Murghab a-t-elle créé de la confusion, mais rien ne permet de le savoir.

Tous les peuples cités sont connus par ailleurs dans les différents textes qui énumèrent les populations nomades occupant l'est de la mer Caspienne, au nord des versants septentrionaux des monts du Kopet Dagh ; les auteurs en revanche ne s'accordent pas sur leur position respective qui, au demeurant, a pu varier au cours du temps.⁵¹² Ptolémée suggère que ces peuples nomades occupant les pourtours du désert, en particulier vers le nord et l'est, vivaient en lien avec les Margiens, voire leur étaient soumis. Et il fait explicitement de l'Oxus la frontière septentrionale de la Margiane. Il est difficile d'évaluer la valeur historique d'un tel renseignement. Strabon, lui, mentionnait ces peuples nomades du nord indépendamment du découpage régional⁵¹³ ; pour lui en effet, loin d'établir une séparation, le Karakum formait un espace de transition entre les peuples scythes et nomades et les habitants sédentaires des régions décrites, voire une voie d'accès libre à ces dernières :

Metaxu; d autw̄n kai; th̄ Urkanīn kai; th̄ Parquaīn n̄eri j̄riwn ēfhm̄ prokeitai pollh; kai; āhydro~, h̄ dixionte~ nakrai~ ōloi~ katatrecon th̄ te j̄rkanīn kai; th̄n Nhsaīn kai; ta; tw̄n Parquaīwn pedia : oiJde; sunegento forou~ : foro~ d hh to; ēpitrepein taktoi~ tisi cronoi~ th̄n cwran katatrevei kai; feresqai leian.

Entre les Dahae, l'Hyrcanie et le territoire des Parthes jusqu'aux Aries se déploie un vaste désert sans eau que les nomades traversèrent à grandes étapes pour aller se ruer sur

⁵¹² Ainsi Strabon évoque-t-il les Tapyres dans la section consacrée à la Parthyène, sur des territoires proches de la mer Caspienne autrefois dépendant de la Médie (XI, 9, 1) ; il ajoute, suivant Eratosthène, que les Tapyres habitent entre les Derbices et l'Hyrcanie.

⁵¹³ XI, 8, 1.

*l'Hyrcanie, la Nésée et les plaines des Parthes. Ces peuples durent s'engager à un tribut qui prit la forme suivante : à date fixe, ils ouvriraient leur pays à leurs envahisseurs pour qu'ils y fassent du butin*⁵¹⁴.

Strabon décrivait alors la multiplication de ces expéditions menées par des peuples qui s'affranchissaient de ces conventions, les conflits continuels qu'elles engendraient, et la menace qu'elles exerçaient sur les populations voisines.

Faut-il attribuer le rattachement de ces peuples à la Margiane chez Ptolémée comme une donnée historique, reflet de liens particuliers instaurés entre les Margiens et les peuples du Khorezm ? Ou l'effort de systématisation cartographique que fait Ptolémée l'a-t-il conduit à répartir l'ensemble des données collectées sur l'Asie centrale à l'intérieur du cadre satrapique hérité de l'époque séleucide, et à considérer comme des régions fermées des territoires d'ordinaire décrits comme occupés de façon anarchique par divers peuples nomades ? Au-delà des contradictions insolubles de la carte et des erreurs de compilation impossibles à élucider, il reste que, dans la description qu'il donne - impossible à dater - Ptolémée est le seul à étendre les limites de la région au nord du bassin du Murghab, et à faire de l'Oxus, au-delà du désert du Karakum, la limite septentrionale de la Margiane. Or c'est une donnée que l'on retrouve dans les textes chinois⁵¹⁵.

L'Arie

La description de l'Arie⁵¹⁶ est organisée en huit paragraphes : le premier est consacré, comme d'ordinaire, à la description de la carte obtenue à partir du calcul des coordonnées de chacun des éléments du paysage, des fleuves, montagnes et villes ; les deux suivants décrivent respectivement l'hydrographie de la région et les différents peuples qui l'occupent ; des listes des villes et villages occupent les cinq derniers paragraphes.

Il y a peu à tirer des notes de Ptolémée pour notre propos. La région est entourée de montagnes, dit-il. Selon la carte qu'il décrit, l'Arie a la Margiane au nord, la Bactriane au nord-est, les Paropamisades à l'est et la Drangiane au sud ; elle touche aussi, au sud-ouest, le désert de Carmanie et, au nord-ouest, la Parthie. Le fleuve Areios, qui a donné son nom à la région et apparaît dans toutes les sources, est ici curieusement divisé en deux branches qui

⁵¹⁴ XI, 8, 3.

⁵¹⁵ Voir *infra*.

⁵¹⁶ §17, 1-8.

prennent chacune leur source sur un massif montagneux différent, les monts Saripha au nord et le Paropamisos au nord-est, et se rejoignent dans un marais du même nom. Cette disposition ne correspond en rien au paysage réel, et il est impossible de reconstituer l'opération qui a donné lieu à l'erreur. C. Rapin a suggéré qu'il avait pu y avoir confusion avec les fleuves du nord de la Drangiane, qui prennent leur source dans les premiers contreforts du Koh-i Baba et se rejoignent dans le lac Hamun et ses marais⁵¹⁷. Peut-être, tout simplement, Ptolémée possédait-il deux itinéraires mentionnant l'Areios dont l'un était mal orienté. Les toponymes sont à l'évidence trop nombreux, mais ils nous sont inconnus par ailleurs pour la grande majorité, si bien que l'on ne peut rien en dire. Peut-être, comme l'a suggéré C. Rapin, chacun des paragraphes du texte correspond-il à un itinéraire particulier, ou du moins provient-il d'une source différente ; peut-être aussi Ptolémée possédait-il certains itinéraires en plusieurs versions de langue différente, dont il n'a pas reconnu qu'ils étaient les mêmes et dont il a juxtaposé les toponymes. L'identification de ces doublets n'est pas évidente et, en l'absence d'autres sources, impossible à établir. On reconnaît Artakauana et l'Alexandrie d'Arie dans la liste du §6, bien attestées en Arie dans les sources antérieures, en particulier dans l'itinéraire d'Isidore.

La Drangiane

La Drangiane, sur la carte de Ptolémée telle qu'on peut la restituer, a une forme curieuse en triangle isocèle ; des barres montagneuses, qui la séparent respectivement de l'Arie et de la Gédrosie, en forment les deux côtés de même mesure. Le chapitre suit l'organisation habituelle, dans le même ordre, mais les listes de villes n'occupent que deux paragraphes.

Le réseau hydrographique est totalement divergent par rapport au paysage réel : le Hilmend et ses affluents sont absents, alors qu'ils structurent toute la région en assurant sa prospérité, et que tous les itinéraires connus longent les cours d'eau. Un seul fleuve est mentionné, de peu d'importance, branche dérivée de l'Arbis ou Arabis qui coule en Gédrosie, dont les autres textes connus, depuis le rapport de Néarque, cite l'embouchure sur le littoral iranien méridional⁵¹⁸. Ptolémée évoque deux peuples situés, l'un au nord - les *Darandai* - l'autre à l'ouest - les *Batrioi* - et donne le nom de la région située au milieu, la *Tatakènè*. On ne peut que rapprocher le nom des *Darandai* de celui des Drangiens / Zarangiens qui ont donné leur nom à la région, et dont le domaine d'origine se situe autour du lac Hamoun. Quant à la

⁵¹⁷ Rapin 2005, p. 161.

⁵¹⁸ Strabon, XV, 2, 1 ; Arrien, *Anabase*, 6, 21, 3 ; Arrien, *Ind.*, 21, 8 ; 22, 8 ; 23, 1 ; Pline, 6, 97.

Tatakènè, au centre de la région, on peut sans grand risque faire de ce toponyme une déformation orthographique ou paléographique du mot *Paraitakènè*, de l'iranien *para-taka, « le long du cours d'eau » évoqué par Isidore en Drangiane⁵¹⁹.

Quant aux noms de villes cités, si l'on confronte les listes de Ptolémée avec les étapes mentionnées par Isidore de Charax, il semble bien qu'une partie de celles que le géographe a rangées dans la seconde liste (§5) appartient en réalité à l'Arachosie⁵²⁰. On reconnaît dans la ville d'Ariaspè le nom des Ariaspai, peuple évoqué dans les sources d'Alexandre que l'on désignait aussi sous le surnom d'Evergètes ; la ville de Prophtasia qui ouvre la liste du § 4, on l'a vu, est bien attestée par ailleurs. On constate encore une fois que ces listes de noms ne nous apprennent rien de nouveau : elles viennent dans le meilleur des cas confirmer l'existence d'un toponyme connu par ailleurs, et encore arrive-t-il souvent qu'il soit mal situé par rapport à ce que nous savons. Inversement, il n'est rien dit de ces Sakas qui, selon Isidore, occupent une partie de la région à l'époque parthe.

L'Arachosie

L'Arachosie⁵²¹, curieusement, n'est pas bordée par l'Indus à l'est - ni d'ailleurs la Gédrosie. Une chaîne montagneuse la sépare des Paropamisades au nord, et une autre de la Gédrosie au sud, et ce second massif se prolonge à l'Ouest le long de la Drangiane. La bordure occidentale de l'Indus est incluse dans l'Inde dite « en deçà du Gange », qui borde donc du sud au nord la Gédrosie, l'Arachosie et les Paropamisades, jusqu'au niveau de la Sogdiane qui la limite au nord. Si l'on envisage l'hypothèse que cette disposition est la trace d'un document d'époque, et non le résultat de calculs fautifs et d'erreurs quelconques, il faudrait avoir des connaissances plus précises sur l'évolution géopolitique de la région pour attribuer une date à ce document : reflète-t-il la position de la frontière de l'Arachosie à l'époque maurya, les données sont-elles plus tardives, remontant à une période où les territoires situés à l'est de Kandahar avaient échappé au contrôle des Parthes, comme à la période dont témoigne l'itinéraire d'Isidore de Charax ? C'est indécidable. Le seul fleuve mentionné, qui ne porte pas de nom, est considéré comme un affluent de l'Indus ; Ptolémée évoque un marais formé par le fleuve, appelé « source Arachotos » (**hJektrophy**). Ce marais, auquel on ne trouve pas de référent évident dans le paysage d'aujourd'hui, a naturellement éveillé la curiosité des

⁵¹⁹ Daffinà 1967, p. 17-21.

⁵²⁰ En particulier Bigis, sans doute déformation de Biyt chez Isidore, l'actuelle Bust, mais aussi Pharazana et Xarxiarè, si ces toponymes correspondent à ceux de Pharsana et Choro Chad chez Isidore (Rapin 2005, p. 162-164).

⁵²¹ §20, 1-5 ; la description de la situation générale ouvre le chapitre.

commentateurs, et suscité des propositions d'identification tout à fait divergentes : H. Humbach a considéré par exemple qu'il s'agissait d'une transposition erronée en Arachosie des lacs de déversement du Hilmend en Drangiane⁵²², tandis que P. Bernard, prenant en compte des éléments de toponymie locale, en a fait la source de l'un des affluents du Hilmend, située dans les contreforts de l'Hindukush.

Les listes de villes, encore une fois, laissent fort perplexes, et font elles aussi l'objet d'interprétations diverses. Si l'on considère la première liste (§ 20, 4), Ozola n'éveille aucun écho, mais Phoklis, fait remarquer H. Humbach, se retrouve dans le toponyme Poklais que Ptolémée place dans l'Inde dite « en deçà du fleuve »⁵²³, et évoque la ville que Strabon appelle Peukelaotis (certainement pour *Pushkalavatī*, la moderne Peshāwar) ; l'Alexandrie qui suit est certainement la capitale, celle qu'Isidore connaît sous le nom d'Alexandropolis ; Rhizana a un doublet exact sur le littoral de Gédrosie, et Arbaka ne nous dit rien ; C. Rapin a proposé de reconnaître sous le toponyme Sigara qui vient après, la ville de Drangiane qu'Isidore nomme Sigal, siège de l'autorité royale des Sakas ; enfin Choaspa, selon H. Humbach, serait à rapprocher du fleuve de Drangiane appelé aujourd'hui Khuspās Rūd (Anc. *Huuaspā*). La seconde liste (§ 20, 5) s'ouvre par la ville d'Arachotos, mentionnée aussi par Strabon et Pline comme la capitale⁵²⁴, qui devait être l'ancien nom de l'Alexandropolis (Kandahar) ; pour deux des quatre villes qui suivent, Dammana et Gammakè, H. Humbach suggère une origine indienne à leur nom, en particulier pour la seconde, dont le nom évoque le sanskrit *grāma*, « village », et que l'on trouve aussi, chez Ptolémée, parmi les villes de la vallée de l'Indus. Du reste, il se peut fort bien que cette seconde liste provienne d'un itinéraire qui reliait la ville principale d'Arachosie au bassin de l'Indus, dont Ptolémée a attribué tous les toponymes à l'Arachosie. H. Humbach pour sa part y voit la trace de la fluctuation de la frontière orientale de l'Arachosie, et, pour lui, la présence de doublets entre les villes des Paropamisades et les villes indiennes, qui proviendraient de documents d'époques différentes, conforte ce jugement.

La Gédrosie

La Gédrosie, enfin, forme au sud une vaste région, qui borde tout du long l'Arachosie et la

⁵²² Humbach 1996, p. 165-166.

⁵²³ VII, 1, 43.

⁵²⁴ Strabon, XI, 8, 9 ; Pline, 6, 61, et 6, 92 où il prend la peine de préciser que la ville et le fleuve portent bien le même nom : « *Arachosia cum flumine et oppido eiusdem nominis* ».

Drangiane⁵²⁵. La description de Ptolémée, organisée en six paragraphes, a une organisation moins stricte que d'ordinaire. Après l'exposé de la situation générale de la région, le paragraphe suivant évoque le fleuve Arbis, ou Arabis, et son affluent qui rejoint la Drangiane au nord ; dans le même paragraphe, lui sont associés de façon tout à fait inhabituelle quatre toponymes qui s'égrènent sur le littoral, vers l'est à partir de son embouchure, parmi lesquels on retrouve la ville de Rhizana déjà présente en Arachosie. Le troisième paragraphe mentionne les monts Arbiton, de direction nord-est/sud-ouest, qui occupent à peu près le centre de la Gédrosie ; Ptolémée précise que plusieurs cours d'eau y prennent leur source avant de descendre jusqu'à l'Indus, sans les nommer ni les situer à l'exception d'un seul, et il rapporte aussi que d'autres affluents de l'Indus proviennent des monts Baiton qui séparent, au nord, la Drangiane et l'Arachosie de la Gédrosie, et irriguent la Gédrosie au passage. Il est intéressant de relever ici la précision particulière dans l'évocation de ces cours d'eau, inconnus par ailleurs, et l'insistance faite sur les liens géographiques entre la Gédrosie et le bassin de l'Indus, sachant que les vallées des fleuves correspondent le plus souvent aux voies de communication à travers les massifs montagneux ; c'est sans doute forcer l'interprétation du texte de Ptolémée que de supposer qu'il s'agit là d'un écho d'itinéraires des régions iraniennes vers le bassin de l'Indus, mais le fait est que la présence parthe sur le bassin de l'Indus, même épisodique, suggère l'existence et l'usage de ces routes de montagne. Les deux paragraphes suivants sont consacrés l'un aux divers peuples, l'autre à une longue liste de villes et villages ; deux îles, enfin, situées en face du littoral, sont mentionnées dans le dernier paragraphe.

Le bassin de l'Indus

La description du bassin de l'Indus occupe une grande part du chapitre consacré à la partie de l'Inde dite « en deçà du Gange ». Ptolémée commence par énumérer les golfes qui découpent le littoral (§1-18), puis les reliefs (§19-25), puis les fleuves et sources qui prennent naissance ou traversent les montagnes (§ 26-41). Parmi les différentes régions, il évoque le Gandhara au §44, comme une région située entre l'Indus et le fleuve « Souastos », comportant deux villes, Proklaïs et Naulibi ; il cite aussi le territoire d'Arsa, qui s'étend entre l'Indus et le Bidaspos, avec pour villes Ithagouros et Taxiala, toponyme dans lequel il est difficile de ne pas reconnaître Taxila. Comme partout ailleurs, Ptolémée ne fait aucune allusion politique ni commentaire historique particuliers. Ce qui est intéressant pour nous, cependant, c'est le nom

⁵²⁵ §21, 1-6.

qu'il donne à la basse vallée de l'Indus, l' « Indoscythie ». D'après lui, cette « Indoscythie » comprend trois espaces : la Patalène, située entre les différents bras du fleuve, l'Abiria, immédiatement au-dessus, et enfin la Surastrène, qui se trouve entre l'embouchure de l'Indus et le golfe de Kanthi. Suivent six listes de villes localisées par rapport au fleuve (§56-61), dont deux sont situées sur des îles (§59). Encore une fois, l'œuvre de Ptolémée accuse trop d'erreurs pour que les données qu'elle contient puissent nous fournir un renseignement fiable, mais le petit nombre de documents existants nous fait accueillir avec plaisir un nouvel indice allant dans le sens d'une information que nous avons par ailleurs : le *Périple*, nous l'avons vu, nommait Scythie cette même région du bas-Indus, et des inscriptions de Palmyre attestent que les ports de cette « Scythie d'Inde » étaient l'une des principales destinations des navires marchands qui quittaient le port de Charax. Le grand nombre de villes évoquées par Ptolémée peut être considéré aussi comme une indication sur le fort développement de la région depuis l'époque augustéenne.

Ainsi, ce bref survol le montre, le balayage provoqué dans les données par la tentative de rationalisation géométrique de Ptolémée place un écran, pour nous infranchissable, devant les données qui lui étaient transmises par les documents dont il disposait. L'absence de tout commentaire de nature politique, ainsi que de toute hiérarchisation de type chronologique dans ses sources, rend les informations qu'il a collectées et combinées inutilisables à tout autre fin que l'étude de la cartographie antique, sinon pour la satisfaction de trouver une trace de l'existence de tel ou tel toponyme connu par d'autres sources, pour peu que l'on ait une connaissance de la topographie antique suffisante. Il est en outre frappant de remarquer que la plupart des villes mentionnées par Ptolémée ne trouvent de correspondance ni dans les données transmises par les historiens et ni dans celles de l'itinéraire d'Isidore de Charax ; or nous ne disposons d'aucun élément d'interprétation de cet écart. Le nombre de ces toponymes, beaucoup plus élevé dans le texte de Ptolémée que dans les textes de ses prédécesseurs, donne l'indice qu'un nombre plus important qu'alors de routes étaient fréquentées, traversant l'est de l'empire parthe, et que des informations sur les itinéraires parcourus et leurs étapes parvenaient dans l'empire gréco-romain.

Nous n'avons donc conservé de l'empire l'empire parthe que des descriptions de type géographique, qui exploitent pour la plupart des données héritées de l'époque séleucide, mêlées à des informations plus récentes sans souci de hiérarchiser les différents niveaux d'information. Elles n'offrent donc que des informations fort résiduelles à l'historien de

l'empire parthe, et plutôt sous la forme de notations ponctuelles et isolées, à l'occasion de tel ou tel élément.

On peut à ce propos relever l'importance de la Margiane, relevée dans les textes de chacun des auteurs considérés : c'est une des seules régions à propos de laquelle des informations plus précises et plus récentes semblent s'être transmises dans l'empire romain et avoir été prises en compte par les écrivains, peut-être à cause de l'installation dans la région de groupes importants de prisonniers romains, comme le suggère le texte de Pline, ou encore pour l'importance qu'elle avait prise comme nœud commercial dans les échanges avec la Chine qui ne cessaient de s'intensifier, contrairement aux échanges maritimes avec l'Inde qui allaient décroissant. Plutarque, qui par ailleurs n'évoque pas les régions orientales, et ne raconte aucun événement qui s'y rapporte, offre un détail supplémentaire concernant la Margiane, exploité par les archéologues. Dans sa *Vie de Crassus*, lorsqu'il décrit la bataille de Carrhae, il raconte que les Romains ne voient dans les premiers temps que l'avant-garde des troupes de Suréna, car les soldats se sont recouverts d'étoffes et de peaux de bêtes pour surprendre les troupes romaines. Lorsqu'ils rejettent leurs déguisements, leurs armes, confectionnées en fer de Margiane, resplendissent :

*Ἐξαίφνης τα; προκαλυμματα τῶν ὀπλῶν κatabaloute~ ῥῥῥῥῥῥ ἄυτοῖς
te flogoeidei~ krauesi kai; qwraxi, tou` Margianou` sidhrou stibonto-
oju; kai; perilampev, oi{q ippoi katapefragmeoi calkoi~ kai; sidhroi~
skepasmasin*

Lorsqu'enfin ils jettent bas ce déguisement, ils se montrent « brillants comme la flamme, avec leurs casques et leurs cuirasses de fer de Margiane aux reflets vifs et éblouissants ; et leurs chevaux aussi resplendissaient, bardés de fer et de bronze »⁵²⁶.

On ne sait si Plutarque doit ce renseignement à sa source, ou aux informations dont il dispose sur le commerce de métal en Iran contemporain. Ce détail, tout isolé et ponctuel qu'il soit, a pris toute sa valeur avec la découverte sur le site de Merv d'un vaste établissement consacré à la transformation du fer.

De l'étude qui précède, on notera aussi la grande différence entre la nature des informations fournies par les géographes gréco-romains dans les ouvrages synthétiques et celles que nous

⁵²⁶ Plutarque, *Vie de Crassus*, 24, 1.

apportent les documents itinéraires à l'échelle régionale, beaucoup plus précise et rendant compte d'une situation administrative et politique locale particulièrement complexe. On ne peut que déplorer le mépris pour le manque de culture et la négligence des marchands, ainsi que le dédain pour les informations qu'ils pouvaient fournir qu'affichaient les écrivains gréco-romains, à l'heureuse exception de Pline. Ainsi Ptolémée, à propos des marchands dont Marin de Tyr avait exploité les données, citant Marin lui-même :

Toutou~ gar fhsi mh; frontizein thn ajhqeian ejetazein, ajcoloumenou~ peri; thn ejporian, pollaki~ de; kai; aukein mallon ta; diasthmata di ajzoneian

« Ces gens là, assure-t-il, n'ont aucun souci de la vérité, tout occupés qu'ils sont de leur commerce ; il leur arrive souvent d'augmenter les distances, par fanfaronnade »⁵²⁷. Mais aussi Strabon, à propos des marchands alexandrins se rendant en Inde, qu'il tient en piètre estime :

Kai; oiJ mh de; ejk jAiguptou pleunte~ ejporikoi; tw/ Neiw/ kai; tw/ jArabiw/ kolpw/ mēri th~ jndikh~ spanioi men kai; peripepleukasi mēri tou' Gaggou, kai; outoi d ijlwtai kai; oujlen pro~ iistorian twh topw crhsimoi.

« Quant aux marchands qui, de nos jours, mènent leurs navires par le Nil et le golfe arabique jusqu'à l'Inde, rares sont ceux qui ont aussi longé les côtes jusqu'au Gange, et ce sont gens sans éducation qui sont incapables de fournir des renseignements utiles sur les lieux »⁵²⁸.

Il s'en tient donc pour décrire l'Inde, on l'a vu, aux sources d'époque hellénistique dont il dispose, qu'il juge plus sûres. Vers la fin du Ier siècle, les habitants d'Olbia, sur la mer Noire, tiennent des propos similaires sur les commerçants qui se rendent chez eux, que Dion de Pruse rapporte complaisamment :

To; de; loipon scedon ti deuro afiknouhtai ojowati Ellhne~, th' de; ajhqeia/ barbarwteroi hhw, ejporoi kai; ajgoraibi, rakh faula kai; oihon ponhron eijskomizonte~ kai; ta; ge par hhw oujlen beltiw toutwn ejagoumenoi.

⁵²⁷ I, 11, 7.

⁵²⁸ XV, 1, 4.

« Le reste du temps, ceux qui viennent dans les parages sont des Grecs de nom, mais ils sont en réalité plus barbares que nous : ce sont des marchands au long cours et des commerçants, qui importent des frustes à bas prix et du mauvais vin, et exportent de chez nous des marchandises dont la qualité n'est pas meilleure »⁵²⁹.

Seul Pline applaudit aux informations nouvelles que ces itinéraires marchands fournissent, en particulier les liaisons maritimes avec l'Inde, et il conclut ainsi la description qu'il en a faite :

Quae omnia gentium portuumue aut oppidorum nomina apud neminem priorum reperiuntur, quo apparet mutari locorum status.

« Tous ces noms de peuples, de ports ou de villes, ne figurent chez aucun des auteurs précédents, d'où il apparaît que les situations géographiques ont changé »⁵³⁰.

Or comme l'a révélé l'examen des documents sur les régions orientales de l'empire parthe, celles-ci, quand elles nous ont été transmises, se révèlent plus exactes et plus riches pour la période qui nous intéresse que les sources anciennes auxquelles les géographes prêtaient une autorité incontestée.

2. Les notices chinoises

Les textes chinois évoquant l'empire parthe, appelé Anxi, proviennent des milieux diplomatiques de la cour de Hans, et proviennent essentiellement des deux grands ouvrages compilés pendant l'époque parthe, le *Shiji*, qui rassemble des informations sur l'Asie centrale collectées entre les années 120 avant notre ère et l'année 90, et le *Hanshu*, qui reprend les données du *Shiji* en les complétant de rapports sur les « pays occidentaux » établis jusqu'en 23 de notre ère. On exploitera aussi à l'occasion les textes du *Hou Hanshu*, beaucoup plus tardif et moins fiable, mais qui exploite des informations d'époque parthe postérieures à l'année 23, à une époque où elles nous font cruellement défaut.

⁵²⁹ Dion de Pruse, *Discours*, XXXVI, 25.

⁵³⁰ Pline, VI, 26 (105).

2.1 Les données du *Shiji*.

Les informations que l'on peut trouver dans le *Shiji* concernant l'Anxi proviennent du rapport rédigé par Zhang Qian au retour de sa mission vers les « pays de l'ouest », en 125 avant notre ère. L'empereur Wudi l'avait envoyé au-delà du Tarim prendre contact avec les Yuezhi que l'expansion vers le sud des Xiongnu de Mongolie avait chassés du bassin du Tarim. Les Yuezhi avaient alors progressé vers l'ouest, au-delà des monts du Tianshan jusqu'à la Sogdiane et la Bactriane du nord, où Zhang Qian devait les retrouver. A son retour à la cour chinoise, en 125, malgré les péripéties qui avaient retardé ses trajets et lui avaient valu de demeurer près de onze ans en captivité, ses informations étaient encore relativement récentes : son séjour d'un an, d'abord auprès des Yuezhi établis sur la rive septentrionale de l'Oxus, puis au Daxia (la Bactriane proprement dite, au sud du fleuve) datait de 128, trois ans auparavant. Sa mission consistait à tenter de convaincre les Yuezhi d'une alliance avec la Chine contre les Xiongnu, mais cette entreprise fut un échec, aussi Zhang Qian rentra-t-il directement en Chine, sans poursuivre son voyage vers l'ouest. C'est donc par ouïe dire qu'il connaissait les pays voisins, et l'Anxi en particulier⁵³¹. A la suite de son rapport à l'empereur de Chine, diverses ambassades partent vers les pays de l'ouest, mais il n'est rien dit dans le *Shiji* des informations qu'elles fournissent. L'œuvre est achevée en 90 avant notre ère, date qui constitue le *terminus ante quem* des données qu'elle contient.

L'Anxi est un pays peu connu des informateurs de Zhang Qian ; les quelques éléments qu'il a pu rassembler sont regroupés dans la petite monographie qui lui est consacrée dans le *Shiji*⁵³². On sait de lui qu'il est immense, que sa population est sédentaire, que les villes y sont fort nombreuses, que l'on y travaille les champs qui donnent du riz et du froment, que l'on y produit du vin. C'est au Ferghana (Dayuan) qu'on le compare. Sa notoriété dans ces régions d'Asie centrale et en Bactriane vient des activités commerciales intenses qui ont lieu le long de la rivière Gui, identifiée à l'Oxus :

« Le long de la rivière Gui, il a des marchés, la population et les marchands utilisent des chars et des bateaux, ils voyagent dans les pays voisins, souvent à plusieurs milliers de li ».

⁵³¹ *Shiji*, CXXIII, 3160 : « là où [Zhang] Qian alla en personne, c'est le Dayuan, les Grands Yuezhi, le Daxia et le Kangju, mais il entendit des explications sur cinq ou six grands royaumes qui sont leurs voisins ; il écrivit pour le Fils du Ciel un rapport de cela » (voir Thierry 2005, texte 29, p. 515).

⁵³² *Shiji*, CXXIII, 3162 (Thierry 2005, texte 38, p. 525).

On connaît son monnayage d'argent, qui circulait probablement dans les régions où un commerce monnayé s'exerçait, et l'on s'étonne de la coutume de figurer le visage du souverain au pouvoir à l'avvers des monnaies ; on relève aussi l'habitude d'écrire en lignes parallèles sur le parchemin. Il est tentant de se demander qui a sélectionné ces informations : la remarque sur le monnayage, en particulier, ne peut qu'étonner un observateur contemporain, puisque les mêmes coutumes monétaires existaient en Bactriane grecque : les monnaies parthes étaient-elles donc plus répandues en Sogdiane et le long de l'Oxus, où étaient installés les Yuezhi, que celles des Grecs ? Ce que suggère le texte, c'est bien que ce sont sur des monnaies parthes que les Yuezhi et Zhang Qian après eux ont découvert ces usages monétaires « occidentaux ».

Même s'ils ne permettent pas de reconstituer avec précision la situation géopolitique du pays, les textes du *Shiji* donnent des indications précieuses sur les frontières de l'Anxi. Dans la monographie qui le concerne, il est dit de façon un peu vague que le pays « est situé à peu près à plusieurs milliers de *li* à l'ouest des Grands Yuezhi » ; dans celle qui concerne les Yuezhi, en revanche, il est bien précisé qu'« à l'ouest, ils [les Yuezhi] sont frontaliers avec l'Anxi »⁵³³.

La mention de la présence des Parthes sur la rivière Gui suggère que le fleuve marque à cet endroit la frontière de leur territoire. Plus au sud, en revanche, la situation reste floue : les frontières dont il est question sont des frontières politiques, si bien qu'il n'est dit nulle part que les Parthes étaient frontaliers du Daxia, royaume de Bactriane alors sous la domination politique des Yuezhi et situé au sud du territoire qu'ils occupaient⁵³⁴. Quant aux régions plus méridionales encore, le *Shiji* n'en dit rien. Il ne fournit que quelques éléments succincts à propos du royaume de Shendu, situé au sud-est du Daxia, dans les régions du nord-ouest de l'Inde. Zhang Qian rapporte ce que lui en a dit un habitant du Daxia alors qu'il s'enquérât de la provenance d'objets chinois : c'étaient là des produits du commerce de la Bactriane avec les régions indiennes⁵³⁵. Rien n'est donc dit de la frontière sud-orientale de l'Anxi.

A propos des autres pays frontaliers, la monographie sur l'Anxi ajoute :

⁵³³ *Shiji* CXXIII, 3161-3162 (Thierry 2005, texte 3, p. 490-491, avec la note 94 pour la justification de la traduction par « frontalier de »).

⁵³⁴ Ce n'est pas dit non plus dans la monographie consacrée au Daxia : *Shiji* CXXIII, 3164 (Thierry 2005, texte 15, p. 497-498).

⁵³⁵ *Shiji*, CXXXIII, 3166 (Thierry 2005, texte29, p. 515-516). L'Inde est aussi évoquée pour sa situation géographique dans la monographie sur le Daxia, mais il faut attendre le *Hou Hanji* de Yuan Hong, compilation des chroniques impériales des Han de l'est rédigée au IV^e siècle, puis le *Hou Hanshu* pour trouver un développement spécifique sur ce royaume que l'on appelle alors Tianzhu (Thierry 2005, textes 34 et 35 p. 523-524). Il est dit dans le *Hou Hanji* qu'il est situé « au bord d'une grande rivière », et que « par l'ouest, il communique avec le Da Qin », nom que les Chinois donnent à l'empire romain, ce qu'il est fort tentant de lire comme une allusion à la circulation maritime par l'Océan indien ; d'après les informations enregistrées par le *Hou Hanshu*, il été conquis par les Yuezhi, à savoir, à cette époque, l'empire kushan.

« A l'ouest, il est frontalier avec le Tiaozhi, et au nord, il y a le Yancai et le Lijian ».

On identifie généralement le Tiaozhi avec une région du sud de la Mésopotamie⁵³⁶, nous en avons parlé plus haut, et le Lijian avec une principauté d'Hyrcanie. On connaît mieux en revanche le Yancai auquel est consacré un petit développement⁵³⁷ : il y est décrit comme un royaume nomade dont le territoire se situe « au bord d'un grand marécage sans rives escarpées », à propos duquel on a ajouté : « c'est peut-être la Mer du Nord ». C'est bien plutôt, sur nos cartes, la mer d'Aral.

D'après ces données, collectées pour l'essentiel, semble-t-il, par Zhang Qian lui-même⁵³⁸, et en tout cas antérieures à 90, les régions orientales de l'empire parthe sont bordées au nord par le Lijian dont ne sait rien, ainsi que par des populations nomades organisées en une principauté que les Chinois appellent Yancai, dont le territoire touche sans doute la mer d'Aral. On ne connaît pas les liens établis par les Parthes avec eux. Dans l'évocation des conversations entre Zhang Qian et l'empereur, il est bien dit que « le Fils du Ciel entendit parler à fond du Dayuan et de tous les grands royaumes qui sont alliés au Daxia et à l'Anxi », mais ni la nature de ces alliances, ni les royaumes concernés ne sont précisés, et ces derniers ne sont mentionnés pour eux-mêmes nulle part ailleurs dans le texte.

A l'est de l'empire parthe se trouvent les Yuezhi, que le *Shiji* décrit comme un peuple aux coutumes nomades, et le Kangju, principauté nomade aussi située plus au nord, entre les Yuezhi et le Yancai. Les Yuezhi sont alors maîtres du Daxia, le royaume gréco-bactrien, dont le pouvoir, selon la description qui en est donné, était alors fractionné en petites principautés indépendantes centrées sur une ville. D'après ce rapport, l'empire parthe est donc bordé par des populations nomades dans tout le quart nord-est.

Sans que ce soit explicite, le texte suggère que le territoire des Parthes jouxtait l'Oxus. Le commerce dans la vallée du fleuve était en effet particulièrement actif, et les Parthes y jouait un grand rôle : on avait coutume de les voir parcourir le fleuve en bateau, et ils avaient installé des comptoirs marchands le long de ses rives où ils circulaient en char. Leur présence sur le moyen-Oxus – puisque le bas-Oxus était occupé par le Yancai – entre 128 et 90 donne des raisons de penser que les Parthes étaient alors maîtres de la ville de Merv, une étape de choix

⁵³⁶ Hulsewé 1979, p. 113, note 255.

⁵³⁷ *Shiji* CXXIII, 3161 (Thierry 2005, texte 28a, p. 512).

⁵³⁸ Le *Hanshu*, lui, fait état de nombreuses autres ambassades envoyées par l'empereur Wudi dans les « pays de l'ouest », mais elles ne sont pas mentionnées dans le *Shiji* : peut-être n'étaient-elles pas encore revenues ou les informations qu'elles rapportaient n'étaient-elles pas encore disponibles au moment de la composition du *Shiji*.

sur la route vers l'Oxus qui traversait le désert.

L'arrivée des Yuezhi et la chute du pouvoir grec de Bactriane n'avaient donc en rien nui au développement du commerce dans la région, ni gêné l'extension du pouvoir parthe dans la région de l'Oxus, s'il n'y étaient pas déjà. Ce texte donne en tout cas une image tout à fait pacifique des relations entre Parthes et Yuezhi, et Zhang Qian n'a manifestement entendu parler d'aucun conflit entre les Yuezhi et l'Anxi qu'il ait jugé digne de mention.

2.2 Les données du *Hanshu*

A l'époque de la compilation du *Hanshu*, durant la seconde moitié du I^{er} siècle de notre ère à peu près, les contacts avec les « pays de l'ouest » étaient bien établis, et le champ d'exploration des Chinois s'était largement étendu vers les régions du sud de l'Hindukush. Le texte est plus hétérogène que celui du *Shiji* dont il reprend, modifie et complète les données ; il intègre en particulier à celles-ci des informations fournies par les documents officiels chinois jusqu'en 23 de notre ère, date de la mort de l'empereur Wang Mang, dont le règne constitue un intermède entre la domination des Hans de l'ouest et celle des Hans de l'est. Contrairement au *Shiji*, la rédaction du *Hanshu* n'est pas contemporaine des événements qu'il rapporte.

La monographie consacrée à l'Anxi est plus précise que celle du *Shiji* : on connaît le nom de sa capitale, *Pandou*, et sa distance par rapport à Chang'an. Certaines données sont reprises presque textuellement du *Shiji*, comme la mention de l'activité commerciale des Parthes le long de la rivière Gui et leur coutume d'écrire en lignes parallèles sur le parchemin. D'autres, en revanche, ont été ajoutées. Ainsi l'évocation de la première ambassade envoyée en pays parthe par les Han, à l'initiative de l'empereur Wudi, dont le rapport n'était pas mentionné dans le *Shiji*. La frontière orientale est alors mentionnée explicitement, ainsi que le roi de l'Anxi :

« Le roi donna l'ordre à un général de commander 20 000 cavaliers pour l'accueillir à sa frontière orientale. La frontière orientale est à plusieurs milliers de li de la capitale royale ».

Une ambassade parthe accompagne à son tour l'envoyé Han jusqu'en Chine, apportant en présent à l'empereur « des œufs de grands oiseaux et des magiciens du Lijian ». Des relations

diplomatiques sont donc établies entre l'empire parthe et la Chine entre 125, date du retour de Zhang Qian à la cour, et 87, date du décès de Wudi. Les données retenues du rapport des ambassadeurs sont cependant trop allusives pour que l'on puisse en tirer des renseignements utiles sur les régions qu'ils ont traversées.

Il a été inséré aussi dans le *Hanshu* l'évocation d'un monnayage d'argent particulier, dont le texte dit qu'il comporte le visage du roi sur l'une des faces et celui de son épouse sur l'autre. De toutes les monnaies parthes que nous connaissons, les seules qui correspondent à cette description sont des émissions de Phraataces qui fait figurer sur leur revers le buste de son épouse, Musa Ourania⁵³⁹. On estime qu'elles ont été émises entre 2 avant notre ère et 4 de notre ère: pour peu que ce trait ne soit pas commun à des séries que nous ne connaissons pas, il fournit une date à l'information qui a été intégrée dans cet ouvrage.

Malheureusement, ces mises à jour ponctuelles ne peuvent nous assurer, à rebours, que les données du *Shiji* qui ont été conservées étaient toujours d'actualité au moment de la rédaction du *Hanshu*.

A comparer les deux textes, il est intéressant de relever aussi que l'enrichissement progressif des informations qui parvenaient en Chine a fait évoluer le point de vue général sur l'Anxi. Ainsi, ce n'est plus à ceux du Dayuan que l'on compare son climat et les us et coutumes de la population, mais à ceux du Wuyishanli et du Jibin, deux principautés situées au sud de la Bactriane qui étaient inconnues du rédacteur du *Shiji*.

Par ailleurs, entre les dates de rédaction des deux textes, la situation géopolitique des régions orientales de l'empire parthe s'est modifiée. D'après le texte du *Hanshu*, à la frontière nord se trouve à présent non plus le Yancai, mais le Kangju ; l'explication se trouve dans la monographie sur le Yancai, où il est dit que la principauté a été soumise en partie ou entièrement par des rois du Kangju⁵⁴⁰. Au-delà des frontières orientales, la situation est moins claire. Il est dit au début du texte qu'à l'est de l'Anxi se trouve le Wuyishanli ; à la fin du texte, pourtant, à la suite de l'évocation d'un échange d'ambassades qui eut lieu avec les Parthes à l'initiative de l'empereur Wudi, on a ajouté : « à l'est, l'Anxi est frontalier des Grands Yuezhi ».

Le Wuyishanli

Le Wuyishanli n'est pas cité dans le *Shiji*, et on ne sait si la principauté était alors inconnue

⁵³⁹ Type Sellwood 58. Le buste d'Ourania est tourné vers la droite sur les tétradrachmes, à gauche sur les drachmes et les chalques, tandis que celui du souverain est tourné vers la gauche, comme le veut la coutume monétaire parthe.

⁵⁴⁰ *Hanshu* XCVIa, 3893-3894 (Thierry 2005, texte 28b, p. 512-513).

des Chinois, ou s'il s'agit d'une formation politique plus récente. Curieusement, elle ne fait pas l'objet d'une monographie dans le *Hanshu*, mais elle est citée incidemment dans la monographie sur le Jibin, où l'on dit qu'elle se situe immédiatement au sud-ouest du pays, lui-même frontalier avec les Grands Yuezhi au nord-ouest. On considère donc d'ordinaire que le Wuyishanli était frontalier des Parthes au sud-est, tandis que les Yuezhi l'étaient plus au nord. En réalité, de façon stricte, rien ne permet de savoir si les deux notations de la monographie de l'Anxi décrivent une situation contemporaine, ou si elles résultent de l'enregistrement de deux rapports de dates différentes. Si ces informations sont effectivement d'époques successives, la seconde, associée à des rapports d'ambassades contemporains du règne de Wudi (ou de peu postérieurs) et reprise du *Shiji*, décrit certainement une situation déjà ancienne ; la première, qui accompagne la description de la nouvelle position du Kangju, marquerait alors une progression de ce Wuyishanli vers le nord, aux confins orientaux des Parthes. Dans l'un et l'autre cas, il reste étonnant qu'aucune monographie ne lui soit consacrée. Peut-être faut-il supposer que les Chinois ne sont jamais entrés en contact diplomatique direct avec cette principauté. Cela implique, contrairement à ce qui a été supposé parfois, qu'ils n'usaient pas de la route qui passait par le nord-ouest de l'Inde et la vallée du Hilmend pour se rendre en pays parthe, et, au-delà, gagner l'empire romain par le sud de l'Iran⁵⁴¹. A moins que les ambassadeurs chinois n'y aient pas trouvé d'interlocuteurs à leur mesure pour les relations diplomatiques qu'ils entendaient nouer - soit que le pouvoir y ait été trop fractionné, sans représentation diplomatique commune, soit que ce Wuyishanli ait été sous suzeraineté étrangère, mais ce n'est précisé nulle part.

L'identification du Wuyishanli, qui fait son apparition dans les sources chinoises après 90 de notre ère aux frontières orientales des Parthes, est naturellement un point particulièrement important pour notre propos. On n'en sait à peu près rien en dehors de sa localisation relative aux pays voisins – et encore, fort approximative - si ce n'est que son climat et ses coutumes sont proches de ceux des Parthes, décrits comme sédentaires. Cette principauté - ou ce peuple - située à l'est de l'empire parthe dans la partie méridionale et éventuellement davantage au nord, dans une zone qui ne se confond pas avec l'Inde, n'est mentionnée nulle part en tant que telle dans les sources occidentales. On a en général considéré ce mot comme la transcription chinoise du grec « Alexandria » et proposé de l'identifier comme le territoire d'une des Alexandrie de la région, celle d'Arie, d'Arachosie, de Drangiane, ou encore Ghazni, dont

⁵⁴¹ C'est une hypothèse de P. Bernard à propos de l'ambassade envoyée par les Chinois à l'empire romain en 87 de notre ère, évoquée dans le *Hou Hanshu* (LXXXVIII, 2918, voir Thierry 2005, texte 41, p. 527 ; Bernard 1990).

W.W. Tarn pensait qu'il s'agissait d'une Alexandrie aussi⁵⁴². Dans tous les cas de figure envisagés, le royaume se trouvait à l'ouest de Kabul, ce qui laisse entendre qu'à cette époque, les possessions du Jibin s'étendaient jusqu'à Kabul.

Faut-il la rapprocher du « royaume » mentionné par le *Périple* sur la côte iranienne à l'est de la Perside ? C'est naturellement une question sur la quelle il faudra revenir.

Les Yuezhi

Quant aux Yuezhi, plus au nord, ils ne sont plus le peuple nomade qu'ils étaient au moment du séjour de Zhang Qian en 128. Ils se sont sédentarisés et battent monnaie :

« Le sol et le climat, les produits qu'il recèle, les coutumes du peuple et la monnaie, sont similaires à ceux de l'Anxi »⁵⁴³.

Ils ont étendu leur domination directe en Bactriane, au sud de l'Oxus. Le siège de l'autorité centrale n'est plus installé au nord du fleuve, là où Zhang Qian l'avait trouvé, mais dans la cité de Jianshi, évoquée dans le *Shiji* comme la capitale du Daxia⁵⁴⁴. La ville est d'ordinaire identifiée machinalement avec Bactres, ancienne capitale de la Bactriane depuis l'époque achéménide, mais les rapprochements phonétiques suggèrent plutôt d'y voir la ville de Khulm, actuelle Tashkurgan, dont les nouveaux documents araméens découverts à Bactres montrent qu'elle portait ce nom depuis l'époque achéménide⁵⁴⁵. Depuis le royaume des Yuezhi, précise le texte, on atteint l'Anxi en 49 jours de marche ; les repères, malheureusement, ne sont pas fournis, si bien que cette information ne permet pas de situer la frontière parthe⁵⁴⁶.

L'organisation interne du royaume des Yuezhi a fait l'objet de nombreux débats suscités principalement par les ambiguïtés, les zones d'ombre et les contradictions internes du texte du

⁵⁴² Voir Chavannes 1905, p. 555 ; Hulsewé 1979, p. 112, note 250 ; Thierry 2005, p. 521, note 200.

⁵⁴³ *Hanshu*, XCVIa, 3890-3891 (Thierry 2005, texte 4, p. 491).

⁵⁴⁴ *Shiji* CXXIII, 3164 (Thierry 2005, texte 15, p. 497-498), où le nom de la ville apparaît sous la forme Lanshi. Sur les deux graphies « Jianshi » et « Lanshi », voir Thierry 2005, p. 436.

⁵⁴⁵ Pour une première étude sur ces documents, voir Shaked 2003. L'identification avec la ville que les Chinois nomment Lanshi a été proposée en 1963 par E. Pulleybank, et elle est défendue par Fr. Grenet (Grenet 2006, p. 328-330). L'oasis de Tashkurgan n'a été l'objet jusqu'à présent d'aucune exploration archéologique dont les résultats pourraient étayer cette proposition.

⁵⁴⁶ Il n'est pas précisé qu'il s'agit de la distance entre les deux capitales, ou de la capitale des Yuezhi à la frontière parthe. Les distances chiffrées fournies par le texte ne sont d'aucune aide, car la capitale des Yuezhi et celle de l'Anxi sont situées toutes deux à 11 600 *li* de Chang'an, si bien que si ces distances sont justes, on ne passait pas par la même route pour se rendre à l'une et à l'autre. Si l'on en croit les reconstitutions proposées par P. Bernard à propos de l'itinéraire commercial décrit par Maës Titianos de la Syrie à la Chine, les caravanes faisaient le trajet entre Bactres et Merv en 17 à 20 étapes, soit un peu moins de la moitié de la distance indiquée ici (Bernard 2005, p. 952-953).

Hanshu, mais aussi par le fait que les données qu'il fournit ont été systématiquement interprétées à partir de celles que fournit le *Hou Hanshu*, lesquelles diffèrent sur plusieurs points de celles du *Hanshu*. Fr. Thierry, qui s'est attaché à faire une critique interne de ces textes et à en expliciter le contenu de façon aussi précise que possible, a montré qu'ils contenaient chacun des contradictions internes impossibles à concilier⁵⁴⁷. Nous reviendrons plus loin sur les débats soulevés par le texte du *Hou Hanshu*. Si l'on s'en tient ici aux données du *Hanshu*, on apprend par la monographie correspondante que le Daxia a été réparti en cinq régions administratives, appelées *xihou*, chacune contrôlée par un *yabghu* qui réside dans une ville connue des Chinois et repérée par rapport au siège du Protectorat⁵⁴⁸. Mais on ne sait pas s'il est question ici du Daxia tel qu'il était décrit dans le *Shiji*, à savoir les régions de l'ancien royaume de Bactriane situées au sud de l'Oxus, soumises mais non encore occupées par les Yuezhi, ou bien de l'ensemble du territoire contrôlé par les Yuezhi à l'époque des dernières informations traitées par le *Hanshu*, c'est-à-dire un territoire dont les frontières correspondaient à peu près à celles de l'ancien royaume grec de Bactriane dans sa plus grande extension. La ville de Lanshi/ Jianshi, cependant, où les Yuezhi ont installé leur capitale, ne correspond pas au siège de l'autorité d'un *xihou*, ce qui suggère qu'elle se trouve en dehors du territoire concerné par cette répartition, alors qu'elle est bien sur le territoire du Daxia au sud de l'Oxus. Il est dit enfin que les cinq *xihou* du Daxia « sont tous soumis aux Grands Yuezhi », mais il n'est pas précisé explicitement que les dirigeants des cinq *xihou* du Daxia sont des Yuezhi⁵⁴⁹ ; ces chefs de *xihou* portent le titre de *yabghu*, connu par ailleurs pour désigner les chefs de tribu parmi d'autres peuples nomades, mais ce titre pourrait avoir été introduit avant l'arrivée des Yuezhi par les peuples des steppes situées immédiatement au-delà du Syr darya, que leur progression chassait devant eux⁵⁵⁰. Fr. Thierry, à l'encontre des interprétations traditionnelles, a proposé une tierce hypothèse, voyant dans ces *xihou* de petites principautés qui avaient dépendu ou dépendaient du royaume de Bactriane, situées sur une partie de son territoire ou dans ses confins, probablement, selon lui, à l'est et au sud-est,

⁵⁴⁷ Thierry 2005, en particulier §17, p. 462-472.

⁵⁴⁸ Le *xihou* de Xiumi, le *xihou* de Shuangmi, le *xihou* de Guishuang, le *xihou* de Xidun et le *xihou* de Gaofu, et le siège de l'autorité correspondante se trouve respectivement dans les cités de Hemo, Shuangmi, Hucao, Bomao, Gaofu (*Hanshu*, XCVIa, 3891 (Thierry 2005, texte 16, p. 498)).

⁵⁴⁹ On trouve cependant dans la monographie sur le Jibin : « Autrefois, les Xiongnu écrasèrent les Grands Yuezhi, les Grands Yuezhi à l'ouest gouvernèrent le Daxia et le roi des Se au sud gouverna le Jibin », *Hanshu* XCVI (Thierry 2005, texte 33, p. 521-522) - mais il peut s'agir d'un raccourci commode désignant la domination des Yuezhi en général.

⁵⁵⁰ Le titre de *xihou* est porté communément par divers chefs de peuples nomades dans les textes chinois avec celui, qui leur est sans doute propre, de *yabghu*, dont on considère qu'il est la transcription chinoise. Sur le terme chinois, voir Thierry 2005, § 17, p. 462-463 : il suggère que des Se/Sakas chassés de leurs terres par la progression des Yuezhi avaient pu l'introduire avant les Yuezhi eux-mêmes ; voir aussi les explications plus précises de E. de la Vaissière et N. Sims-Williams dans *Enc. Ir.*, s.v. « Jabgūya », I (2007).

dans les hautes vallées du Badakhshan et celles du nord de l'Hindukush ; leur vassalisation par les Yuezhi aurait eu lieu au moment du déplacement de ceux-ci au sud de l'Oxus, entre 90 avant notre ère et 23 de notre ère⁵⁵¹. Fr. Grenet, de son côté, reprenant le fil de la tradition érudite qui s'attache à identifier des toponymes iraniens sous les formes données par les textes chinois⁵⁵² a montré, sur la base de rapprochements avec la toponymie antique et médiévale, que l'on pouvait restituer un schéma de répartition de ces *xihou* au nord du fleuve, dans les régions délimitées par les différentes vallées de ses affluents de rive droite⁵⁵³. Ces cinq régions, dans lesquelles on trouve un matériel archéologique et numismatique différencié que l'on peut attribuer à des populations nomades et qui comportent chacune des zones de plaines et des pâtures d'été en altitude, correspondraient à la répartition entre les principaux chefs de clan yuezhi du territoire dont ils avaient pris possession à leur arrivée en Asie centrale. Cette répartition aurait été ensuite étendue au Daxia, lorsque les Yuezhi décidèrent d'étendre leur territoire au sud du fleuve – ce dont rendrait compte le *Hanshu*. La cohérence de ce schéma et sa parfaite coïncidence avec les données géographiques d'une part et les données matérielles de l'autre, emportent la conviction. Mais le débat, on le voit, est loin d'être clos : la position de l'*ordu* royal, par exemple, et le statut de la capitale des Yuezhi par rapport aux sièges de *xihou* restent irrésolus ; seules de nouvelles sources permettront d'en renouveler les termes. Quoiqu'il en soit, les données de ces textes, présentées en tableaux, ne permettent pas de dater les évolutions qui ont eu lieu depuis celles du *Shiji* à l'intérieur de la période allant de 90 avant notre ère à 23 de notre ère. Mais on sait à présent qu'elles étaient accomplies dès le milieu du Ier siècle avant notre ère : les ambassadeurs de deux des *xihou* apparaissent dans un texte qui comporte la date de 43 avant notre ère et un autre de 37 avant notre ère, qui font partie d'un ensemble de documents administratifs sur baguettes de bois découverts par des archéologues chinois dans une station postale près de Dunhuang⁵⁵⁴ ; un roi des Yuezhi est en outre mentionné à deux reprises, dans des documents que les éditeurs pensent pouvoir dater respectivement des périodes 87 à 49 et 84 à 73 avant notre ère.

⁵⁵¹ Thierry 2005, p. 464-465, et §19 p. 472-475. La proposition de localisation de ces *xihou* est liée à la confrontation avec les trouvailles monétaires, voir plus particulièrement p. 473.

⁵⁵² Voir par exemple Markwart 1901, p. 242-248, mais il se fonde sur des identifications proposées dans des textes chinois plus tardifs, qui reflètent une réalité géopolitique marquée par les conquêtes kidarites puis hephtalites; voir surtout les propositions de E. Pulleybank (Pulleybank 1963).

⁵⁵³ Le *xihou* de Xiumi correspondrait au Karategin et à la haute vallée du Wakhsh, avec la nécropole de Ksirov, celui de Shuangmi à la plaine située entre le moyen Kafirnigan et le haut Surkh-darya, comprenant peut-être l'oasis de Chaganian, le *xihou* de Guishuang se trouverait sur le bas Wakhsh, avec éventuellement une partie de la vallée du Kafirnigan à l'ouest, le *xihou* de Xidun, lui, occuperait la moyenne et basse vallée du Kafirnigan, avec celle de Bishkent où les cimetières nomades ont été découverts en nombre, enfin le *xihou* de Gaofu correspondrait à la région de Termez, c'est à dire les monts du Kuhitag, avec le bassin du Sherabad-darya et éventuellement le bas Surkh-darya.

⁵⁵⁴ Ils ont été publiés dans des revues chinoises entre 2000 et 2004 ; ils sont signalés par Fr. Grenet, qui donne les indications reprises ici (Grenet 2006, p. 339-340, et la bibliographie chinoise note 39).

De ces discussions concernant les évolutions internes au territoire dominé par les Yuezhi, ce qui nous importe ici, c'est naturellement de pouvoir mesurer l'impact qu'elles ont pu avoir sur les confins orientaux des Parthes et leurs relations avec ces derniers. Or, dans l'état actuel de la documentation, cela signifie d'une part une interprétation juste des sources primaires, c'est-à-dire, pour l'essentiel, des monnayages, d'autre part la mise en lien avec d'autres sources, plus narratives, en particulier les textes romains. Or les deux interprétations proposées ici impliquent un degré d'intégration politique, ethnique et culturel fort différent, au moins chez les élites, qui devait se refléter dans les manifestations culturelles officielles qui fournissent l'essentiel de notre documentation, mais aussi dans la manière dont l'empire yuezhi pouvait être perçu.

On peut se demander à partir de quel moment et jusqu'à quel point les Parthes ont perçu les Yuezhi comme les maîtres d'un empire dont l'organisation interne leur était familière et avec lequel ils entretenaient des relations diplomatiques, ou bien s'ils n'étaient en contact qu'avec les différents *xihou* comme avec des peuples différents. Ce qui rend hasardeux les essais d'élucidation de l'exégèse contemporaine, c'est que les Chinois mentionnent les principautés, c'est-à-dire les regroupements de nature politique, qui parfois recoupent les ethnonymes, mais qu'ils ne précisent que très rarement les limites des territoires que ces peuples occupent ou contrôlent. Ces principautés pouvaient fort bien, à l'occasion, correspondre à ce que nous nommerions des confédérations, mais leur désignation ne rend pas compte de l'hétérogénéité ethnique que ces regroupements politiques pouvaient recouvrir. Ceux-ci pouvaient donc être décrits tout autrement par d'autres sources, et se manifester de façon fort diverses sur leurs monnayages. En outre, dans ces textes chinois, les tribus repérées une première fois par rapport à une principauté donnée, sont ensuite désignées par le nom de cette dernière, et la situation réelle, traduite sur le terrain, est parfois un peu difficile à appréhender : ainsi, lorsqu'il est dit dans le *Shiji* que les Yuezhi contrôlent le sud du Kangju, ou que le Kangju a donné des rois au Yancai, il est impossible de faire la part exacte de ce qui relève de la soumission de tel ou tel groupe, ou du contrôle de tel territoire donné.

2.3 La notice du Hou Hanshu

En toute rigueur, nous l'avons dit, le *Hou Hanshu* ne devrait pas figurer dans le corpus de textes considérés ici : la date tardive de sa rédaction et les circonstances dans lesquelles il a

été composé rendent peu fiables les données qu'il fournit, et ne permettent pas de dater les interventions éventuelles réalisées sur le contenu ni d'en évaluer la validité : à cette époque en effet, l'Iran est aux mains des Sassanides depuis plus de deux siècles, et nous avons rappelé déjà les conflits intérieurs qui déchirent la Chine et mettent en péril les dépôts d'archives. Ce texte peut donc seulement fournir une confirmation des données attestées par d'autres documents. Mais il est fort difficile de se résoudre à le laisser de côté : c'est en effet la seule source de données écrites que nous ayons pour les événements d'Asie centrale et du nord-ouest de l'Inde à des dates postérieures à 23, et nous aurons à reparler des débats que son contenu a suscités.

Ce texte comporte lui aussi une notice sur l'Anxi, qui a conservé son nom malgré le changement de dynastie. Cette notice est construite de la même manière que celles du *Shiji* et du *Hanshu*, sous forme de tableau, mais la date tardive de la composition du texte implique que lorsque les données ne sont pas explicitement datées, on ne sait ce qu'elles doivent à l'empire sassanide.

La capitale de l'Anxi, qui n'est plus repérée par rapport à Chang'an mais par rapport à Luoyang, a changé : ce n'est plus la cité de Pandou, mais Hedou. Comme dans le *Hanshu*, l'Anxi est bordé au nord par le Kangju ; en revanche, le Wuyishanli est situé au sud de l'Anxi et non plus à l'est. Le nom de la ville de Merv apparaît pour la première fois, sous le nom de *Mulu*, transcription de *Muru*, où l'on a reconnu l'appellation « *mouru* » utilisée dans les textes avestiques pour désigner la région⁵⁵⁵. Elle est en outre dotée d'un surnom :

« La cité de Mulu de ses marches orientales est appelée le Petit Anxi, elle est distante de Luoyang de 20 000 li ».

Deux ambassades chinoises envoyées vers l'Anxi sont mentionnées, datées respectivement de 87 et 97, c'est-à-dire de l'époque parthe, la seconde ayant pour destination non pas l'empire parthe lui-même, mais l'empire romain (Da Qin). La monographie s'achève par l'évocation d'une ambassade envoyée en Chine par « le roi Manqu d'Anxi » en 101 de notre ère. A cette époque, selon la chronologie parthe telle qu'elle est reconstituée aujourd'hui, le trône des Parthes devait être occupé par le roi Pakores II (78-105/115). Mais on a rapproché depuis longtemps la forme chinoise Manqu avec le nom du roi de Perside Mantshih Ier,

⁵⁵⁵ Variante phonétique de **marga* - « pré, prairie » dont on retrouve la racine dans l'appellation hellénisée de *Margiane*. L'identification de Mulu avec Mouru, considérée comme « très vraisemblable » par E. Chavannes, est unanimement adoptée (Chavannes 1907, p. 177, note 5 ; Hulswé/Loewe 1979, note 268, p. 115-116 ; Thierry 2005, p. 526, note 222).

successeur de Mithridate IV, dont on situe le règne dans la Ière moitié du IIe siècle de notre ère. Les rois de Perside, on le sait par Strabon, étaient vassaux des Parthes⁵⁵⁶. On estime donc fort plausible que l'ambassade ait été envoyée par le roi de Perside, et on considère ordinairement que les Chinois ont fait confusion entre ce souverain local et le roi d'Anxi. Peut-être, en réalité, ne voyaient-ils rien d'étonnant à ce qu'il y eût plusieurs rois chez les Parthes. Cette donnée est particulièrement intéressante si elle suggère effectivement que les Chinois ne faisaient pas la différence, au moins dans la nomenclature, entre l'empire parthe considéré comme un ensemble et les différentes royautes qui le composaient, même quand celles-ci jouissaient d'une certaine autonomie diplomatique. De fait, par exemple, il n'est pas fait état d'une quelconque autonomie de la région de Merv où étaient pourtant émises des monnaies locales indépendantes des frappes arsacides.

Ces notices chinoises forment un contrepoint extrêmement intéressant aux textes gréco-romains. Ces derniers offrent de la partie orientale de l'empire parthe une description de type géographique, selon un découpage régional qui coïncide en grande partie avec l'ancien module satrapique ; des anciennes satrapies, en outre, les noms se sont conservés. Les descriptions des textes chinois, parce qu'elles ignorent les évolutions géopolitiques de la région, connaissent peu de variations durant la période parthe : elles semblent figées dans le temps. La présence parthe elle-même y est peu visible et ses limites impossibles à définir. On a peine à situer dans le paysage ainsi décrit les événements ou les peuples dont il est parfois question. Les discordances avec les documents de type itinéraires attestent pourtant, quoique de façon ponctuelle et peu circonstanciée, que les frontières politiques ne coïncidaient pas avec les frontières géographiques ainsi définies et, surtout, qu'elles ont varié.

Au nord, au-delà des régions auxquelles l'organisation satrapique avait donné un contour territorial, les auteurs gréco-romains font vivre les peuples scythes, qu'ils situent mal les uns par rapport aux autres, dont ils ne comprennent pas les liens entre eux, et pour lesquelles ils ne connaissent pas la valeur des noms qu'ils emploient, ethnonymes, noms de tribus, ou de regroupements politiques plus ou moins ponctuels : là encore, on a souvent le sentiment d'une grande permanence immobile, dont seuls quelques marques ponctuelles indiquent qu'elle est

⁵⁵⁶ Strabon dit, dans le livre XV de sa Géographie, après avoir vanté la splendeur et la richesse des palais royaux : « Du moins en était-il ainsi au temps de la domination ou suprématie persane, mais dans la suite, après que la Perse eut été démembrée par les Macédoniens et plus encore par les Parthes, ces antiques palais se virent abandonnés pour des demeures naturellement plus modestes : car, si jusqu'à présent la Perse a conservé des rois à elle, ceux-ci ont beaucoup perdu de leur puissance et ils dépendent en fait aujourd'hui du roi des Parthes » (XV, 3).

trompeuse. Les documents chinois, eux, ne décrivent que les ensembles politiques, ou ceux qui l'ont été jusqu'aux dernières reconfigurations politiques.

Au moment de la rédaction du *Shiji*, la situation géopolitique vient d'être bouleversée par l'arrivée des Yuezhi dans la région de l'Oxus, qui a provoqué la chute du pouvoir gréco-bactrien. Les Parthes ont alors une frontière sur l'Oxus ; ils sont bordés au nord et à l'est (dans la partie septentrionale) par des peuples nomades : le Yancai au nord, et les Yuezhi à l'est ; au nord-est, au-delà de ces derniers, le Kangju, dont la population est nomade, elle aussi. Une siècle plus tard, quand le *Hanshu* est à son tour composé, ces populations nomades se sont en grande partie sédentarisées : les Yuezhi à l'est, et peut-être le Kangju, qui par ailleurs s'est étendu vers l'est et a pris possession du Yancai⁵⁵⁷. Nouveauté importante, une principauté inconnue du *Shiji* est mentionnée à la frontière orientale de l'Anxi, le Wuyishanli ; signalée successivement au sud-est, à l'est, puis, dans le *Hou Hanshu*, au sud de l'Anxi, ses frontières ont peut-être varié dans le temps. Elle a un statut particulier dans ces documents, puisque, contrairement à toutes les autres principautés évoquées dans la région avec lesquelles les Chinois sont entrés en contact, elle ne fait l'objet d'aucune monographie. Par ailleurs, elle n'apparaît pas dans les sources gréco-romaines. Peut-être les ambassades chinoises n'ont-elles pas eu affaire à elle ; peut-être aussi, nous l'avons dit, le pouvoir y était-il trop fractionné pour justifier l'existence d'une représentation diplomatique susceptible de dialoguer avec les représentants de la cour des Han. Car, c'est un point que l'on relève rarement, les regroupements politiques évoqués par les Chinois n'impliquent absolument pas que le pouvoir y fût centralisé, comme on le suppose trop souvent : de ces textes, il ressort au contraire qu'il était fractionné dans l'empire gréco-bactrien, dont on évoque les petits chefs, fractionné aussi dans le Yancai et le Kangju, dont on évoque les rois ; la situation semble plus complexe chez les Yuezhi, et éventuellement dans l'empire parthe, où, à côté de puissantes autorités régionales (voire royales dans le cas de l'Anxi), sont signalées des instances de pouvoir central. Les ensembles politiques signalés sont donc fondés tantôt sur des affinités ethniques, tantôt sur la prise de pouvoir d'élites spécifiques. Les observateurs occidentaux d'époque romaine, eux, dans ces régions pour eux lointaines et peu familières, sont manifestement beaucoup plus sensibles à l'emprise territoriale et au pouvoir qui l'exerce ; ils peinent en revanche à rendre compte de ces confédérations reposant sur des liens politiques peut-être complexes, qui n'impliquent pas forcément de conquêtes ou de migrations. Peut-être

⁵⁵⁷ « Ils ont les mêmes coutumes que les Grands Yuezhi », *Hanshu*, XCVIa, 3891-3893 (Thierry 2005, texte 27, p. 511-512). Mais la mention se trouve déjà dans le *Shiji*, si bien que l'on ne peut savoir s'ils ont suivi l'évolution culturelle de leurs voisins.

aucune information sur ce Wuyishanli n'était-elle parvenue à l'ouest de l'Euphrate ; peut-être aussi sa formation est-elle passée inaperçue parce que les peuples qui le composaient étaient connus sous leur ethnonyme, qui, lui, n'avait pas changé.

De l'ensemble de ces descriptions des régions orientales de l'empire, que retenir pour l'étude qui nous occupe ? Il faut convenir qu'elles n'offrent que peu d'éléments susceptibles d'être exploités à des fins historiques. Les Romains comme les Hans en Chine se contentaient de descriptions fort générales et évasives de l'empire, dont les éléments se transmettaient sans modification sur plusieurs siècles, quand bien même ils étaient depuis longtemps devenus obsolètes. Rien ou presque ne s'est transmis jusqu'à nous des études plus précises sur l'organisation politique et administrative des Parthes, dont on apprend par des allusions qu'elles avaient été nombreuses dans l'empire romain. Quant aux textes chinois, de ce point de vue, ils n'ajoutent à peu près rien à ce que nous savons par ailleurs. Dans l'ensemble, seules quelques indications ponctuelles peuvent être glanées dans ces textes pour l'histoire des régions orientales, indications dont il est parfois difficile de restituer le contexte et la portée, telle la mention de Strabon que l'Arie et la Margiane étaient de puissantes régions à son époque, ou bien celle de Pline que les Parthes appelaient « royaumes » les entités politico-régionales que les Romains appelaient « provinces ».

A l'échelle régionale qui nous occupe, seuls les itinéraires offrent des informations précises, et encore sont-elles souvent fort difficiles à exploiter, à cause de leur caractère ponctuel, du fait qu'elles sont peu ou pas circonstanciées, et mal datées, si bien qu'il est difficile de les remettre dans un contexte. On en retiendra essentiellement la présence à l'époque des informations d'Isidore de Charax d'un groupe de Scythes Sakas sur le bas Hilmend et celle d'un peuple nommé Anauoi dans la région de Farah, alors administrativement rattachée à l'Arie, et à l'époque du *Périple*, la présence de souverains parthes en lutte pour le pouvoir dans la région du bas-Hilmend nommée alors « Scythie ».

Au-delà de ces données ponctuelles qui ne peuvent être exploitées que grâce à des compléments d'informations issues d'autres supports documentaires, l'apport essentiel de cette enquête à notre propos provient de la confrontation des divers types de document entre eux. La confrontation entre les documents itinéraires et les descriptions générales, d'une part, montre que l'organisation administrative et politique des régions orientales, ainsi que leur composition ethnique, était plus complexes et variées que pourraient laisser croire les descriptions plus générales de l'empire parthe. La confrontation entre les textes gréco-romains

et les textes chinois, d'autre part, montre que les auteurs gréco-romains décrivent en terme d'ethnies des ensembles de populations que les Chinois ne perçoivent que lorsqu'ils sont regroupés au sein d'entités politiques conséquentes. Ce dernier point fournit un outil essentiel pour exploiter les quelques informations historiques fournies par les différents textes, que nous nous proposons à présent d'étudier.